

*que
sais-je ?*

**LES
GNOSTIQUES**

PAR SERGE HUTIN



**PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE**

« QUE SAIS-JE ? »
LE POINT DES CONNAISSANCES ACTUELLES
N° 808

LES GNOSTIQUES

par

Serge HUTIN

*Docteur ès Lettres
Diplômé de l'École pratique des Hautes Études
(Section des Sciences religieuses)
Ancien attaché de recherches au C. N. R. S.*



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard Saint-Germain, PARIS
1959

DU MÊME AUTEUR

L'alchimie, « Que sais-je ? », n° 506.

Les sociétés secrètes, « Que sais-je ? », n° 515.

La philosophie anglaise et américaine, « Que sais-je ? », n° 796

Adaptation française de : E. Royston Pike, *Dictionnaire des religions*, P.U.F., 1954.

DÉPÔT LÉGAL
1^{re} édition 4^e trimestre 1958

TOUS DROITS
de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© *Presses Universitaires de France, 1959*

INTRODUCTION

En tête de son gros ouvrage contre les Hérésies, Saint Épiphane (mort en 403) donne une liste impressionnante — et, nous précise-t-il, d'ailleurs incomplète — de sectes redoutables qui menacent l'unité de l'Église : les Simonien, les Ménandrien, les Saturnilien, les Basilidiens, les Nicolaïtes, les Stratiotiques, les Phibionites, les Zacchéens, les Borborites, les Barbélites, les Carpocratien, les Cérinthien, les Nazaréen, les Valentinien, les Ptoléméen, les Marcosien, les Ophites, les Caïnites, les Séthien, les Archontique, les Cerdonien, les Marcionites, les Apellien, les Encratites, les Adamites, les Melchisédéciens... (et nous n'avons pas reproduit toute cette interminable nomenclature). Chez tous les Pères de l'Église qui ont combattu les gnostiques (*gnostikoi*) — faux chrétiens qui prétendaient posséder une Connaissance (*γνώσις*, *gnôsis*) merveilleuse, nous trouvons le même tableau : celui de mouvements hérétiques se diversifiant, se ramifiant à l'infini, tels des champignons vénéneux, en d'innombrables sectes et sous-sectes. À propos des Valentinien, Saint Irénée (évêque de Lyon à partir de l'année 177) remarque même qu'il est « impossible de mettre la main sur deux ou trois qui disent la même chose sur le même sujet ; ils se contredisent absolument, aussi bien sur les mots que sur les choses » {1}.

Beaucoup d'historien considèrent encore le gnosticisme comme un monument de rêveries bizarres, d'incohérences, de mythes étranges, de fantasmagories dénués de tout intérêt philosophique, et qui ne sont, en définitive, qu'une branche particulièrement dégénérée de l'inquiétant syncrétisme religieux des premier et second siècles de notre ère {2}.

Si le point de vue des Pères de l'Église est de la sorte encore fort répandu, le gnosticisme prend une tout autre allure chez les « occultistes » et « théosophes » contemporains ; au lieu d'hérétiques pervers ou délirants, nous trouvons des hommes détenteurs d'initiations prestigieuses, initiés aux mystères orientaux, possédant

des connaissances occultes ignorées du commun des mortels et secrètement transmises à de rares « maîtres » ; la gnose, c'est la connaissance totale, incommensurablement supérieure à la foi et à la raison. Le gnosticisme sera alors rattaché à la sagesse primordiale originelle, source des diverses religions particulières.

L'historien des religions, lui, se tient soigneusement à l'écart des présupposés dogmatiques ou rationnels : son ambition n'est pas de réfuter — ou de prouver — le gnosticisme, mais d'étudier l'origine et le développement des diverses formes historiques de gnose.

L'extrême diversité des spéculations gnostiques est indéniable : « Il serait plus exact de parler des gnosticisms que du gnosticisme {3}. » Même diversité dans le domaine du culte et des rites, où les élans les plus ascétiques s'opposent aux pratiques les plus innommables : les deux pôles extrêmes de la mysticité se retrouvent dans les « mystères » et les initiations des gnostiques {4}.

Pourtant, il est aisé de découvrir comme un « air de famille » indéniable entre les divers gnosticisms, en dépit des multiples divergences et oppositions qui s'y manifestent.

Quel que soit l'éparpillement des sectes et écoles (moins démesuré d'ailleurs que ne l'affirment les hérésiologues, qui semblent avoir artificiellement séparé des rameaux d'un même groupe, voire des degrés d'initiation successifs), et même si l'épithète *gnostikoï* n'est pas — dans la majorité des cas {5} — endossée par les hérétiques eux-mêmes, il n'est nullement arbitraire d'appeler *gnostiques* des idées ou des systèmes présentant les mêmes tendances caractéristiques. Allant plus loin que les hérésiologues, les historiens modernes n'ont pas hésité à généraliser le concept de gnose en dehors du christianisme.

L'étude scientifique du gnosticisme chrétien a eu ses pionniers : Chifflet au XVII^e siècle ; et de Beausobre, Mosheim au XVIII^e..., mais c'est au début du siècle dernier qu'elle a pris son essor (travaux de Horn, Neander, Lewald, Baur, etc.). L'importante *Histoire critique du gnosticisme* de Jacques Matter (Paris, 1828 ; rééditée à Strasbourg en 1843) est longtemps demeurée classique ; l'auteur y définissait la gnose comme « l'introduction dans le sein du christianisme de toutes les spéculations cosmologiques et théosophiques qui avaient formé la

partie la plus considérable des anciennes religions de l'Orient, et que les nouveaux platoniciens avaient adoptées également en Occident ». D'innombrables historiens des religions se sont depuis efforcés de rattacher le gnosticisme chrétien — cet ensemble de doctrines et de rites puisant à un même fond commun de spéculations, d'images et de mythes — à une source *antérieure au christianisme*.

C'est ainsi que la gnose a été rattachée à l'Égypte, à la Babylonie, à l'Iran, aux religions de mystères du monde méditerranéen, à la philosophie grecque {6}, à l'ésotérisme judaïque, voire même à l'Inde. Loin d'être l'effet d'une réflexion pervertie de certains esprits sur les données chrétiennes, le gnosticisme apparaîtra finalement aux yeux de l'orientaliste comme un phénomène de « syncrétisme », plus ou moins fortuit, entre le christianisme et des croyances foncièrement *étrangères* à ce dernier {7}. Les travaux des spécialistes allemands (Kessler, W. Brandt, Anz, Reitzenstein, Bousset) ont permis de se libérer ainsi de la perspective hérésiologique pour l'étude des gnosés chrétiennes : « À proprement parler, elles ne sont pas des hérésies immanentes au christianisme, mais les résultats d'une rencontre et d'une jonction entre la nouvelle religion et un courant d'idées et de sentiments qui existait avant elle ou qui lui était primitivement étranger et le demeurera dans son essence {8}. »

Depuis une trentaine d'années, on tend même à donner le nom de « gnostiques » à d'autres courants que les gnosés chrétiennes hétérodoxes et leurs ramifications dualistes postérieures (manichéisme, catharisme) : des gnosticisimes extérieurs au christianisme (comme le mandéisme et l'hermétisme *stricto sensu*) ; l'alchimie ; la Kabbale juive ; l'ismaélisme et les hérésies musulmanes dérivées ; certaines doctrines « ésotériques » modernes.

Réagissant contre le comparatisme, tout en tirant parti de ses découvertes, des spécialistes de la science des religions (Hans Jonas, Karl Kerényi, Simone Pétrement, le Pr Henri-Charles Puech, G. Quispel...) ont abordé le gnosticisme par une méthode *phénoménologique* {9} : au lieu de faire porter l'accent sur le détail des doctrines, des mythes ou des rites, on se préoccupe de mettre en valeur *l'attitude* spécifique, les démarches spirituelles caractéristiques

qui les conditionnent ; on dégage les grands thèmes (qu'ils soient exprimés ou implicites) qui se retrouvent en dernière analyse derrière les idées, les images, les symboles gnostiques.

Si les gnosticismes sont très divers, le gnosticisme est une attitude existentielle tout à fait caractéristique, un type spécial de religiosité. Il n'est pas arbitraire de poser un concept général de *gnose*, « connaissance » salvatrice se traduisant par des réactions humaines déterminées — toujours les mêmes. Si le gnosticisme n'était qu'une série d'aberrations doctrinales propres à certains hérétiques chrétiens des trois premiers siècles, son intérêt serait purement archéologique ; mais il est bien plus que cela : l'attitude gnostique reparaitra *spontanément*, en dehors de toute transmission directe ; ce type spécial de religiosité présente même de troublantes affinités avec certaines aspirations toutes « modernes ». Le « gnosticisme » des hérésiologues constitue l'exemple caractéristique d'une idéologie religieuse tendant sans cesse à reparaitre en Europe et dans le monde méditerranéen, aux grandes époques de crise sociale et politique [{10}](#).

L'unité de la gnose postulée par les « phénoménologues » contemporains n'est nullement celle que postulent les adeptes de la théosophie et de l'ésotérisme : dans cette perspective spéciale, la Gnose serait la source de toutes les religions, et leur fondement dernier. Pour René Guénon (1886-1951), le grand « traditionaliste » français [{11}](#), et ses disciples [{12}](#), on retrouve dans toutes les religions l'idée d'un affranchissement métaphysique de l'homme par la Gnose, c'est-à-dire par la connaissance intégrale : il existe une étonnante *universalité* de certains symboles et de certains mythes, d'où la postulation logique d'une origine commune des différents ésotérismes religieux, qui s'expriment nécessairement par l'intermédiaire des grandes religions « exotériques » dont ils forment le cœur.

Aux yeux de l'historien des religions, la théorie guénonienne ne peut évidemment être prouvée (ni d'ailleurs infirmée) : les doctrines ésotériques se ressemblent, certes [{13}](#) ; mais point n'est besoin, pour expliquer ces convergences, de postuler une Tradition primordiale intemporelle conservée par un ou plusieurs « centres » initiatiques. Il

suffit de se rappeler cette loi retrouvée par les « phénoménologues » : l'esprit humain réagissant de la même manière en des conditions semblables, il n'est pas étonnant de retrouver un peu partout les mêmes aspirations. Il ne faut pas négliger, non plus, les filiations historiques, parfois inattendues.

« ... on possède la gnose, connaissance béatifiante — nous dit Paul Masson-Oursel — quand on discrimine l'absolu en son tréfonds de ce qui le relativise {14}. » Cette définition, qui rejoint celle des « traditionalistes », est trop générale : le *salut par la connaissance* est une aspiration qui caractérise de nombreux mouvements religieux le bouddhisme par exemple — qui ne sont pas rangés d'ordinaire dans le *gnosticisme*. Ce dernier est un type très spécial de religiosité, qui fait comme la synthèse d'aspirations « orientales » et « occidentales » : on oppose volontiers, bien que ce soit loin d'être toujours vrai, l'Orient « métaphysique » qui aspire à la délivrance et l'Occident « religieux » qui aspire au salut ; le gnosticisme assure précisément une sorte de liaison, de pont entre les religions à forme « sentimentale », personnelle et les religions dites « métaphysiques », impersonnelles.

Le gnostique part — et c'est ce qui le fait condamner par de nombreux ésotéristes de l'école « traditionaliste » — d'une expérience toute *subjective* pour s'élever, par là même, à la quête d'une illumination salvatrice. La première partie de ce petit livre déterminera, précisément, les caractéristiques générales d'une telle attitude (ou plutôt, de toute une série d'attitudes) : grâce à de nombreuses citations (empruntées surtout au gnosticisme chrétien, mais complétées grâce à d'autres « témoignages »), nous mettrons en valeur des élans, des aspirations, des doctrines tout à fait caractéristiques. Dans une seconde partie nous étudierons l'histoire des aspirations gnostiques, depuis leurs lointaines origines préchrétiennes jusqu'à leurs étonnantes « résurgences » contemporaines.

L'étendue modeste de l'ouvrage nous interdisait d'aborder certains problèmes particuliers {15} ; nous pensons pourtant avoir montré tout l'intérêt philosophique et historique des recherches sur un domaine que certains auteurs considèrent encore comme des bizarreries

pittoresques. Si beaucoup de gnostiques parlent un langage déconcertant pour l'homme contemporain, s'ils semblent, à première vue du moins {16}, constituer d'innombrables groupements disparates, leur attitude est très moderne, au fond : ils nous apparaissent comme des hommes angoissés par leur condition d'être *jetés dans le monde*, et qui croient avoir trouvé le moyen de vaincre cette angoisse insupportable, en échappant au monde.

PREMIÈRE PARTIE
LES ATTITUDES GNOSTIQUES

Chapitre Premier

LA CONNAISSANCE SALVATRICE

Le mot grec *gnôsis* signifie tout simplement « connaissance ». Mais, dans la littérature gnostique, il ne s'agit nullement d'un savoir quelconque. La gnose, c'est une connaissance parée de merveilleux prestiges :

Bien peu de gens peuvent posséder cette connaissance, un entre mille, deux entre dix mille {17}.

Simon le Magicien commence ainsi sa grande « Révélation » (*Apophasis*) :

Ceci est l'écrit de la *Révélation de la Voix et du Nom*, venant de la Pensée et de la grande Puissance infinie ; c'est pourquoi il sera scellé, caché, enveloppé dans la demeure en laquelle la racine du Tout a ses fondements.

La *gnôsis*, apanage des initiés, s'oppose à la vulgaire *pistis* (croyance) des simples fidèles. C'est donc moins une « connaissance » proprement dite qu'une *révélation* secrète et mystérieuse. Les sectes gnostiques se prétendent volontiers détentrices de livres dont l'origine est *allogène*, c'est-à-dire étrangère, supérieure à ce bas monde dans lequel nous nous débattons. De tels ouvrages sont attribués à des personnages prestigieux, véritables envoyés célestes ; voici, par exemple, l'explicit du *Livre sacré du grand Esprit invisible*, l'un des ouvrages en usage dans la secte des Séthiens :

C'est ici le livre qu'a écrit le grand Seth [l'un des fils d'Adam]. Il l'a déposé dans des montagnes élevées sur lesquelles le soleil ne se lève jamais et ne peut même le faire. Depuis les jours des prophètes, des apôtres et des

prédicateurs, jamais même [son] nom n'est apparu dans les cœurs et n'a pu le faire. Leurs oreilles ne l'ont jamais entendu. Ce livre, le grand Seth l'a écrit dans des écritures de cent trente années ; il l'a déposé dans la montagne appelée Charax, afin que, dans les derniers temps et les derniers instants, il soit manifesté {18}.

Tous les gnostiques chrétiens prétendent se rattacher par des voies mystérieuses aux enseignements secrets donnés par Jésus à ses disciples : Basilide, par exemple, prétendait avoir reçu de Matthias les doctrines ésotériques révélées par le Sauveur à cet apôtre. On doit aux sectaires gnostiques la mise en circulation, de nombreux Évangiles apocryphes : Évangile selon les Égyptiens, Évangile de Marie, Apocryphe [au sens littéral de ce mot grec : « Livre secret »] de Jean, etc. Qui dit *gnose* suppose par là même transmission d'enseignements secrets, de « mystères » réservés à un petit nombre de « spirituels », à la « génération inébranlable ».

En quoi se distingue-t-elle donc des autres doctrines théosophiques ou occultes ? « On appelle ou peut appeler *gnosticisme* — et aussi *gnose* — toute doctrine ou toute attitude religieuse fondée sur la théorie ou sur l'expérience de l'obtention du Salut par la connaissance {19}. » La gnose traduit toujours un besoin individuel de *salut*, de libération :

...la gnose est une expérience ou se réfère à une éventuelle expérience intérieure, appelée à devenir état inamissible (lat. : *inamissibilis*, « qui ne peut être perdu »), par laquelle, au cours d'une illumination qui est régénération et divinisation, l'homme se ressaisit dans sa vérité, se ressouvient et reprend conscience de soi, c'est-à-dire, du même coup, de sa nature et de son origine authentiques ; par là, il se connaît ou se reconnaît eu Dieu, connaît Dieu et s'apparaît à lui-même, comme émané de Dieu et étranger au monde, acquérant ainsi, avec la possession de son « moi » et

de sa condition véritables, l'explication de sa destinée et la certitude définitive de son salut, se découvrant comme être — en droit et de toute éternité — sauvé {20}.

Théodote, un disciple de Valentin, nous dit que posséder la gnose, c'est savoir « ce que nous fûmes et ce que nous sommes devenus ; où nous étions, où nous avons été jetés ; où nous allons et d'où nous vient le rachat ; quelle est la naissance et quelle est la renaissance {21} ». ».

La gnose répond toujours à une angoisse subjective de l'individu, obsédé par les grandes énigmes métaphysiques. La *Pistis Sophia* (La « Foi et Sagesse »), le plus célèbre des écrits gnostiques en langue copte, nous donne une longue énumération des connaissances dont bénéficieront les âmes élues : pourquoi ont été créés la lumière et les ténèbres, le chaos, les trésors de lumière, les impies, les bons, les émanations de lumière, le péché, les baptêmes, la colère, le blasphème, l'injure, l'adultère, la pureté, la superbe, le rire, la médisance, l'obéissance et l'humilité, la richesse, l'esclavage ; pourquoi existent les reptiles, les bêtes sauvages, le bétail, les pierres précieuses, l'or, l'argent, les plantes, les eaux, l'occident et l'orient, les étoiles, etc, {22}. C'est dire que la gnose permet à l'homme — en lui dévoilant le mystère qui enveloppe son origine et sa destinée — de comprendre *la signification de toutes choses*.

Une telle « connaissance », une telle « illumination » fait de son bénéficiaire un être prestigieux :

Car l'homme est un vivant divin, qui doit être comparé non pas au reste des vivants terrestres, mais à ceux d'en haut, dans le ciel, qu'on nomme dieux. Ou plutôt, s'il faut oser dire la vérité, c'est encore au-dessus de ces dieux qu'est établi

l'homme réellement homme ou, du moins, il y a complète égalité de pouvoir entre les uns et les autres.

En effet aucun des dieux célestes ne quittera la frontière du ciel et ne descendra sur terre ; l'homme au contraire s'élève même jusqu'au ciel, et il le mesure, et il sait ce qui dans le ciel est en haut, ce qui est en bas, et il apprend tout le reste avec exactitude, et merveille suprême, il n'a même pas besoin de quitter la terre pour s'établir en haut, si loin s'étend son pouvoir {23}.

On connaît le fameux passage de Saint Paul, souvent invoqué par l'ésotérisme chrétien :

Je connais un homme dans le Christ qui, il y a quatorze années, fut ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut dans son corps, je ne le sais ; si ce fut hors de son corps, je ne le sais, Dieu seul le sait) et je sais que cet homme... fut enlevé dans le Paradis et qu'il a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de révéler {24}.

Grâce à l'illumination dont il a été le bénéficiaire, le gnostique se sert de l'angoisse même pour parvenir à la connaissance définitive.

Elle est amère en effet, nous dit Simon, l'eau qu'on trouve après la mer Rouge [Simon interprète un verset de l'Exode] : car elle est la voie qui mène à la connaissance des choses de la vie, voie qui passe à travers les difficultés et les amertumes. Mais, changée par Moïse, c'est-à-dire par le Verbe, cette eau amère devient douce {25}.

La gnose — symbolisée par un *feu* illuminateur et générateur — arrache l'âme de l'élu au « sommeil » épais où elle était plongée : d'où l'emploi de méthodes d'entraînement spirituel destinées à engendrer des états spéciaux de conscience et de supraconscience. Pourtant, la

γνώσις est — une fois qu'elle est atteinte — une connaissance totale, *immédiate*, que l'individu possède tout entière ou n'a pas du tout ; c'est la « connaissance » en soi, *absolue*, qui embrasse l'Homme, le Cosmos et la Divinité. Et ce n'est que par cette *connaissance* — et non par la foi ou par les œuvres — que l'individu peut être *sauvé* : quels que soient les traits caractéristiques du gnosticisme comme philosophie religieuse {26}, c'est cette position générale qui caractérise la gnose ; et aussi, précisons-le, l'attitude *existentielle* dont elle procède : c'est par son caractère d'expérience *vécue* que la gnose manifeste son originalité véritable {27}.

Paradoxalement, certains gnostiques chrétiens mettent un désir de connaissance à l'origine du mal : dans l'une des versions du mythe de *Sophia*, la faute de cette « sagesse » a été de vouloir contempler la Divinité insondable ; une autre entité mythico-métaphysique, Horos, « la Limite », donnera à Sophia conscience des bornes de sa nature. Basilide annonce l'avènement final de la « grande Ignorance » qui s'emparera de tous les êtres existants, qui ne chercheront plus, dès lors, à connaître ce qui les dépasse : « Sont immortels tous les êtres qui restent à leur place {28}. » Mais une telle attitude est tout à fait exceptionnelle dans le gnosticisme.

*

* *

Le gnostique se sauve par la connaissance ; mais *de quoi* faut-il donc être sauvé ? Nous sommes ainsi amenés à étudier l'attitude du gnostique à l'égard de son corps, du monde visible et de l'existence sensible en général.

Chapitre II

MISÈRE DE L'HOMME

L'homme prisonnier de son corps

« N'ayez pas pitié de la chair née de la corruption, proclame une prière cathare, mais ayez pitié de l'esprit qui y est emprisonné. »

Le gnostique considère son corps comme la « prison » où son moi authentique a été emprisonné :

O Dieu de lumière, chère âme ! Qui a obscurci ton œil lumineux ? ... Sans cesse tu tombes d'une misère dans une autre, et cela même, tu ne le reconnais pas... Et qui t'a de ta magnifique terre divine conduite en exil, et qui t'a enfermée dans cette sombre prison ? {29}.

Je suis un Dieu, né des dieux, brillant, étincelant, scintillant, rayonnant, parfumé et beau — mais à présent je suis tombé dans la misère. Des diables sans nombre m'ont saisi, répugnants, qui m'ont réduit à l'impuissance {30}.

J'ai peine et mal dans l'habit corporel,
Dans lequel ils m'ont portée et m'ont jetée
[c'est l'âme qui parle] {31}.

Le gnostique manifeste une répugnance invincible à l'égard des diverses manifestations de la sexualité (désir sexuel, union, conception, naissance) et, plus généralement, des principaux événements de la vie corporelle (naissance, maladies, vieillesse, mort...). Une telle répugnance à l'égard du corps aboutit peu à peu à considérer ce dernier comme une chose *étrangère*, qu'il faut subir : le corps est comparé à un « cadavre », à un « tombeau », à une « prison », à un « compagnon indésirable » ou un « intrus », à un « brigand »,

à un « adversaire », à un « dragon dévorant », à une « mer dont les tempêtes menacent de nous engloutir ». Le corps, instrument d'humiliation et de souffrance, tire l'esprit vers le bas, le plonge dans la torpeur abjecte, dans le dégradant oubli de son origine. Le pur gnostique exècre l'enfantement, responsable de l'« incarcération » des malheureuses âmes {32}.

On rencontre parfois des sentiments de mépris du corps dans la prédication catholique, mais il s'agit en fait d'une tout autre perspective : quand un prédicateur (Bossuet par exemple) fait allusion aux cadavres en puissance que sont — en somme — tous les êtres humains, il ne s'agit pas de condamner le corps, mais de montrer la *vanité*, le caractère fugace, transitoire de tout ce qui n'est que « terrestre » ; quant à la procréation, loin d'être mauvaise, elle est un devoir qui s'impose à tout couple catholique marié.

L'attitude du Bouddha est plus proche du pessimisme gnostique :

La naissance est souffrance, la décrépitude est souffrance, la maladie est souffrance, la mort est souffrance, être uni à ce que l'on n'aime pas est souffrance, être séparé de ce que l'on aime est souffrance, ne pas avoir ce que l'on désire est souffrance [...] C'est le désir exigeant toujours qui produit la renaissance, accompagné par un attachement passionné, une attirance pour la vie dans cette forme ou une autre, c'est-à-dire du plaisir sensuel, de l'existence ou de l'annihilation {33}...

Mais le bouddhisme assigne au « désir » un déterminisme impersonnel, somme toute — alors que la chair est, dans la perspective gnostique, quelque chose de *pervers*, de malicieux, d'horrible.

L'homme prisonnier de son âme inférieure

Il y a pire : non seulement la chair nous emprisonne, mais aussi toute une série de déterminismes psychologiques qui ne sont pas toujours d'origine corporelle.

Et il me semble — nous dit Valentin — qu'il arrive au cœur à peu près ce qui arrive à une auberge, lorsque des gens grossiers y séjournent... Ils n'ont aucun souci du lieu, parce qu'il appartient à autrui. Il en est de même du cœur, tant qu'il est négligé. Il reste impur, il est la demeure d'une foule de démons. Mais lorsque le Père, seul bon, le regarde, il est sanctifié, il resplendit de lumière {34}.

Deux autres grands gnostiques chrétiens, Basilide et son fils Isidore, appellent les passions des « appendices » (*προσαρτήματα*) : elles ne sont pas inhérentes à l'âme ; ce sont de malfaisantes entités adventices, des « particularités » — instincts « du loup », « du singe », « du lion » ou « du bouc » — qui pénètrent dans l'âme, s'y accrochent, y façonnent des désirs inférieurs et grossiers.

Si Basilide considère pourtant les hommes comme responsables de leurs mauvais penchants — même inconscients, même s'ils sont la conséquence de fautes commises durant des vies antérieures {35}, beaucoup de gnostiques adoptent volontiers la théorie platonicienne selon laquelle le mal s'explique par l'ignorance. Ils nient le libre arbitre :

Les archontes du Destin, ce sont eux qui contraignent l'homme à pécher {36}.

Quoi qu'il en soit, chaque homme abrite en lui une sorte d'âme démoniaque, qui étouffe le bon principe. L'homme a deux âmes : une âme céleste, qui est son « moi » véritable ; une âme inférieure, mise en lui par les démons pour l'obliger à pécher. Diverses explications — variables suivant les docteurs, suivant les sectes — sont données de ce scandale.

Dans la *Pistis Sophia*, par exemple, nous trouvons l'idée selon laquelle l'âme humaine est faite de trois parties : une partie supérieure, l'esprit ; une partie inférieure, matérielle ; un esprit « contrefacteur » mis en l'homme à la naissance et

qui est cause du péché {37}.

D'une manière générale, les gnostiques n'admettent pas une opposition simple entre principe matériel et principe immatériel ; au corps et à l'âme proprement dite se superpose un principe supérieur, *l'esprit* ou *pneuma* {38}.

L'homme prisonnier du monde

Le pessimisme gnostique s'étend à *toute* la création sensible : celle-ci est une œuvre manquée, voire funeste ou criminelle. Pour les gnostiques, le problème du mal est obsédant : « D'où vient le Mal ? Pourquoi le Mal ? » De cette interrogation lancinante découle une perspective *dualiste* :

Le gnostique sera notamment amené soit à opposer à Dieu la matière ou un principe mauvais soit à distinguer du Dieu transcendant, *inconnu* ou *étranger* au monde et absolument bon, un dieu inférieur ou ennemi, créateur du monde et des corps {39}...

Le gnostique ressent douloureusement le fait d'être *jeté* dans un monde mauvais, « étrange », absurde — dans un monde pour lequel son être véritable n'éprouve aucune affinité.

Le monde est le lieu de la mort, de la souffrance, de la laideur, du mal ; c'est un « cloaque », un « désert », une « nuit » de « grandes eaux ténébreuses ». Mais c'est aussi comme une « forteresse » hermétiquement close entourée de murs ou de fossés infranchissables en apparence : l'homme y est « jeté », enfermé sans espoir.

« Délivre-nous de l'obscurité de ce monde où nous sommes jetés », s'écrie le Mandéen {40}.

Le monde {41} est hermétiquement clos, entouré par les « ténèbres extérieures », par une « grande mer » ou par un « mur de fer » qui n'est autre que le firmament. Le monde est fortifié contre Dieu ; mais la Divinité, de son côté, a été obligée de se fortifier contre l'atteinte du

monde. Des *barrières* inexorables s'opposent à l'évasion hors du monde :

Les ténèbres extérieures sont un grand dragon, dont la queue est dans sa gueule {42} ; elles sont au-delà du monde, et elles entourent le monde entier {43}.

Les gnostiques se sont emparés de la vieille doctrine astronomique des « sphères » de cristal tournant autour de la terre : s'emparant de cette conception des astronomes et astrologues de l'antiquité, les gnostiques chrétiens considèrent ces « sphères » comme des obstacles infranchissables pour l'âme qui essaye de s'évader du monde : aux portes creusées dans chacune des sept sphères sont postés des gardiens inexorables, les *Archontes*, « princes » du cosmos {44}. Les dieux planétaires chaldéens sont devenus des puissances mauvaises qui instaurent dans le monde une fatalité rigoureuse : les sept planètes sont des divinités malfaisantes, qui cherchent à nuire aux hommes {45}. Les puissances qui régissent les révolutions astrales imposent au *kosmos* une nécessité inflexible et fatale : et, loin d'accepter le destin, les gnostiques se révoltent contre lui, aspirent à s'en libérer.

« Le monde, s'écrie Héracléon, est un repaire désert de bêtes sauvages ». « L'angoisse et la misère, nous dit Basilide, accompagnent l'existence comme la rouille couvre le fer ». Le mal, c'est le fait même *d'exister* dans le monde sensible. L'univers tout entier est mauvais : à la notion d'un univers beau et bon, le gnosticisme substitue celle d'un monde auquel la Divinité suprême est *étrangère* — celle d'un monde sur lequel règne une fatalité mauvaise, un Dieu inférieur ou ignorant, voire un monstrueux Prince des Ténèbres. Le monde est mauvais ; l'âme humaine y est inexorablement captive :

Jésus a dit : regarde, Père.

Poursuivie de maux, sur la terre,

Loin de ton souffle, elle erre vainement :

*Elle cherche à fuir le chaos amer,
Et ne sait comment le traverser {46}.*

Dans les formes les plus radicales de gnosticisme, le divin est entièrement rejeté hors du monde : il ne subsiste plus que dans la partie « lumineuse » de l'âme humaine {47}. Le Dieu suprême sera conçu, de la sorte, comme absolument *transcendant* au monde {48}. À la limite, le monde où nous vivons sera identifié à l'Enfer {49}.

Le cosmos visible est le domaine de la succession — sempiternellement *absurde* — des naissances et des morts, la région où sont emprisonnées les âmes supérieures depuis leur chute dans la matière. « Tout ce qui est sous le soleil et sous la lune n'est que corruption et confusion {50}. » La terre est le lieu où naissent et périssent, sans cesse, toutes choses : c'est le domaine de la dissolution (φθορα).

On remarquera que le point de départ du gnostique est le même que celui du philosophe *existentialiste* contemporain : l'homme *jeté dans le monde*. Mais la démarche existentialiste veut « ouvrir » le moi au monde, alors que l'expérience gnostique *sépare* le moi du monde, le détourne du monde : « Autrement dit, ce qui est ici révélé, ce n'est pas *l'être pour le monde*, mais un être qui, tout en étant bien dans le monde, n'est pas du monde, ou, du moins pour prendre les choses à leur début, un être qui ne veut pas appartenir au monde {51}. »

Les sources subjectives d'une telle expérience sont aisément compréhensibles : celle-ci procède d'une angoisse insupportable devant le mal et la souffrance omniprésents dans le monde sensible {52}. Il ne faudrait pas non plus minimiser les causes politiques et sociales du désir gnostique de fuir le monde. « Lorsque les gnostiques parlent avec

horreur des puissances du monde, des autorités, des principautés, des dominations, des tyrans, des archontes, l'oppression sociale a sa part dans ce qu'ils détestent {53}. » On néglige trop l'infrastructure économico-sociale de l'époque où s'épanouit le gnosticisme chrétien et païen, et qui est celle de la décomposition croissante du monde antique, l'époque de la *Spätantike* (pour employer l'expression allemande) : « Il s'agit du moment où l'individu se trouve le plus intensément placé face aux problèmes de sa destinée personnelle et de la destinée des empires et des civilisations qu'il avait cru définitivement fonder... Or ce que nous montrent nos documents gnostiques, c'est l'attitude spirituelle de ceux qui furent le plus tragiquement sensibles aux problèmes de la destinée humaine {54}. » La similitude des grands thèmes gnostiques et de certaines manifestations de l'angoisse contemporaine est hautement révélatrice : « Dans les grandes sociétés, la chance coudoie la malchance, les fortunes sont mêlées, le désordre règne... La solitude aussi, cette solitude de l'individu dans les grands États, rend plus pesante la mort et porte chacun à considérer sa propre condition {55}. »

L'homme prisonnier du temps

La plupart des gnosticismes professent des croyances réincarnationnistes décidées : « Ton âme — disait un Cathare au témoin d'un procès inquisitorial — a déjà été en cent corps et plus encore. » L'âme erre dans les détours du « labyrinthe » — c'est une expression du psaume des Naassènes — qu'est le monde, siège du mal {56}. L'homme passe par des renaissances successives, subit le cycle terrifiant des réincarnations (que le manichéisme nomme «

transvasements »).

Même les gnostiques qui n'admettent pas la réincarnation (Marcion, par exemple) sont obsédés par le temps. Comme le monde physique, le *temps* — qui sous-tend d'ailleurs toutes les manifestations du cosmos visible — est « mélange », est « souillure » : le cycle du temps n'est autre chose que la Fatalité ; le temps appartient au monde matériel alors que le monde supérieur est, lui, intemporel (et séparé du premier par une *limite* en principe absolue). Le temps est mauvais, source d'angoisse : la gnose s'oppose aussi bien à la doctrine stoïcienne d'un temps cyclique, circulaire qu'à la conception chrétienne d'un temps linéaire qui se déroule irréversiblement depuis la création {57}. « Le temps, qui est en soi insuffisance, est né d'un désastre, d'une « déficience », de l'effondrement et de la dispersion dans le vide, dans le *kénôma*, d'une réalité qui existait auparavant, une et intégrale, au sein du *Plérôma*, de la « plénitude », ou de *l'Aiôn*, de l'Éternité... Aussi le gnostique n'aspire-t-il qu'à être délivré du temps, établi ou rétabli hors de tout devenir, dans l'état qu'il suppose avoir été le sien à l'origine : dans la stabilité et la vérité du Plérôme, de *l'Aiôn*, de l'être éternel, de son être plénier {58}. »

Le temps, réduit au devenir, est duperie, mystification, aliénation, mensonge :

Qu'on en borne le cours au terme de l'existence présente ou qu'on l'imagine se déroulant à travers une suite immense et, en principe, interminable de réincarnations, le devenir humain, brusquement et inéluctablement interrompu par la mort dans le premier cas, indéfiniment prolongé avec son cortège de désillusions et de souffrances dans le second, revêt

un aspect lugubre et tragique, prend l'allure d'un drame {59}.

« Nous ne sommes pas de ce monde »

Emprisonné, « jeté » dans un monde mauvais et inférieur, le gnostique a le sentiment d'être abandonné, en proie à une immense et atroce solitude, dans le désert, la désolation : il aspire désespérément vers un *au-delà du monde*, vers un domaine qu'il conçoit comme celui de la « vraie vie », de la liberté, de la plénitude. Nous sommes — c'est l'un des mots-clefs de la gnose — *étrangers* au monde et, inversement, le monde nous est étranger {60}. Le gnostique découvre qu'il est par essence originaire d'un au-delà, qu'il n'est pas originaire (sinon par le corps et les passions inférieures) de ce monde — qu'il appartient à la race (*génos*) des *Élus*, des *Inébranlables*, des êtres supérieurs, hypercosmiques. S'il se sent dépaycé, « en exil » dans le monde d'ici-bas, c'est que le gnostique éprouve en lui la lancinante nostalgie de la patrie originelle d'où il est tombé :

Tu ne viens pas d'ici, ta souche n'est pas d'ici : ton lieu est le lieu de la Vie {61}.

La partie supérieure de l'être humain est un principe divin en exil ici-bas {62} : par l'acte de connaissance, elle *reconnaît* son origine première, et se sauve. Ce faisant, le gnostique parvient à la connaissance suprême :

La connaissance de l'homme est le commencement de la perfection ; la connaissance de Dieu en est la consommation {63}.

Le gnostique retrouve son *moi* véritable — intemporel et ontologique — et prend conscience, par là même, de la condition glorieuse, *divine* qui était la sienne dans un passé immémorial :

Le gnostique aboutira ainsi à la constatation capitale : je suis *au* monde, mais je ne suis pas *du* monde. Et, de ce point de vue, le monde et l'existence dans le monde apparaîtront mauvais parce qu'ils sont *mélange*, mélange violent et

anormal de deux natures ou de deux modes d'être contraires et inconciliables, aux exigences antagonistes {64}.

Mais comment une telle dualité est-elle possible ? Et comment est-il possible, pour le gnostique, d'être sauvé ? On est acculé aux redoutables problèmes de la cosmogonie (procédant elle-même d'une théogonie) et de la sotériologie — ceux qui concernent la naissance du monde et l'économie du salut. Par là même, le gnostique résoudra l'énigme si lancinante de l'origine du mal — que le catholique tranche d'une manière tout autre, même quand, chez Saint Paul par exemple, le langage semble très voisin de celui de la gnose {65}.

Chapitre III

COSMOGONIE ET SOTÉRIOLOGIE

I. — POURQUOI EXISTE-T-IL DEUX MONDES ?

Procès du Démiurge : le Dieu créateur et le Dieu inconnu

Pour le gnostique, le monde sensible est mauvais : c'est le lieu ténébreux où souffrent les âmes. *Pourquoi* est donc venu à l'être ce monde où règnent la souffrance, la cruauté, la mort ?

Le plus simple est, évidemment, de postuler un responsable : « Le maître de ce monde aime le sang », s'écrie un gnostique de la secte des Pérates {66}.

Un Démiurge méchant gouverne le monde, qu'il a créé. Voici ce qu'écrit l'auteur du second livre de *J  *, en s'adressant aux Juifs et aux Catholiques :

Votre Dieu est mauvais. Écoutez donc maintenant, que je vous annonce sa place [sa nature]. Il est la troisième puissance du grand Archonte ; son nom est Tarich  , fils de Sabaôth, d'Adamas ; il est l'ennemi du royaume des cieux ; son visage est d'un sanglier, ses dents sortent de sa bouche, et il a par-derr  re un second visage, celui d'un lion {67}.

Ce texte copte montre amplement que l'auteur du mal n'est pas la Divinité suprême, mais un dieu inférieur, maudit. Au lieu d'un Démiurge unique, on verra souvent apparaître un nombre vertigineux d'entités, de puissances redoutables qui s'interposent entre la Divinité et les pauvres hommes :

Tous les anges des  ons, leurs Archanges, leurs Archontes,

leurs Dieux, leurs Seigneurs, leurs Dominations, leurs Tyrans, leurs Forces, leurs Étincelles, leurs Astres, leurs Invisibles, leurs Pères antérieurs, leurs Trois-fois-puissants {68}.

Ces « archontes », « puissances », « anges », etc., sont responsables de la *fatalité* rigoureuse qui règne ici-bas. {69}

Mais le Démon — le Dieu créateur — apparaît souvent dans les gnostes : c'est le « grand archonte », le « Protarchonte » — bien au-dessus des anges inférieurs bien qu'il ne soit pas le vrai Dieu : « Et lui aussi — disaient les Valentinien — est un ange, mais semblable à un Dieu {70}. »

Il n'est pas forcément cruel : de nombreux gnostiques le considèrent plutôt comme un principe agissant d'une manière aveugle, ignorante. Justin {71}, par exemple, dit du Démon qu'il « n'est doué ni de la prescience, ni de la science, ni de la vue {72} ».

Pour Cérinthe, l'un des premiers gnostiques chrétiens, le monde n'est pas l'œuvre du Dieu suprême, mais celle d'une puissance qui ignorait même l'existence de la Divinité supérieure à toutes choses : la cause première.

Souvent, le Démon est présenté comme un ouvrier inexpert, qui s'efforce de copier l'œuvre du vrai Dieu :

« Les Marcosiens [disciples de Marcos, un Valentinien] disent [...] que le Démon voulut imiter la nature infinie, éternelle, étrangère à toute limite et à tout temps, de l'Ogdoad supérieure, mais qu'il ne put reproduire sa stabilité et sa perpétuité, parce qu'il était lui-même le fruit d'un défaut. Aussi, pour se rapprocher de l'éternité de l'Ogdoad, fit-il des temps, des moments, des séries d'innombrables années, s'imaginant imiter, par cette accumulation des temps, l'infinité de celle-ci {73} ».

Chez Marcion, la doctrine du Démiurge devient un rigoureux dualisme : au Créateur du monde visible s'oppose le Dieu « inconnu », «  tranger », « invisible », « caché », transcendant ; le premier est le « Dieu juste » de la Bible, le second le « Dieu bon » annoncé par l' vangile. Chrétien passionné, Marcion est parti d'un postulat inébranlable : la vérité absolue de l' vangile {74}. Or, n'est-il pas évident que le Christ se présente comme le Fils d'un Dieu inconnu et souverainement bon tout à la fois — et que le Jéhovah de l'Ancien Testament est tout le contraire d'un Dieu de pure bonté ? Marcion interprète les écritures de la manière la plus *littérale* qui soit : il n'a rien d'un all goriste, à l'inverse des autres grands gnostiques. C'est ainsi que, pour lui, l'Ancien Testament n'est nullement une suite de mythes, encore moins un recueil de mensonges : il raconte une histoire vraie, mais affreuse, celle de la domination tyrannique du Créateur sur le monde et les hommes.

Responsable de la création matérielle et de la Loi mosa ique, ce Dieu créateur s'oppose d'une manière absolue au Dieu suprême demeuré *inconnu du monde* jusqu'à la révélation christique ; c'est le Dieu des sacrifices sanglants, des batailles, des massacres {75}. Ce n'est pourtant pas le diable, un Dieu foncièrement mauvais (pour Marcion du moins, car certains gnostiques n'hésitent pas à l'affirmer) : mais c'est le Dieu de la stricte et impitoyable *justice* (bien inférieure à la *bonté* infinie du Dieu suprême) ; il a créé le monde à l'aide d'une matière préexistante {76}. Le Dieu de l'Ancien Testament ne savait pas qu'il y avait un autre Dieu — le vrai Dieu — au-dessus de lui {77}.

La plupart des gnostiques chrétiens identifient le Démiurge responsable de la création du monde visible et de l'emprisonnement des  mes dans la chair — avec le « Dieu des Juifs » : la Divinité suprême inconnaissable ne doit pas être confondue avec le Dieu inférieur de l'Ancien Testament. Tous n'adoptent pas une position

aussi hostile que celle d'un Marcion, mais le Dieu de la Bible n'est jamais (sauf dans les gnosticismes judaïsants) identifié à la Cause première. Voici, à titre indicatif, l'une des positions les plus nuancées, celle du gnostique Valentinien Ptolémée :

Car, si cette Loi [celle de Moïse] n'a été instituée ni par le Dieu parfait lui-même [...], ni non plus par le diable [...], ce législateur doit être un troisième en plus des autres. C'est le Démon, le créateur de ce monde tout entier et de tout ce qu'il contient. Il est différent des deux autres essences, intermédiaire entre elles ; aussi lui donnerait-on à juste titre le nom d'intermédiaire {78}.

On retrouve toujours l'idée que le monde n'a pas été créé par le vrai Dieu, mais par une puissance inférieure : la gnose suppose toujours une attitude *dualiste*, « du moins primitivement » {79}.

Ce qui est proprement *gnostique*, ce n'est pas l'opposition de la matière et du divin (qui existe dans beaucoup de systèmes philosophiques et religieux) : c'est celle du monde et de Dieu, de la lumière et des ténèbres, du supérieur et de l'inférieur, de l'« en haut » et de l'« en bas ». L'homme participe à la fois du monde inférieur et de la nature supérieure : il est une étincelle lumineuse emprisonnée dans la chair. Mais cette dualité est-elle propre à l'homme seulement ? Nous abordons ici le problème du dualisme cosmique, de l'opposition des deux principes à l'intérieur même du monde.

Lumière et ténèbres : le dualisme cosmique

« Dans les religions et philosophies où il apparaît, le dualisme — écrit Simone Pétrement — semble lié à la

croyance au *transcendant*, à un inconnu qui n'est pas seulement ce qui n'est pas encore connu, à un invisible qui n'est pas seulement ce qui n'est pas encore vu, mais qui dépasse essentiellement tout ce qui est vu et connu. Ou plus exactement le dualisme paraît venir à *la suite* de cette croyance {80}. »

La gnose établit une coupure brutale entre deux ordres de réalités : en face de la réalité sensible, domaine de la déchéance, le gnostique pose un monde « autre », « nouveau », « étranger », « inconnu », « invisible » ; à la sphère du corporel, de la division, du temps, du manque, de la mort, de l'ignorance, du mal, des ténèbres s'oppose la sphère de l'incorporel, de l'unité, de l'éternité, de la plénitude, de la vie, de la connaissance, du bien, de la lumière.

Cette opposition est absolue :

Où est le jour, nulle part la nuit ; où est la nuit, nulle part le jour {81}.

Sauve-moi de la matière de ces ténèbres {82}.

Renoncez au monde entier et à toute la matière qu'il contient {83}.

Les gnostiques se qualifient volontiers *d'étrangers* (*allogènes*), voulant signifier par là qu'ils forment une race particulière, séparée des autres hommes car elle participe au monde supérieur, lumineux.

Mais le mal n'est pas seulement séparation : il est aussi *mélange*, confusion des deux natures opposées. À la suite d'une catastrophe cosmique, la lumière s'est trouvée emprisonnée dans les ténèbres :

Nous avons [ce sont les puissances démoniaques qui sont censées parler] pris du Ciel une parcelle ; nous l'avons mêlée et fondue avec une parcelle de la Terre et nous avons fabriqué l'Homme {84}.

Le Démon — souvent appelé des noms hébraïques *Ialdabaoth*

(« fils du chaos ») ou *Sabaôth* (« dieu des armées »), pour montrer qu'il n'est autre que le Dieu de la genèse — est volontiers représenté comme un être démoniaque, qui a ravi un rayon, une étincelle au Père des Origines afin d'en animer la « Jérusalem terrestre », la matière {85}. C'est lui qui, selon diverses sectes (les Docètes et les Carpocratien par exemple), tourmente les pauvres âmes en les faisant passer par d'incessantes transmigrations.

Certaines cosmogonies gnostiques sont fort complexes. Selon le livre *Baruch* du gnostique Justin, il faut placer à l'origine des choses trois principes incréés : le Père suprême ; un principe masculin, mais dépourvu de toute prescience de l'avenir : Elohim ; un principe féminin, également privé de prescience : Eden. Les amours d'Elohim et d'Eden ont donné naissance aux anges des cieux inférieurs, qui ont tiré les êtres animés du corps d'Eden. Mais cette dernière, par dépit de se voir abandonnée par Elohim, se venge sur ce que ce principe a laissé sur la terre : l'esprit (*πνεῦμα*) qui réside en l'homme.

L'Apokryphon (littéralement : « Livre secret ») de *Jean* relate avec force détails la création, par Ialdabaoth-Saclas, des cieux et de la terre par le moyen de nombreuses entités dotées de formes animales ou monstrueuses ; à ces puissances mauvaises s'opposent d'autres entités, lumineuses celles-là, et aussi polymorphes que les premières. Pourtant, il est aisé de retrouver sous cette prolifération d'entités une doctrine assez simple : d'un côté la lumière, de l'autre les ténèbres ; et, entre les deux, les Séthiens introduisent un principe intermédiaire, l'« esprit ».

Si divers que soient les systèmes, la gnose s'appuie sur une opposition fondamentale : celle de la Réalité suprême, transcendante, inaccessible et du monde inférieur, corrompu et corrupteur {86} ; à la lumière s'opposent les ténèbres. De

nombreuses oppositions (masculin-féminin, droite-gauche, supérieur-inférieur, matière-esprit, bien-mal, bonté-justice, liberté-destin, etc.) s'entrecroisent d'ailleurs dans les systèmes gnostiques. L'intuition gnostique originelle est celle de l'opposition radicale de deux mondes — celui d'en haut et celui d'en bas — totalement séparés, « coupés » l'un de l'autre ; mais cette dualité se traduit dans la réalité par le *mélange* anormal de deux natures antagonistes (la lumière et les ténèbres, l'esprit et la chair...), de deux modes d'être foncièrement incompatibles.

C'est ainsi que certaines gnoses aboutissent à un dualisme *intérieur au monde* : ce dernier résultera alors du conflit de deux principes antagonistes, égaux en forces, qui se sont affrontés. Le manichéisme est l'exemple typique d'une telle conception.

L'Iranien Mani, un contemporain de Plotin {87}, est un dualiste décidé, qui n'hésite pas à faire du Prince des Ténèbres l'égal en puissance du Dieu bon. Les textes sont tout à fait caractéristiques par leur dualisme radical :

Celui qui demande à entrer en religion, écrit Mani, doit savoir que les deux principes, de la lumière et de l'obscurité, ont des natures absolument distinctes {88}.

Le Paraclet vivant vint à moi et me parla. Il me révéla le mystère secret qui était caché au monde et aux générations, le mystère de la profondeur et de la hauteur, il me révéla le mystère de la lumière et des ténèbres, le mystère de la lutte et le mystère de la guerre que les ténèbres ont allumée ; il me révéla comment la lumière... s'est mélangée aux ténèbres, et comment ce monde a été construit {89}.

Bienheureux celui qui [connaît] les deux arbres et les sépare l'un de l'autre, et qui sait qu'ils ne sont pas nés l'un de

l'autre, issu l'un de l'autre, et qu'ils ne sont pas non plus sortis d'une seule [souche] {90}.

Il y avait Dieu et la matière, la lumière et l'obscurité, le bien et le mal, en tout les plus contraires possibles, au point de ne communiquer en rien {91}.

À l'origine, il y avait deux substances, divisées par nature {92}.

La doctrine manichéenne est un grandiose et minutieux historique de la guerre primitive entre la Lumière et les Ténèbres, du « mélange » qui en est résulté et de l'état final de retour à la différenciation initiale. C'est la théorie des « Trois Moments » : le moment antérieur, où les deux principes existent séparés ; le moment médian où se produit le désastreux mélange de la Lumière et des Ténèbres ; le moment final (retour à la séparation). À l'origine, deux mondes distincts malgré l'existence d'une frontière commune : le royaume lumineux du « Père de la Grandeur » et de ses Éons, qui s'étend sans limites vers le nord, l'ouest, l'est et le haut ; le royaume du « Prince des Ténèbres », qui s'étend sans limites vers le sud et vers le bas et s'enfonce « comme un coin » (mais sans qu'il n'y ait pénétration réelle) dans le domaine de la lumière. Ces deux régions sont décrites avec un grand luxe de détails {93}.

Le Prince des Ténèbres a voulu conquérir le merveilleux royaume de la Lumière, d'où une lutte titanesque entre les deux principes, aux multiples péripéties ; nous ne retracerons pas ces dernières, qu'étudie admirablement bien le P^r Puech {94}. Ce qu'il faut remarquer, c'est que le Démoniaque redevient, dans le manichéisme, le vrai Dieu : l'architecture du monde est l'œuvre de Dieu, si le Prince des Ténèbres en a fourni la matière ; et le monde matériel a été organisé de manière à *libérer* progressivement, méthodiquement la substance lumineuse emprisonnée dans les corps : le soleil et la lune redeviennent des êtres vénérables, jouant un rôle particulier dans la libération des âmes humaines. La lumière divine est partout présente dans le monde, même si elle est atrocement mélangée aux ténèbres.

L'univers, nous dit Mani, est la pharmacie, où les corps lumineux guérissent, mais il est en même temps la prison où les démons obscurs l'enchaînent {95}.

Le manichéisme est la forme la plus radicale du dualisme cosmogonique {96}, et beaucoup de gnosés aboutissent à des conclusions voisines. Il en existe pourtant qui se refusent à conclure d'un dualisme *de facto* à un dualisme fondé en droit : nous devons en tenir compte.

Les gnosés monistes

Certains gnostiques refusent de postuler deux principes divins, deux Dieux. Héracléon, l'un des plus notables disciples de Valentin, fait remarquer que le Démonurge peut être comparé à l'un de ces rois indigènes laissés en place par les autorités romaines et qui gouvernent sous l'autorité de l'empereur : le Dieu suprême est absolument au-dessus de toutes choses ; rien ne peut lui disputer l'hégémonie.

La doctrine des émanations divines permettra d'expliquer l'apparition d'un monde mauvais : à la fin du processus, nous trouvons une entité métaphysique où l'élément divin est si affaibli qu'une chute devient possible. C'est à cette tendance qu'on peut rattacher les systèmes de ceux qu'on appelle les « grands gnostiques » : Basilide et Valentin.

Basilide est le plus grand métaphysicien de la gnose chrétienne. Le problème qu'il se pose est le suivant : « Comment la nature sans racine et sans lieu est parvenue jusqu'aux choses {97}. » Valentin est aussi un très grand penseur, bien qu'il soit plus porté que son prédécesseur à l'utilisation du mythe.

À l'origine, Basilide place une Divinité si inconcevable qu'on ne peut même pas dire qu'Elle est : c'est « le Dieu qui n'est point » (οὐχ ὢν

θεός). Dire de Dieu qu'il est inexprimable, ce serait encore dire de lui quelque chose : Dieu est tellement supérieur à tout que la notion même d'existence, telle que l'homme peut la concevoir, ne peut lui être appliquée. L'effort du gnostique alexandrin préfigure celui du grand mystique allemand Eckhart {98} et de son compatriote Jacob Boehme {99}.

Il [Dieu] — nous dit Basilide — n'était rien, ni matière, ni essence, ni non-essence, ni simple, ni composé, ni intelligible, ni non intelligible, ni non sensible, ni homme, ni ange, ni Dieu, ni en général rien de ce qui a nom {100}...

Des passages analogues peuvent être cités dans diverses gnosés chrétiennes :

Il existait un premier principe, incompréhensible, inexprimable, innommable {101}.

Tu es seul incompréhensible et tu es seul l'invisible, et tu es seul celui qui n'a pas d'essence {102}.

Il n'est ni perfection, ni béatitude, ni divinité, car il est plus que cela ; il n'est pas même infini, car il est plus que cela [...]. Il ne participe ni à l'éternité ni au temps {103}.

Ne cherchez pas à connaître Dieu, il est inconnu et vous ne le trouverez pas {104}.

Même aspiration à la théologie négative dans certains textes hermétiques :

Dieu n'est nommé que par le silence, n'est adoré que par le silence, Dieu n'est pas dit ni entendu {105}.

Pourtant toutes choses procèdent du Premier Mystère, de cette « Déité » absolue. Le Néant-existant de Basilide est aussi le Dieu-devenir, qui renferme en lui tous les germes, la « semence universelle » (*panspermia*) :

... l'œuf d'un oiseau orné de nombreuses taches et de couleurs variées, comme le paon ou tout autre oiseau aux formes et aux couleurs encore plus diverses, est un, et cependant contient en lui-même beaucoup d'espèces d'êtres très différents les uns des autres par leurs formes, leurs couleurs et leur constitution ; ainsi en est-il, dit Basilide, pour ce germe du monde, déposé par le Dieu qui n'est pas, germe qui lui-même n'existe pas et qui contient cependant à la fois les formes et les substances les plus variées {106}.

Mais les gnosés font généralement intervenir une complexe hiérarchie d'entités, de forces, de puissances : les *Éons* ou *Aeons* (littéralement : les « éternels »), groupés selon certains parallélismes numériques ; souvent, nous les trouvons associés par couples (*syzygies*) d'un Éon mâle et d'un Éon femelle {107}. Chez le plus célèbre des gnostiques chrétiens, Valentin, l'éonologie s'ordonne en fonction d'une sorte de dialectique : *Bythos* (abîme) et *Sigé* (Silence) (qui sont les deux attributs du Dieu inconnu), *Noûs* (Intelligence) et *Aléthéia* (Vérité), *Logos* (Verbe) et *Zoé* (Vie), *Anthrôpos* (Homme) et *Ecclésia* (l'Église), etc. Valentin est un penseur platonicien : les Éons sont pour lui des êtres éternels, les « modèles » dont la création sensible n'est que l'image imparfaite ; leur réunion forme le *Plérôme*, la « plénitude », analogue au monde intelligible des Platoniciens {108}. Valentin recourt volontiers aux mythes et aux allégories métaphysiques. Voici l'une de ses visions, que nous a conservée l'hérésiologue Hippolyte de Rome :

*Je vois tout mêlé au pneuma dans l'éther,
Je vois dans l'esprit tout porté par le pneuma :
La chair suspendue à l'âme,
L'âme emportée par l'air,
L'air suspendu à l'éther,
Des fruits sortant de l'abîme,
Un petit enfant montant de la matrice {109}.*

Et voici l'explication de ce fragment :

La chair est... la matière qui est suspendue à l'âme du Démon. L'âme est emportée en haut par l'air, c'est-à-dire : le Démon est emporté en haut par le pneuma qui est hors du Plérôme. L'air est suspendu à l'éther, c'est-à-dire : la Sophia extérieure est suspendue à l'Horos intérieur et à tout le Plérôme. Les fruits qui sortent de l'abîme, c'est toute l'émanation des aeons à partir du Père {110}.

Fort complexe, la gnose Valentinienne faisait l'objet de nombreuses divergences chez les sectaires eux-mêmes : certains Valentiniens donnent au Père inconnu une compagne, Sigé ; d'autres disent au contraire que le Dieu suprême trônait seul dans son éternité, et que c'est pour épancher son amour qu'il a créé {111}. Mais le principe en est simple : en posant des intermédiaires entre Dieu et le Cosmos, Valentin veut résoudre le problème du mal par une cosmogonie émanationniste. Les Éons sont comme les manifestations distinctes de ce qui est confondu dans l'abîme, sont comme les « noms » de l'Être infini ; mais le dernier de la série des Éons, *Sophia*, « la Sagesse », est tombé du Plérôme, et ses « passions » ont donné naissance à la matière, au *Kénome* (« Vide », « Manque »). C'est pourquoi Dieu a été obligé de séparer le monde visible, imparfait, du monde parfait, du Plérôme : cette séparation est réalisée par l'Éon *Horos* (la Limite) {112}.

Valentin est l'un des gnostiques les plus proches de la doctrine néoplatonicienne de l'émanation, avec cette différence qu'il attribue la dégradation matérielle de la substance divine à une chute fortuite {113}.

Une autre gnose exceptionnellement profonde au point de vue métaphysique est celle exposée dans *l'Apophasis*, livre attribué à Simon le Magicien et dont Hippolyte nous a

conservé des extraits : au-dessus de toutes choses, Simon place un Dieu inengendré, infini, ineffable ; c'est le Feu primordial d'Héraclite et des Stoïciens, le « feu dévorant » dont parle Moïse {114} ; Dieu est « Celui qui se tient debout, s'est tenu debout, se tiendra debout » (*O estôs, sias, stésomenos*) [notre gnostique veut insister sur la stabilité permanente, l'immutabilité de Dieu] ; c'est un feu double, dont un côté est visible, l'autre invisible. Du premier principe sortent six Racines ou Puissances, formant trois couples : *Noûs* (l'Esprit) et *Epinoïa* (la Pensée), *Phônê* (la Voix) et *Onoma* (le Nom), *Logistnos* (la Raison) et *Enthumêsis* (la Réflexion). À ces six Éons du monde spirituel correspondent, dans le monde sensible, trois autres couples *Ouranos* (le Ciel) et *Gê* (la Terre), *Hélios* (le Soleil) et *Seléné* (la Lune), *Aêr* (l'Air) et *Udôr* (l'Eau).

Outre ces six Éons, il y a un Démon, la « septième Puissance ». C'est l'Esprit qui contient en lui-même toutes choses, une « image provenant d'une forme incorruptible et ordonnant seule toutes choses ». Ce Démon n'est pas mauvais. Simon réserve sa malédiction aux anges inférieurs, responsables de l'emprisonnement des âmes dans la chair.

Dans les gnosés moins philosophiques, l'éonologie devient d'une complication extrême : on voit se multiplier les entités du monde supérieur, qualifiées de noms empruntés non seulement au grec, mais aux langues hébraïque, égyptienne, etc. Citons, au hasard, quelques-uns de ces noms : *Barbélô*, *Prounikos*, *Harmozel*, *Oroiaêl*, *Daveithe*, *Eleleth*, *Monogênès*, *Autogênès*, *Théléma*, *Ialdabaôth*, *Iaô*, *Sabaôth*, *Adoneus*, *Eloeus*, *Oreus*, *Astaphaeus*, *Michael*, *Samaël*, *Dadén*, *Sacla*, *Abéramentho*, *Agrammakhamarei*, *Harmas*, *Athôth*, *Sabbataïos*, *Galila*, *Anthrôpos*, *Adamas*... Ces entités — mi-abstraites, mi-concrètes — se meuvent dans un domaine intermédiaire entre la réalité et le mythe ; ce sont des fragments temporels, des périodes du

drame cosmogonique, spatialisées et hypostasiées (Éons signifie aussi « siècles »). Ces entités s'incarnent en des personnages concrets dotés d'intelligence, de volonté, de désir ; elles agissent, elles s'affrontent.

Voici une analyse sommaire de la mythologie, incroyablement compliquée, de la *Pistis Sophia* {115} : au sommet trône un Dieu inexprimable et infini ; puis Dieu se développe en d'innombrables entités, dont l'ensemble forme comme un Homme primordial. Du « Premier Mystère » — assisté d'une foule de puissances : « pro-triple-esprits », « super-triple-esprits », « sans-père » (*Apatôres*) — procèdent vingt-quatre autres « Mystères », au-dessus desquels se trouve le « Trésor de la Lumière », avec douze Sauveurs, neuf Gardiens, trois Portes. Dans le Lieu des Justes, établi à une certaine distance du Trésor, résident Jéoû, les deux grands Gouverneurs, le Gardien de la Grande Lumière, Melchisédech et « le Sabaôth Bon » : leur fonction est de recueillir toutes les parcelles de lumière perdues. Sur le Lieu Intermédiaire règne « Iaô le Grand », assisté du « Petit Iaô le Bon » et du « Petit Sabaôth le Bon » ; c'est là aussi que réside la grande Vierge de Lumière, qui juge les âmes. Au-dessous du Lieu Intermédiaire, le Lieu de la Gauche, gouverné par le « Grand Invisible » assisté de Barbélô et des Triples-Puissances. La sphère de l'Eimarméné (c'est-à-dire de la Fatalité) sépare les douze puissances zodiacales des cieux visibles et du monde terrestre.

Même complication dans un autre texte gnostique en langue copte, la seconde partie du *Codex de Bruce* (ainsi nommé d'après l'Écossais auquel est due sa découverte) : du Dieu ineffable et invisible est sorti *l'Anthrôpos*, l'Homme primordial sur lequel ont été « peints » tous les mondes ; au sommet de l'univers, nous trouvons le Sétheus, en qui sont

contenus la Monade et le Monogène ; puis c'est une étonnante succession de Silences, d'Abîmes, de Sources, de Seins générateurs.

Mais revenons aux gnosés de tendance plus métaphysique. Certaines s'efforcent de surmonter complètement le dualisme. Une première solution, assez peu en faveur, consiste à faire du mal et de la matière quelque chose d'illusoire, d'apparent :

*Car tout est en haut, rien n'est en bas,
Mais il le semble seulement à ceux qui n'ont pas la connaissance*
[{116}](#).

Une autre solution consistera à placer la Divinité suprême au-dessus de l'opposition du bien et du mal ; le dualisme devient alors une théorie des contraires. C'est la solution adoptée par les *Pseudo-Clémentines* — qui comprennent, en fait, deux ouvrages distincts : les *Homélies clémentines* proprement dites et les *Reconnaisances* — attribuées à Clément de Rome (personnage de la première moitié du second siècle), mais qui sont en réalité l'œuvre de sectaires judéo-chrétiens du IV^e siècle [{117}](#) :

Dieu tue de sa main gauche, c'est-à-dire par le ministère du Mauvais qui, par tempérament, prend plaisir à tourmenter les impies. Mais il sauve et fait du bien de sa main droite, c'est-à-dire par le ministère du Bon, qui a été créé pour se réjouir de combler de bienfaits les justes et les sauver [{118}](#).

Même doctrine chez certains Iraniens du V^e siècle de notre ère : la Divinité suprême s'est partagée en deux moitiés, d'où proviennent respectivement le bien et le mal [{119}](#). On peut citer aussi le fameux passage du *Mariage du Ciel et de l'Enfer*, de William Blake :

Sans les contraires, il n'y a pas de progrès. L'Attraction et la Répulsion, la Raison et l'Énergie, l'Amour et la Haine, sont nécessaires à l'existence de l'Homme. De ces contraires surgissent ce que la religion appelle le Bien et le Mal. Le Bien est le passif soumis à la Raison. Le Mal est l'actif qui jaillit de l'Énergie. Le Bien est le Ciel. Le Mal est l'Enfer.

Si certains gnostiques croient que ce n'est pas le principe suprême qui a créé le cosmos et l'homme, mais une puissance intermédiaire, ils se refusent à faire de cette dernière un être mauvais : c'est le cas pour l'auteur du plus célèbre des traités hermétiques, le *Poimandrès*, où le Démoniaque apparaît comme l'ordonnateur, l'ouvrier, le grand architecte du monde — intermédiaire entre la cause première et le monde visible {120}. Le *Poimandrès* fait en effet intervenir un Verbe qui organise les ténèbres {121}. On y retrouve aussi un thème existant chez Basilide et dans certaines formes du gnosticisme judaïque : celui du « retrait » de Dieu qui, d'abord omniprésent, s'est « retiré » d'une partie de l'univers, afin de laisser une place libre pour le développement cosmique {122}.

Tous les gnostiques veulent connaître le monde supérieur, savoir quelles répercussions ont eu les événements d'en haut sur l'histoire du monde et de l'humanité.

La Mère

On retrouve dans la gnose le culte de la Femme divine, de la Mère, de *l'éternel féminin* : c'est la « voie » entre Dieu et le monde ; elle peut tomber dans le monde, mais elle peut aussi le sauver. Certains gnostiques n'hésitent pas à faire de la Mère, assimilée au Saint-Esprit, la troisième hypostase de l'Absolu manifesté : c'est Dieu-la-Mère, Sophia, Notre-Dame-le-Saint-Esprit ; elle est aussi le Paraclet, Celle-qui-doit-venir. On retombe sur la vieille Trinité égyptienne du Père, de la Mère (Isis) et du Fils.

Chez beaucoup de sectes, la doctrine et le culte sont centrés sur une entité métaphysique appelée *Barbélô* (dont le nom vient peut-être de l'hébreu *Barbhé Eloha*, « en quatre [est] Dieu » — allusion à la Tétrade divine : Père, Fils, Pneuma féminin, Christos). Barbélô, c'est la première extériorisation, la force, l'image, la lumière du Père : elle joue dans le monde le rôle attribué d'ordinaire au Logos ; mais c'est une figure ambivalente, proche des troublantes déesses des antiques cultes méditerranéens de la fécondité (Astarté, Atargatis, etc.) : elle symbolise la virginité sans tache, mais, aussi, la puissance génératrice, la débauche sacrée.

Les systèmes où intervient cette Barbélô sont très complexes. Voici, par exemple, celui des Nicolaïtes, secte contre laquelle *l'Apocalypse* {123} met en garde les églises d'Éphèse et de Pergame : les Ténèbres (l'abîme et les eaux) rejetées par l'Esprit, inengendré montent, furieuses, pour attaquer ce dernier ; cette lutte produit une sorte de matrice qui, par l'Esprit, engendre quatre Éons, qui en engendrent quatorze autres ; après quoi se sont formées la « droite » et la « gauche », la lumière et les ténèbres. L'une des puissances supérieures émanées de l'Esprit, Barbélô, la Mère céleste, a engendré l'entité mauvaise (Ialdabaôth ou Sabaôth) créatrice de ce bas monde ; mais, se repentant, elle se sert de sa beauté pour commencer le salut du cosmos inférieur {124}.

On trouve des spéculations semblables chez nombre de sectaires plus ou moins apparentés : les « Gnostiques » tout court, les Phibionites, les Stratiotiques, les Lévitiques, les Adeptes de la Mère, les Barbéliotes, les Ophites, les Séthiens, etc. On retrouve toujours le mythe de la « Pensée » divine, de la Mère, qui *tombe* dans la matière (le chaos, l'abîme, les ténèbres, « l'eau ») d'où elle doit ensuite être *sauvée*.

Nombre de gnosés font un constant appel à des images, à des mythes d'ordre sexuel. Parfois, tout le processus cosmogonique est ramené à un *mariage divin*. Voici, par exemple, la cosmogonie de la secte des Koukéens :

Ils disent que Dieu naquit de la mer située dans la Terre de Lumière, laquelle ils appellent la Mer éveillée — et que la Mer de lumière et la Terre sont plus anciennes que Dieu. [Ils disent encore] que lorsque Dieu naquit de la Mer éveillée, il s'assit sur les eaux, les regarda et y vit sa propre image. Il étendit la main, prit [cette image], en fit sa compagne, eut des rapports avec elle et engendra d'elle une foule de dieux et de déesses {125}.

Souvent, l'imagerie sexuelle est moins apparente, mais on peut facilement la découvrir : on se rappellera notamment, avec Gaston Bachelard {126}, que le psychologue peut établir un rapport analogique, dans les formes primitives de pensée, entre la génération du *feu* et les modalités de l'accouplement. Même lorsqu'ils la maudissent et veulent s'en affranchir, nombre de gnostiques sont littéralement obsédés par la sexualité et ses diverses manifestations.

II. — LA CHUTE ET LA RÉDEMPTION

L'esprit emprisonné dans les ténèbres

Pour la gnose, l'âme, la partie supérieure de l'homme est toujours une parcelle lumineuse enlevée à la Divinité, et emprisonnée ici-bas : il y a eu à l'origine une *descente*, une *chute* de la Lumière. Cette chute est souvent conçue d'une manière sexuelle : la « semence » divine est allée se perdre, s'infiltrer dans la « matrice » qu'est le chaos, la matière ; le Sauveur la récupérera en attirant à lui les âmes élues. Voici, dans le *Poimandrès* hermétique, le mythe de la chute de l'Homme primordial (qui n'est pas, précisons-le, le premier des hommes terrestres, mais une hypostase métaphysique jouant le rôle d'un Verbe, d'un *Logos*) :

Alors l'Homme, qui avait plein pouvoir sur le monde des

êtres mortels et des animaux sans raison, se pencha à travers l'armature des sphères (planétaires), ayant brisé au travers leur enveloppe, et il fit montre à la Nature d'en bas de la belle forme de Dieu. Quand elle l'eut vu qui avait en lui-même la beauté inépuisable et toute l'énergie des Gouverneurs [des sept planètes] jointe à la forme de Dieu, la Nature sourit d'amour, car elle avait vu les traits de cette forme merveilleusement belle de l'Homme se refléter dans l'eau et son ombre sur la terre. Pour lui, ayant perçu cette forme à lui semblable présente dans la Nature, reflétée dans l'eau, il l'aima et il voulut habiter là. Dès l'instant qu'il le voulut, il l'accomplit, et il vint habiter la forme sans raison. Alors la Nature, ayant reçu en elle son aimé, l'enlaça toute, et ils s'unirent, car ils brûlaient d'amour {127}.

Cette idée a été retrouvée spontanément par des écrivains modernes, par Lautréamont en particulier : ce dernier décrit la descente de Dieu dans le monde et ses noces monstrueuses avec la matière ; c'est à la suite de cet événement que « l'étincelle divine qui est en nous {128} » est emprisonnée dans le monde, dans le champ d'action de « l'armée des douleurs physiques et morales » {129}. Le poète invente un véritable mythe gnostique : l'aventure du cheveu — c'est l'homme — que Dieu a perdu dans un lupanar ; et Lautréamont se révolte contre le responsable de la déchéance humaine {130}.

Dans le manichéisme, nous trouvons au contraire une chute involontaire : l'Homme primordial est descendu dans les ténèbres pour les combattre, mais ces dernières l'ont emprisonné ; il n'a pu se libérer qu'en abandonnant sa cuirasse de lumière ; ce sont les parcelles de celle-ci qui, mélangées à la matière ténébreuse, ont formé le monde. Il s'agira de dégager de sa gangue la substance lumineuse : dans la création, les parcelles supérieures attendent leur

libération. On retrouve l'idée fondamentale de toute gnose : un élément divin s'est égaré dans les régions inférieures ; il s'agit de récupérer cet élément divin enlisé dans la matière.

Le problème, pour le gnostique, est de savoir comment son âme — qui est une étincelle divine égarée ici-bas — pourra retourner aux régions supérieures d'où elle est tombée.

Depuis que je fus lié dans la chair, déclare un psaume manichéen qui chante les malheurs de l'âme, j'ai oublié ma divinité. J'ai bu la coupe de la folie, je me suis révolté contre moi-même {131}.

Et, ce qui augmente encore l'angoisse du gnostique, l'âme passe perpétuellement de prison en prison, est soumise à d'incessantes réincarnations {132}.

Mythes gnostiques sur la Chute spirituelle

L'angoisse du gnostique devant l'emprisonnement de son âme par la matière donne naissance à des mythes spéciaux : les aventures d'entités métaphysiques reflètent la destinée, les situations successives du « moi » humain ; *l'anima* ou *l'animus* — pour employer le langage de Jung — se projette en des archétypes mythologiques qui peuvent prendre des formes féminines ou masculines.

Les mythes gnostiques où paraît une entité féminine peuvent être considérés comme des formes diverses d'un même archétype : celui de la « grande Mère » {133}. Les deux plus connus de ces mythes sont celui d'*Hélène* dans la gnose simonienne et celui de la *Sophia* des gnostiques Valentinien et de leurs héritiers des textes coptes.

D'après Simon, les anges mauvais avaient retenu prisonnière

Ennoïa ou *Epinoïa*, la « Pensée » divine, pour l'empêcher de retourner vers le Père inconnu ; lui ayant fait subir tous les outrages, ils réussirent à l'enfermer dans un corps féminin. Depuis, la malheureuse n'avait cessé de passer de femme en femme : c'est à cause d'elle qu'avait éclaté la guerre de Troie, car *Epinoïa* était alors l'Hélène enlevée par Pâris. D'incarnation en incarnation, l'Ennoïa déchue s'est enlisée de plus en plus dans le péché, jusqu'à s'incarner dans le corps d'une prostituée de Tyr, portant justement le nom d'Hélène {134} ; mais c'était précisément son salut : Simon, à la recherche de la « brebis perdue », l'a découverte dans un lieu de débauche, en a fait sa compagne. Simon se croyait une incarnation du *Noûs* divin, à la recherche de sa parèdre : par sa découverte d'Hélène, il pouvait dès lors réaliser concrètement l'union divine de la « grande Puissance » et de la « grande Pensée », qui pourrait maintenant rassembler la semence divine apportée originellement par elle sur la terre. L'histoire d'Hélène est un extraordinaire document psychologique : la recherche pathétique par Simon de son « double » féminin a donné naissance à un mythe grandiose, plein de sens, dont l'influence s'est fait sentir jusqu'à l'époque contemporaine {135}.

L'histoire de *Sophia*, véritable roman mythologique, a fait l'objet, chez les Valentiniens, de multiples variantes. Résumons brièvement l'une des plus courantes : le trentième et dernier des Éons, Sophia (la Sagesse), a voulu engendrer sans conjoint, n'aboutissant ainsi qu'à mettre au monde un avorton devant lequel elle est saisie de honte et de dégoût. Les autres Éons prient la Divinité suprême en faveur de Sophia : elle ordonne à *Noûs* et *Aléthéia* d'émettre une nouvelle syzygie, celle de *Christos* et *Pneuma* (l'Esprit saint — Éon féminin) ; en même temps, le pro-Père émet un nouvel Éon, *Horos* (Limite) ou *Stauros* (la Croix), pour séparer le Plérôme de la création inférieure dont Sophia a produit le premier élément.

Mais l'avorton féminin engendré par Sophia — c'est *Achamoth* (nom hébreu de la Sagesse), la Sophia inférieure — a été exclu du monde supérieur : elle bouillonne dans les lieux de l'ombre et du vide. Le Christ intelligible a pitié d'elle, la « forme » en substance puis se retire vers le Plérôme. Achamoth s'élance à la recherche de la lumière,

mais Horos (la Limite) l'en empêche ; de ses passions (crainte, tristesse, angoisse) naîtra la matière dont sera formé le monde sensible. Les Éons lui envoient alors un conjoint, le Sauveur, avec lequel la Sagesse inférieure met au monde des anges ; le Sauveur enlève à la malheureuse ses passions, qu'il convertit en essences permanentes, origines du cosmos visible.

Dans la *Pistis Sophia*, écrit gnostique en langue copte, le mythe Valentinien de Sophia subit d'importantes modifications ; Pistis Sophia (la « Foi Sagesse ») veut s'élever jusqu'à la lumière suprême du Père ; mais une puissance mauvaise, Authadès (le « volontaire », l'« ambitieux »), se fait une force à face de lion, Ialdabaôth, qui fait miroiter devant Sophia une fausse lumière, qu'elle prend pour celle à laquelle elle aspire ; succombant au piège, elle tombe dans le chaos où toutes sortes de forces mauvaises la tourmenteront pour lui enlever la portion de lumière qu'elle possède. La délivrance de la malheureuse n'aura lieu qu'après de multiples péripéties.

Les nombreuses variations du mythe dans la littérature gnostique font oublier que l'histoire de Sophia reflète, sur les plans théogonique et cosmologique, la passion et le salut des âmes humaines — c'est-à-dire le problème essentiel de tout gnosticisme et la source de ses principaux mythes {136}. Toujours la même catastrophe cosmique : un élément divin — lumière, souffle, senteur — est *descendu* dans les ténèbres, dans la matière, dans l'impure matrice ; il s'agit de *sauver* cette étincelle venue d'en haut.

Il faut préciser que les notions d'« âme » ou d'« esprit » sont conçues, dans la gnose, d'une manière extrêmement concrète, tangible ; l'âme supérieure est *lumière* au sens propre du terme. Pour le

gnostique, la notion d'esprit inétendu telle que le conçoit la philosophie cartésienne, ou celle d'Aristote, n'a aucun sens : l'esprit est une « lumière », un « feu », un « souffle » *emprisonné* (au sens littéral du terme) dans le corps. Certaines gnoses n'hésitent pas à faire l'assimilation de la semence humaine au *pneuma* divin générateur : l'homme possède le *pneuma* dans sa propre semence ; spiritualisant une croyance très primitive, les gnostiques licencieux {137} croiront même que le salut consiste à soustraire la semence à sa destination terrestre et à la ramener à sa source céleste, la substance génératrice du Tout. Le préambule de *l'Évangile d'Ève* déclare :

Je me tenais sur une montagne élevée lorsque voici, je vis un personnage de haute taille et un autre qui était boiteux. J'entends alors une voix pareille au tonnerre ; je m'approchai... et la vision m'adressa ces mots : je suis identique à toi et tu es identique à moi ; partout où tu es, je suis, et je suis semé en toutes choses ; partout où tu le veux, tu me recueilles, mais, en me recueillant, c'est toi même que tu recueilles {138}.

Même sous cet aspect particulièrement précis, on retrouve un postulat fondamental de la gnose : *Je suis toi et tu es moi*. L'homme doit récupérer son être authentique, ce qui lui permettra de retrouver son origine lumineuse divine ; et, ce faisant, il contribue au salut de la Lumière divine {139}.

Comme pendant du mythe de Sophia, nous trouvons celui de *l'Homme primordial*, l'*Arkhanthrôpos* ou *Anthrôpos* tout court, préexistant au monde et tombé dans la matière (les idées de chute, d'incarnation, de souffrance, de sacrifice sont étroitement liées). Il ne s'agit pas du premier homme, d'Adam, mais d'une entité métaphysique ou mythologique tout à la fois : le « Grand Homme », que certaines gnoses nomment *Adamas*. Dans le manichéisme, cet Homme Primordial est comme le « moi » de Dieu, une « émanation » ou une « projection » de la substance divine : chacune des âmes humaines est une parcelle de l'Âme universelle, de l'Homme

Primordial ; c'est à ce titre qu'elle est un rayon issu de la lumière divine.

L'alchimiste Zozime écrit, dans son traité *Sur la lettre Oméga* : « Alors que *Phôs* [la Lumière. Noter que le mot grec *phôs* signifie, suivant qu'on l'accentue de telle ou telle manière, « homme » ou « lumière »], était dans le Paradis prenant le frais, à l'instigation de la Fatalité les Archontes le persuadèrent, en prétendant que c'était sans malice ni portée — de revêtir le corps d'Adam qui sortait de leurs mains, qui était issu de la Fatalité et qui était formé des *quatre éléments*. Lui, comme il était sans malice, ne s'y refusa point ; et eux se glorifièrent en pensant que désormais ils le tenaient en esclavage {140}. »

L'Anthrôpos est assimilé, par certains systèmes, à l'univers, au macrocosme : pour les Naassènes, c'est par la connaissance de « l'Homme », c'est-à-dire — en ce sens — de l'univers, qu'on arrive à la connaissance de Dieu. Le monde spirituel est un « Homme préexistant » immanent à Dieu ; mais le cosmos, qui est son image, est également un « grand Homme », le macrocosme : l'homme terrestre sera à la fois un microcosme résumant l'univers et — par la « semence » spirituelle qu'il possède — une image de l'Adamas céleste. Dans les *Homélies clémentines*, nous trouvons une théologie anthropomorphiste, qui est comme l'aboutissement extrême de la doctrine du macrocosme-microcosme :

Le Dieu véritable est celui dont le corps humain porte la forme. C'est, pour cela, en considération de la forme de la divinité, que le ciel et tous les astres, bien que supérieurs à l'homme par leur essence, ont consenti à servir cet être inférieur à eux par son essence {141}.

Dans la majorité des gnosés, la création de l'homme n'est pas considérée comme une œuvre divine : quand le Dieu supérieur intervient, c'est pour corriger le travail — maladroit ou pervers — d'entités mauvaises.

Voici comment le gnostique Saturnil envisage la création d'Adam : les sept Archontes — ayant aperçu une image éclatante venue de la Puissance suprême, mais n'ayant pu la retenir — entreprirent de former un homme ; mais, à cause de leur impuissance, les Sept ne purent fabriquer qu'un être qui rampait, incapable de se tenir debout. La Vertu d'en haut eut pitié de l'Adam terrestre, parce qu'il avait été fait à sa ressemblance : elle lui envoya une étincelle de vie, qui lui permit de vivre et de se dresser.

Dans le manichéisme, nous trouvons une anthropologie fort pessimiste : l'homme a été formé par les démons, qui voulaient emprisonner en Adam la plus grande quantité possible de lumière. Heureusement, Dieu a eu pitié du pauvre être « aveugle et sourd, inconscient, égaré, au point qu'il ne connaît ni son origine première ni sa race » : illuminé par « Jésus-de-Lumière » (un Éon transcendant qu'il ne faut pas confondre avec le Christ terrestre), Adam s'est souvenu de l'origine divine, lumineuse de l'esprit emprisonné en son corps. Dieu enverra à ses descendants toute une chaîne d'envoyés, d'« illuminateurs » : Seth, Enoch, Hénoch, Nicothée, Noé, Sém, Abraham, Zoroastre, Bouddha, Jésus et Mani lui-même.

Dans le gnosticisme chrétien, nous rencontrons souvent l'idée d'une race élue, la « semence de Seth » : ce patriarche étant né d'Ève et d'Adam, mais, croyait-on, d'une manière non charnelle, ses descendants ne peuvent être que la race des parfaits, des « spirituels » [{142}](#).

Le Sauveur

Si certaines sectes ne connaissent pas de Sauveur à proprement parler (la gnose suffisant au salut, il suffit d'un révélateur, d'un simple prophète), beaucoup ont besoin d'un Envoyé divin, seul capable de franchir l'abîme entre la Divinité suprême et la matière.

Le Sauveur a réussi à tromper les forces mauvaises qui enserrent le cosmos :

Dans chaque ciel, je [c'est le Noûs divin qui parle] pris une forme différente, afin de demeurer caché aux puissances angéliques, et je descendis jusqu'à Ennoïa, qu'on appelle également Prounikos ou Saint-Esprit, par laquelle j'ai créé les anges, lesquels ont, eux-mêmes, créé le Cosmos et les hommes {143}.

Comment, disent-ils [les Archontes], le Seigneur du Plérôme est-il passé par nous à notre insu {144} ?

*J'ai habité dans leurs maisons,
Mais les sept ne m'ont pas remarqué {145}.*

Nous ne le connaissions pas ; il nous a trompés par sa forme, la plus pitoyable possible, par sa pauvreté, par sa misère {146}.

Pour les Séthiens, le Sauveur a trompé le Créateur en revêtant la forme même du monstre : celle d'un serpent {147} ; de cette manière, le Verbe a pu pénétrer dans la matrice impure pour y délier les liens de l'étincelle divine prisonnière dans la matière.

Dans d'autres sectes, il est fait allusion à une lutte de l'Envoyé céleste contre les Archontes, qu'il défait :

Il a brisé leurs postes de garde et fait une brèche dans leur forteresse {148}.

Un passage de la *Pistis Sophia* nous dit que Jésus, revêtu de ses vêtements resplendissants, a bouleversé l'ordre des « sphères » de l'univers sensible : jusqu'à la descente de l'Envoyé d'en haut, les hommes étaient soumis à une fatalité inflexible par les Archontes planétaires ; mais le Christ a changé le mouvement régulier des sphères en un mouvement alternatif, et l'homme est désormais libre.

Les gnostiques chrétiens prétendent être les seuls dépositaires d'une tradition secrète, donnant la véritable clef de l'enseignement évangélique. En fait, le personnage de Jésus prend chez eux une figure étrange ; sauf rares exceptions {149}, les gnostiques refusent de croire à l'incarnation et à la Passion du Christ ; ces hérétiques sont partisans de ce qu'on appelle le docétisme :

Jésus n'était pas fait de notre chair... — disait une Cathare, Raymonde Bézerza, vers 1270 — jamais Dieu n'est venu revêtir notre chair mortelle dans le sein de la bienheureuse Vierge ; Marie n'a pas été mère de Dieu.

Le Christ n'a eu de l'homme que l'apparence ou, s'il a eu un corps, c'était un corps non soumis à des nécessités grossières :

Il [Jésus], mangeait et buvait, mais n'évacuait pas. La puissance de sa continence était telle que les aliments ne se corrompaient pas en lui, parce qu'il n'y avait en lui aucune corruption {150}.

Contrairement à son maître Marcion (partisan du docétisme intégral), Apelle croit que Jésus a eu un corps réel, mais qu'il n'est pas né comme les autres hommes : le Seigneur s'est formé un corps avec la substance éthérée des mondes supérieurs.

La Passion scandalise la majorité des gnostiques chrétiens : Basilide ne veut pas admettre que le Christ ait été supplicié ; c'est Simon de Cyrène qui est mort à sa place sur la Croix. Ce n'est que dans un petit nombre de gnoses que se rencontre la croyance en la nécessité de la Crucifixion : Jésus a souffert dans son corps terrestre pour que le « corporel » puisse faire retour à l'« informe ». Pour Apelle, le Christ a

vraiment souffert ; après la Résurrection, le Seigneur s'est dépouillé de sa chair, en rendant successivement les différentes parties aux éléments célestes {151}.

Parfois, le docétisme fera un gros effort pour se rapprocher de l'orthodoxie : les deux natures étant séparées, mais coexistantes, le Christ est né, a souffert dans sa nature humaine ; ce n'est pas *en tant que Dieu* qu'il est né, qu'il a subi la Passion. Le Christ transcendant s'est uni à l'homme Jésus au moment de son baptême, et l'a abandonné sur la Croix {152}.

La voie du salut

La gnose salvatrice, qu'elle soit ou non apportée par un Sauveur divin, permet à l'âme humaine d'entrevoir la fin de son asservissement aux ténèbres : elle pourra remonter, de ciel en ciel, jusqu'à la Lumière dont elle était jadis partie intégrante. La gnose est *réminiscence* : elle rappelle à l'élu ce qu'était sa nature primitive ; elle lui fera reconquérir sa condition supra-matérielle et supra-temporelle.

Si, étant fait de vie et de lumière, tu connais que tu en es fait, tu retourneras à la vie et à la lumière {153}.

Vous êtes immortels depuis le commencement, vous êtes enfants de la vie éternelle et vous voulez vous partager la mort afin de l'épuiser et de la dissoudre et que la mort meure en vous et par vous. Car lorsque vous dissolvez le Cosmos, sans être dissous vous-même, vous dominez la création et la corruption entière {154}.

L'homme qui a reçu la lumière a « divisé » d'avec soi les passions ténébreuses dont il était mêlé {155}.

La connaissance de la voie vers le haut et des moyens à

employer pour la suivre, voilà la gnose. Mais l'homme n'y peut parvenir que parce qu'il recèle en lui, en petit, le monde entier ; il est un microcosme et récapitule toutes les puissances et les substances du macrocosme ; il est composé de matière, mais il contient aussi le Logos, l'Esprit divin vivant qui règne sur les régions supérieures du Cosmos {156}.

L'un des mythes les plus caractéristiques de la gnose est celui de la montée de l'âme à travers les sphères planétaires : sous diverses formes, le gnosticisme développe le thème de *l'ascension* de l'homme illuminé (que ce soit dans cette vie, en esprit ou après la mort) vers sa patrie originelle. Le gnostique, c'est toujours un homme qui désire échapper à la fatalité du monde d'ici-bas, et récupérer la condition lumineuse qui était sienne avant la chute.

Chapitre IV

CULTE, RITES, MYSTÈRES

Les gnostiques et la religion

Sauf le mandéisme et le manichéisme, qui forment des ensembles religieux indépendants, les gnoses ne se présentent pas comme des religions nouvelles : elles prétendent détenir *l'ésotérisme* d'une tradition religieuse donnée (judaïsme, christianisme, Islam). La plupart du temps, les gnostiques fondent des écoles initiatiques, des « mystères », des conventicules jalousement réservés à une poignée de privilégiés ; leur prosélytisme est généralement habile, insinuant :

Ces mystères, écrit l'hérésiologue Hippolyte de Rome, ils ne les découvrent à l'initié qu'après les avoir rendus bien plausibles à ses yeux ; ils ne les lui confient que quand ils se le sont asservi en tenant pendant quelque temps son esprit en suspens, qu'ils l'ont préparé à blasphémer le véritable Dieu et qu'ils le voient brûler de curiosité pour ce qui lui a été promis {157}.

Même quand le gnostique — et c'est le cas pour un Simon, un Marcos — aime faire parler de lui, son prosélytisme de plein air laisse dans l'ombre tout un enseignement secret (écrit et oral), communiqué aux aspirants au fur et à mesure de leur maturité, par une révélation progressive. L'ésotérisme gnostique s'applique beaucoup moins aux doctrines (assez faciles à connaître, somme toute) qu'aux *pratiques* dont elles constituent le fondement : rites sacramentels et initiatiques, formules magiques, « mots de passe » destinés à ouvrir aux âmes illuminées un libre passage lors de leur ascension vers le monde transcendant.

Dans la gnose chrétienne, Jésus est considéré comme le détenteur des secrets salvateurs, des formules qui ouvrent l'accès au Plérôme : le Christ a communiqué, après son ascension, un enseignement secret —

de durée variable selon les écoles gnostiques {158} — indispensable pour comprendre le sens caché des Évangiles ; et, de même que Jésus réserve cet enseignement à un cercle très restreint de disciples des deux sexes, l'instruction dans les mystères gnostiques ne devra être dispensée qu'aux rares êtres qui en sont dignes, qui n'ont besoin que « de la gnose et des paroles des mystères » pour obtenir le salut.

Si la plupart des gnostiques chrétiens fondent des sociétés secrètes, Marcion est une personnalité assez exceptionnelle : il fonde de véritables *églises*, et toute une hiérarchie ecclésiastique qui entre en concurrence directe avec le catholicisme sur le terrain de la prédication aux masses. Un même zèle missionnaire se retrouve dans le manichéisme, qui n'est pas une hérésie chrétienne, mais une véritable religion nouvelle {159}. Les sectes dualistes du moyen âge se préoccupent également de la propagande auprès des hommes ordinaires.

Mais, même dans ces gnosés missionnaires, il existe toujours une distinction nettement tranchée entre une élite de Saints, de Purs, de Parfaits et une masse de laïcs — les Auditeurs ou Catéchumènes — encore engagés dans l'ignorance et le péché ; ceux-là ne sont que de simples candidats à l'initiation. Ces derniers ne participent qu'à certaines cérémonies, ouvertes à tous ; ils ne peuvent accéder à la célébration des liturgies secrètes.

**L'initiation gnostique :
liturgie secrète, mystères**

Il y a eu dans la gnose chrétienne des adversaires de tout sacrement, de tout rite :

La gnose — disaient-ils — est la rédemption de l'homme

intérieur. Elle n'est rien de corporel, tel notre corps périssable ; rien même de psychique comme l'âme issue du péché et qui n'est que la demeure de l'Esprit ; elle est quelque chose d'absolument pneumatique [spirituel]. La gnose rachète l'homme intérieur, pneumatique ; il trouve sa suffisance dans la connaissance du Tout, et là est la vraie rédemption {160}.

Mais la majorité des gnostiques considèrent les rites d'initiation et les mystères comme des moyens particulièrement aptes à l'éveil de la gnose salvatrice « endormie » chez l'initiable : on retrouve dans ces groupes tous les *stimuli* sensibles et symboliques en usage dans les sociétés secrètes initiatiques. À côté de la gnose qu'enseigne le maître, il y a les rites, les cérémonies auxquels le même maître — devenu *hiérophante* — initie le disciple.

Chez les gnostiques, le baptême et l'eucharistie deviennent des cérémonies imposantes et cachées, réservés à une petite élite.

Marcos — un Valentinien influencé par le néo-pythagorisme — s'est particulièrement distingué par la pompe imposante de ses rites : il donnait à ses disciples l'illusion d'entrer, par son entremise, en communion mystique avec la Divinité.

Marcos rattache sa gnose à une révélation directe de la Tétrade divine, sous la forme d'une femme :

La Tétrade très haute descendit vers lui de lieux invisibles et ineffables, sous la forme d'une femme, car, dit-il, le monde n'aurait pu supporter sa forme masculine ; et elle lui révéla sa propre essence et la génération du Tout : des mystères qu'elle n'avait encore jamais dévoilés à aucun dieu, ni à aucun homme, et qu'elle dévoila à lui seul {161}...

L'eucharistie marcosienne était une communion au sang de la «

Mère du Tout » : elle devait donc être reçue des femmes à qui Marcos avait transmis ses pouvoirs par un rite d'union mystique, sorte de « noces spirituelles » symbolisant l'union des couples d'Éons dans le Plérôme {162}. Le rôle privilégié accordé aux femmes, dans la liturgie, par Marcos n'a rien d'exceptionnel dans le gnosticisme chrétien : dans toutes les gnoses, les femmes peuvent accéder à la prêtrise (et même à l'épiscopat), dont l'Église catholique les exclut impitoyablement.

Les liturgies gnostiques sont encore mal connues, bien que l'historien dispose aujourd'hui de renseignements assez précis. Le culte manichéen, en particulier, semble avoir été assez complexe : les peintures sacrées (dont certaines étaient l'œuvre de Mani lui-même), les bannières ornées d'images symboliques, les vêtements liturgiques de diverses teintes (noir, blanc, rouge), la musique, l'encens y jouaient leur rôle. Chez les Marcosiens et d'autres Valentinien, les rites étaient fort imposants, aussi bien pour les cérémonies concurrençant celles de la grande Église (baptême, eucharistie, extrême-onction) que pour les sacrements spéciaux au gnosticisme. Les Carpocratien avaient des icônes peintes en couleurs rehaussées d'or et d'argent, représentant les grands hommes dont la secte prétendait s'inspirer : Pythagore, Platon, Aristote, Jésus. Les Simonien possédaient une image de Simon représenté sous les traits de Zeus, et une d'Hélène sous les traits d'Athéna.

De nombreux musées et collections possèdent des gemmes connues sous le nom collectif *d'abraxas* — bien que certaines d'entre elles seulement portent gravé le mot magique ABRAXAS ou ABRASAX {163} — et qui étaient en usage dans les sectes gnostiques chrétiennes de l'Empire romain. Ces bijoux servaient en principe de signes de reconnaissance, chacun d'eux correspondant à un grade initiatique {164},

mais beaucoup semblent avoir également servi d'amulettes {165}.

Une indéniable continuité existe entre les mystères païens (grecs et orientaux) et ceux des gnostiques chrétiens : on retrouve chez ces derniers l'emploi d'antiques symboles tout à fait caractéristiques comme le phallus, le labyrinthe, la coupe à laquelle doit boire quiconque veut se dépouiller de la forme servile pour se revêtir d'un vêtement céleste, le livre (*volumen*) qui contient et transmet la révélation, la baguette thaumaturgique (*virga*) appliquée par l'initiateur sur les paupières du futur myste pour dessiller les yeux de l'« homme intérieur » {166}... Le rite eucharistique des Ophites est fort révélateur : on apportait un coffret contenant un serpent apprivoisé ; on l'ouvrait, l'animal sacré en sortait et venait s'enrouler autour des éléments de l'eucharistie. Ce rite est une version christianisée de l'antique culte du serpent {167}. Une coupe « orphique » en albâtre — reproduite sur la couverture de l'édition française du beau livre de Leisegang : *La gnose* — est peut-être, en réalité, d'origine gnostique : elle représente seize personnages nus, couchés sur le dos, les pieds au centre de la coupe — lequel est occupé par un serpent enroulé sur lui-même.

On a découvert à Rome, au Janicule, une figurine représentant un homme étroitement enveloppé d'un linceul ne laissant libre que le visage ; un serpent fait sept fois le tour des jambes et du torse du personnage et vient montrer sa tête juste au-dessus de celle de ce dernier. Les sept replis du serpent semblent faire allusion aux sept sphères planétaires, que l'âme du gnostique devait franchir avant de parvenir à l'immortalité {168}.

La sincérité du christianisme gnostique est, certes, évidente :

Jusqu'au baptême, la destinée est vraie [l'homme est

inexorablement soumis au destin] ; après le baptême, les astrologues ne disent plus vrai [leurs prédictions sont fausses] concernant ceux qui ont reçu le baptême {169}.

Cet homme est moi [le Christ], et je suis cet homme... Tous ceux qui recevront les mystères dans l'ineffable seront rois avec moi ; ils s'assoieront à ma droite et à ma gauche dans mon royaume, et ces hommes sont moi et je suis eux {170}.

Mais la conception gnostique des sacrements — destinés à préparer la montée de l'âme vers la Lumière divine et son union mystique avec les entités supérieures — dépasse le christianisme pour rejoindre l'enseignement des mystères païens. La gnose a hérité aussi de la *mystique des lettres et des nombres*, répandue dans le monde méditerranéen par le néo-pythagorisme. Marcos établit un rapport direct entre la parole de Jésus, se présentant comme « l'Alpha et l'Omega » (c'est-à-dire le commencement et la fin) et le baptême dans l'Esprit-Saint ; or, dans le système grec de numération, A représente le chiffre 1 et Ω le chiffre 800, tandis que la valeur numérique des lettres du mot *περίστερά*, « Colombe », forme le total de 801. En se déclarant « l'A et l'Ω », Jésus se déclare donc « 1 + 800 », c'est-à-dire qu'il s'identifie à la Colombe du Saint-Esprit. Marcos se livre à des spéculations analogues à propos de chaque entité du monde supérieur, en fonction des valeurs numériques déduites des lettres grecques formant le nom de chacune d'elles.

Un autre gnostique chrétien, Monoïme l'Arabe, identifie le principe suprême à la lettre grecque *iota* (ι), qui symbolise la monade contenant en puissance tous les nombres : en cherchant bien en lui-même, l'homme découvrira le *iota* divin. Dans beaucoup de gnosés, on constate cette prédilection pour la numérologie occulte, se marquant en particulier par l'emploi rituel des *symphona*, combinaisons des sept voyelles (consacrées chacune à une planète) dont le but est de transposer l'harmonie des sphères célestes. Ce penchant arithmologique se retrouve chez l'alchimiste alexandrin Zozime (fin III^e - début du IV^e siècle apr. J.-C.), dans son traité *Sur la lettre*

Oméga :

La lettre Oméga... formée de deux parties, appartenant à la septième zone — celle de Kronos, selon le sens corporel — est, selon le sens incorporel, quelque chose d'autre, inexplicable, que seul Nicothée le Caché a connu {171}...

Même quand il demeure dans un contexte chrétien, le culte gnostique poursuit des buts fort différents de la liturgie catholique : il s'agit de provoquer l'ascension graduelle de l'âme élue vers le monde transcendant. La religion devient thaumaturgie, « magie » supérieure {172}.

Le dernier des deux livres qui font suite à la *Pistis Sophia* contient le récit d'une scène extraordinaire, à la fois mythique et historique, qui fournit des précisions intéressantes sur l'initiation chez les gnostiques chrétiens d'Égypte.

Jésus est debout sur un autel, parmi ses disciples, près de l'Océan qui entoure le monde. Sous l'effet de sa prière mystérieuse, les cieux s'ouvrent tout à coup : Jésus et les disciples, transportés dans les « espaces intermédiaires », voient voguer devant eux les barques du soleil et de la lune, où se tiennent des créatures fantastiques. Puis Jésus fait apparaître du feu et de l'eau (venus du Trésor de la Lumière), du vin et du sang (venus de Barbélô), éléments utilisés dans les baptêmes gnostiques. Le Sauveur ayant prononcé une formule, les cieux reprennent leur place et nous nous trouvons transportés sur la Montagne de Galilée. Le Christ célèbre, sur un autel, le « baptême de la Première Oblation », auquel les fidèles devront ajouter par la suite le « baptême du Feu » et le « baptême de l'Esprit ».

Un autre manuscrit copte, le *Codex de Bruce* (qui

rassemble les deux *Livres de Jéoû* mentionnés dans la *Pistis Sophia*), décrit un rite assez caractéristique : Jésus fait célébrer sur l'autel une cérémonie nécessitant l'emploi de sarments de vignes, d'aromates, de diverses plantes et de cruches de vin ; les disciples, portant marqué sur leurs mains le nombre mystique des « Sept Voix », sont revêtus de lin et tiennent des végétaux symboliques.

Le « Livre des Morts »

Beaucoup de gnostiques chrétiens ont été hantés par le problème du salut après la mort ; d'où une forme très spéciale de l'enseignement ésotérique : il s'agira de donner aux membres de la secte les « mots de passe », « apologies », « sceaux », formules magiques, signes par lesquels l'âme peut, après la mort, se faire livrer passage par les redoutables puissances qui montent la garde à chacune des sept sphères planétaires, ainsi qu'à la porte de chacun des étages qui se succèdent dans le monde invisible. D'inexorables « douaniers » (τελώναι) empêchent les âmes de franchir leurs barrières : mais le gnostique a été mis en possession de secrets qui *obligeront* les « gardiens » successifs à lui ouvrir le libre passage jusqu'au royaume du vrai Dieu.

Les Valentiniens avaient un sacrement et des formules destinées à permettre au défunt de se rendre, selon l'expression de Marcos, « insaisissable et invisible aux Archontes et aux Puissances ». Les Pérates, « ceux qui traversent », prétendaient être les seuls capables de franchir l'abîme de corruption et de mort, car ils en connaissaient les détours et les issues ; ils avaient un livre, au titre significatif {173}, qui donnait l'énumération et la description des puissances célestes inférieures qui empêchent les âmes de sortir du cosmos.

Les documents coptes sont particulièrement riches en « mots de passe », en formules magiques forçant les Archontes et les Puissances à laisser l'âme franchir successivement les « portes ». Dans le premier Livre de *Jéoû*, Jésus donne même à ses disciples une formule valable, paraît-il, pour tous les postes de douane du monde invisible ; la voici, à titre de curiosité, car elle est un étonnant assemblage de sons :

aaa ooo zezophazazzzaïeozaza eee iii
 zaieozoakhoe ooo uuu thoêzaozaez êêê
 zzêêzaoza khozaêkheudê tuxuaalethukh.

La *Pistis Sophia* peut être considérée comme le véritable « Livre des Morts » des gnostiques coptes de l'Égypte romaine. Ce document extraordinaire conçoit le monde invisible comme divisé et subdivisé en une série de compartiments séparés les uns des autres par des « portes » et des « voiles. Des « Gardiens » veillent à ce que nul n'y entre sans en avoir le droit. La région la plus basse du monde invisible forme les douze enfers, gardés chacun par un Archonte à forme monstrueuse — où se retrouve l'influence des mythes égyptiens {174}. Et, comme dans le *Livre des Morts* de l'époque pharaonique, on y trouve l'idée du *jugement* des âmes mauvaises, qui sont renvoyées sur la terre pour se réincarner, ou sont précipitées, pour un séjour plus ou moins long, dans l'un des compartiments infernaux {175}.

Chapitre V

ÉTHIQUE

Le gnostique et l'amour

L'attitude envers la sexualité commande toute l'éthique du gnosticisme {176}. En bonne logique, la haine du monde sensible entraîne en effet celle de l'union charnelle :

À Salomé qui demandait combien de temps durerait le temps, de la mort, le Seigneur dit : Tant que vous autres femmes enfanterez des enfants. Et Salomé lui dit : j'ai donc bien fait de ne pas enfanter. Le Seigneur lui répondit : Mange de tous les fruits, mais de celui qui est amer tu ne mangeras pas. Salomé lui ayant demandé ce qu'il fallait entendre par là, le Seigneur lui répondit : quand vous foulerez aux pieds le vêtement de la honte, le corps, et quand les deux seront un — le mâle et le femelle — il n'y aura plus ni homme ni femme {177}.

Sans aucun doute, le créateur méchant est l'origine et la cause de toute fornication {178}.

Il [le Frère initiateur] me recommanda de ne pas entrer dans une église quand on y célébrait un mariage... il me recommanda de ne point entrer dans une maison où il y aurait une femme en couches {179}.

Beaucoup de gnostiques condamnent, à l'exemple de Marcion, toute relation sexuelle, même dans le mariage : le commerce charnel est une souillure, et — surtout — il permet l'emprisonnement de nouvelles âmes dans le royaume ténébreux. Le but de la continence sera essentiellement, pour le gnostique, d'éviter la procréation : en mettant de nouvelles âmes au monde, on enferme ces « étincelles » de lumière

dans la matière. Le mariage ne peut être un sacrement : l'Église catholique n'aboutit qu'à une trompeuse spiritualisation de l'acte charnel.

On sait que le catholicisme ne condamne pas, bien au contraire, le mariage (dont la fin normale est, en principe, la procréation). Le corps est assurément déchu, comme le monde dont il fait partie ; mais il n'est pas mauvais. Les prêtres ne sont pas astreints au célibat parce que la « chair » est haïssable, mais parce que l'absence des soucis de famille les obligera à se consacrer tout entier à leur ministère : pour les laïcs, le mariage est un droit parfaitement légitime et même, pour beaucoup, un devoir {180}.

Dans le gnosticisme au contraire, la procréation est *en soi* mauvaise ; le mariage ne sera toléré que comme une nécessaire concession à la faiblesse humaine.

Basilide et son fils Isidore, par exemple, font l'éloge des « eunuques volontaires », des hommes qui se sont élevés au-dessus de l'impulsion sexuelle : « Les plaisirs de l'amour ne sont que naturels, nous n'y sommes pas contraints {181}. » Ceux qui ne peuvent mener cette existence idéale pourront satisfaire leur instinct sexuel sans se laisser dominer par lui, et pourront — à l'extrême rigueur, s'ils ne tiennent pas à appartenir aux « parfaits » — se marier.

Le manichéisme admet le mariage pour les simples laïcs, les auditeurs, mais les Élus sont astreints, eux, à un ascétisme rigoureux {182}.

Chez les troubadours du XII^e siècle, tout pénétrés de spiritualité cathare, on trouve une solution originale à l'horreur gnostique devant la chair : ce sera *l'amour courtois*, le « service d'amour », un amour

tout spirituel, une technique de la « chasteté » {183}. Il ne s'agit pas de conquérir sa « dame » ; toute arrière-pensée doit être impitoyablement éliminée : « Il lie partie avec le diable — s'écrie Marcabru — celui qui couve Faux Amour. »

Peu importe, même, que l'amour du troubadour s'exerce à l'égard d'une femme réelle :

J'ai une amie, mais je ne sais qui elle est, car jamais de par ma foi je ne la vis... et je l'aime fort... Nulle joie ne me plaît autant que la possession de cet amour lointain {184}.

Cette attitude — idéalisation, *divinisation* de la Femme — est une véritable quête spirituelle :

Prenez ma vie en hommage, belle de dure merci, pourvu que vous m'accordiez que par vous au Ciel je tende {185} !

Le troubadour rend un culte à l'archétype divin de la Femme, à la « Dame », à « Notre-Dame Saint-Esprit » cachée sous le voile des apparences. La Femme sera Dieu sous son aspect féminin.

On retrouve dans l'ancien gnosticisme des sentiments analogues de vénération à l'égard des femmes (certaines sectes ne prétendent-elles pas que le Paraclet, le Saint-Esprit, s'incarnera dans une femme ?).

La *Pistis Sophia* fait dire par Jésus à Marie-Madeleine :

En vérité, Marie, tu es bienheureuse entre toutes les femmes de la terre, parce, que tu seras le Plérôme des Plérômes et la perfection de toutes les perfections... En vérité, tu es pneumatique [spirituelle] et pure, Marie.

S'il condamne le mariage terrestre, le gnostique exaltera volontiers le *hieros gamos*, le « mariage sacré », les noces divines du principe masculin et du principe féminin. La fréquence des images sexuelles dans les théogonies et les cosmogonies gnostiques a frappé tous les auteurs {186}. On retrouve dans beaucoup de gnosés des réminiscences du culte phallique originel {187}, ainsi que les mythes

sur l'androgynie divine {188} ; le symbolisme de la fécondation et de la génération est abondamment utilisé pour narrer les aventures métaphysiques des Éons du Plérôme.

On voit même certains gnostiques, infidèles à la logique de leur attitude dualiste, prôner le « mariage divin » sous sa forme concrète : Simon trouve son « double » parfait en la personne d'Hélène. Comme dans le tantrisme « de gauche », un couple humain devient le couple divin {189}.

Chez les Valentiniens, la croyance au « double » prend une forme assez curieuse : notre âme — qui est *féminine* même chez l'homme — est une « syzygie » rompue, un ange féminin qui veut se réunir à l'ange masculin avec lequel elle forme un être complet ; de leur côté, les anges masculins qui entourent le Sauveur appellent nos âmes {190}.

Mais une autre voie est ouverte pour le gnostique : celle de la licence sexuelle, de la pratique systématique de la débauche. Il faut « abaisser ce qui est bas et élever ce qui est élevé », prostituer la matière et non l'esprit. Chez les gnostiques licencieux, il y a une véritable rage frénétique d'abaisser, d'humilier le corps : l'expérience du péché procure le sentiment de notre déchéance, mais, ce faisant, il abaisse ce qui doit être abaissé ; l'homme payera sa dette en péchant. Le gnostique exaltera la promiscuité sexuelle, toutes les formes de débauche charnelle. Nous verrons à quelles aberrations incroyables certains gnostiques qui se croyaient chrétiens se sont livrés. Mais, auparavant, il faut découvrir sur quel fondement théorique ils pouvaient s'appuyer.

« Par delà le bien et le mal »

On appelle *antinomisme* la doctrine théologique selon laquelle le chrétien n'est plus soumis à la Loi — c'est-à-dire au Décalogue de

Moïse — puisqu'il a été intégralement « régénéré » par la grâce divine : ce qui importe, c'est le renouvellement intérieur de l'être humain, ce *n'est pas sa conduite extérieure*. Le gnosticisme prêchant le salut par la connaissance, par l'illumination, ne pouvait qu'éprouver de la sympathie pour cette idée ; mais la plupart des gnostiques se sont gardés — comme les grands mystiques musulmans qui affirmaient que « tout leur était honte », mais pratiquaient un ascétisme rigoureux — d'en tirer les conséquences immoralistes : ils se bornaient à mettre l'accent sur la révolution intérieure, la *régénération* christique.

Mais les dangers d'une telle doctrine sont évidents : de l'indifférence des actions, il est aisé de passer à l'idée selon laquelle le « spirituel », le « parfait » est semblable à l'or, qui même dans la boue *ne peut perdre* sa beauté ; pour l'illuminé, les actions devront alors être considérées comme choses totalement *indifférentes* — le salut étant d'ores et déjà acquis [{191}](#). Certes une telle idée, convenablement entendue, n'est nullement choquante ; on peut facilement la découvrir dans l'Évangile : Jésus ne se préoccupe pas d'établir une hiérarchie entre ses disciples d'après la gravité des péchés qu'ils ont pu commettre ; la conversion *efface tout*, pour ainsi dire.

Mais le gnostique va plus loin : l'homme assez *spirituel* pour que le péché ne l'atteigne point en « Celui que n'égare pas l'égoïsme, dont l'intelligence n'est pas troublée, tuât-il toutes les créatures, ne tue pas, il ne se charge d'aucune chaîne. » Son essence pourra se livrer *sans dommage* à tous les plaisirs, et à ceux de la chair en particulier ; quoi qu'il puisse faire, il est sauvé. Ayant reçu l'esprit, le *pneuma* dès sa naissance, le « parfait » est invulnérable ; le péché ne peut atteindre le vrai gnostique, qui pourra tout se permettre, se livrer aux pires débauches. Et l'hostilité au Démoniaque viendra étayer cette éthique immoraliste : le Créateur étant l'ennemi, il s'agit de prendre systématiquement le contre-pied de ce qu'il ordonne.

Chez les Carpocratien, nous trouvons l'immoralisme érigé en système cohérent et déterminé : le *seul* moyen de se délivrer de la tyrannie des anges, maîtres du cosmos, sera d'acquiescer à chacun son dû, en perpétrant toutes les ignominies possibles. L'âme est obligée, sans trêve, de passer de corps en corps ; les Archontes créateurs ne la

tiennent quitte que lorsqu'elle a commis tout le mal possible. Carpocrate n'hésite pas à interpréter ainsi la parabole suivante de Jésus {192} :

Quand tu vas devant le magistrat avec ton adversaire, tâche de t'arranger avec celui-ci en chemin, de peur qu'il ne te traîne devant le juge, que le juge ne te livre à l'exécuteur, et que l'exécuteur ne te jette en prison. Je te dis que tu ne sortiras point de là, que tu n'aies payé jusqu'à la dernière pite {193}.

L'âme doit commettre *toutes* les formes possibles d'action, les bonnes comme les mauvaises (cette distinction n'existe d'ailleurs que dans l'opinion des hommes) : si le commun des mortels est obligé de plonger dans toutes sortes d'existences avant d'épuiser sa dette, l'homme supérieur, lui, se sauve en accomplissant du premier coup toutes les actions. Jésus n'était — pour Carpocrate, qui se différencie par là de tous les autres gnostiques chrétiens — qu'un homme comme les autres ; mais il a méprisé la Loi promulguée par les anges créateurs du monde visible : Jésus a connu toutes les formes du mal, mais a su en triompher, prouvant ainsi son exceptionnelle force d'âme. Le Carpocratien ira plus loin que Jésus dans la voie de l'affranchissement : il s'affranchira de toute loi humaine, foulera aux pieds la distinction du bien et du mal. C'est dans ce contexte que Carpocrate et son fils Épiphane adoptaient la doctrine de la communauté des femmes et des biens qu'ils avaient trouvée dans la *République* de Platon {194}.

Par haine du créateur, certains gnostiques chrétiens exaltent tous les réprouvés de l'Ancien Testament, tandis que les héros du judaïsme deviendront les instruments du Mauvais. La secte des *Caïnites* réhabilitait Caïn {195}, les Sodomites, Esaü, Coré, Dathan, Abiram. En même temps, ces sectaires considèrent Judas — à qui un *Évangile* est attribué — comme l'instrument de Dieu : sachant que les puissances hostiles voulaient empêcher la Passion qui rendrait possible

le salut des hommes, Judas n'a trahi le Christ que pour Le servir (cette idée aura, on le sait, une très forte influence sur la littérature et le théâtre modernes, sans d'ailleurs que la gnose caïnite y soit pour quelque chose : il est certains thèmes que l'esprit humain redécouvre spontanément).

Dans beaucoup de gnosés se manifeste le souci passionné de redécouvrir *l'innocence originelle* — symbolisée dans la secte des *Adamites*, dont parle saint Augustin, par la nudité rituelle :

Les hommes et les femmes s'assemblent, nus ; nus, ils écoutent des leçons ; nus, ils prient ; nus, ils célèbrent les sacrements et ainsi ils pensent que leur église est le paradis {196}.

Ophiolâtrie et luciférisme

Les *Ophites* (ὄφιται ou ὀφιαλοί) étaient, comme leur nom l'indique, des adorateurs du Serpent :

Nous vénérons le Serpent, disaient-ils, parce que Dieu l'a fait cause de la Gnose pour l'humanité, Ialdabaôth [le Démon] ne voulait point que les hommes aient souvenir de la Mère ni du Père d'en haut. C'est le Serpent qui les persuada et qui apporta la Gnose ; il apprit à l'homme et à la femme la complète connaissance des mystères d'en haut.

Mêmes tendances au culte du serpent (ophiolâtrie) dans une secte apparentée, celle des Pérates :

Si quelqu'un a ses yeux favorisés, il verra, en levant son regard vers le ciel, la belle image du Serpent enroulé au grand commencement du ciel et devenant, pour tous les êtres qui naissent, le principe de tout mouvement. Alors il comprendra

qu'aucun être, ni au Ciel, ni sur terre, ni dans les enfers, ne s'est formé sans le Serpent {197}...

L'auteur pérate distingue d'ailleurs le bon serpent, identifié au Sauveur (l'être qui « tente » Ève étant le même *Logos* qui se manifestera sous la forme humaine au temps d'Hérode), du mauvais serpent, surgi de l'élément humide, de l'eau cosmique : on retrouve l'éternelle ambivalence du serpent dans le symbolisme religieux.

Le Serpent (*Naas* en hébreu, *Ophis* en grec) a été emprunté par les gnostiques aux mystères du paganisme, mais ils l'ont identifié au Lucifer de la *Genèse* : le Serpent est considéré comme un messenger du Dieu de Lumière, ou même comme ce dernier lui-même, comme le *Logos*. Alors que Jéhovah avait emprisonné Adam et Ève dans un monde de misère, Lucifer leur a apporté la « science du bien et du mal », la gnose salvatrice et divinisatrice.

Le *luciférisme* {198} n'a cessé de tenter certains esprits : on le retrouve dans de nombreuses sectes « occultistes » contemporaines {199}.

Les gnostiques licencieux

Si certaines des accusations ecclésiastiques sont erronées — celles contre les Manichéens et les Cathares notamment — l'existence de *gnostiques licencieux* ne peut être mise en doute ; saint Épiphane nous a laissé le récit, fort vivant, des rites très spéciaux célébrés par une secte alexandrine qui avait failli l'attirer dans ses filets :

Les hommes prennent occasion de l'émission séminale, et les femmes de leur flux menstruel, pour se rassembler et célébrer des mystères immondes. C'est ce qu'ils appellent les mystères de la vie de la gnose parfaite {200}.

On a retrouvé en Égypte le livre secret — attribué à *Noria*, la femme de Noé — sur lequel ces sectaires se fondaient pour pratiquer leur culte luxurieux. En voici un passage caractéristique :

Ce qui a été dérobé à la Mère des hauteurs par l'Archonte qui a créé ce Cosmos et les autres dieux, anges et démons avec lui, nous devons le rassembler de la puissance qui se trouve dans le corps, au moyen de l'émission séminale de l'homme et de la femme.

La promiscuité sexuelle complète — exigeant que tous soient aimés par tous, sans distinction — permettra de sauver la *lumière* divine captive : seul importe le salut du *sperma* ; il faut extraire du monde la semence captive des entités démoniaques :

Nous rassemblons la force de Prounikos et nous la tirons des corps {201}...

Dans ces sectes (les Gnostiques d'Épiphane, les Phibionites, les Barbéliotes, etc.), on voit la débauche sans frein érigée en méthode d'ascension spirituelle : on retrouve la *prostitution sacrée* de certains cultes orientaux où règne la figure ambivalente de la Mère {202}. Mais cette « mystique » était poussée jusqu'à ses limites les plus éloignées, donnant lieu à des pratiques monstrueuses : les gnostiques dénoncés par Épiphane se livraient à des rites abominables (spermatophagie, avortement, consommation du fœtus dans un banquet rituel).

On a accusé les Manichéens, les Cathares, les Templiers de se livrer à la sodomie {203} : ces accusations sont fausses, mais les mœurs en question ont été pratiqués par des sectaires plus obscurs.

L'étude du gnosticisme licencieux met le spécialiste en présence d'un véritable musée de pathologie sexuelle : les aberrations de ce genre tendent sans cesse à reparaître ; on en trouve d'amples exemples contemporains dans la

littérature spécialisée {204}. Le « divin » marquis de Sade avait retrouvé par lui-même l'attitude des gnostiques licencieux {205}.

Mis en face des réalités charnelles, le gnostique les refusera — et nous aurons l'ascétisme impitoyable des Marcionites, des Manichéens, des Cathares ; ou bien il s'y plongera comme en un gouffre vertigineux. Mais, heureusement, beaucoup de gnostiques adopteront en fait une attitude raisonnable, rejoignant celle du sens commun : certains feront — tels les kabbalistes — l'éloge du mariage ; une sorte de « mécanisme » providentiel oblige toujours, tôt ou tard, les doctrines les plus fantastiques à s'intégrer au réel.

Chapitre VI

ESCHATOLOGIE

Les « spirituels »... et les autres

Par la connaissance, le gnostique est mis à même de se frayer un chemin, à travers les mondes inférieurs, jusqu'au royaume de Lumière, jusqu'à la Divinité suprême.

Et, bien que le gnosticisme chrétien introduise l'idée d'une rédemption historique, ce salut gît en fait à la racine de l'existence et de l'Histoire : les parcelles de lumière prisonnières dans le cosmos seront libérées de leur emprisonnement {206} ; le destin de l'homme individuel est lié, d'une manière essentielle, à celui du monde dans son ensemble. Les *spirituels* ou *pneumatiques* (du grec *pneuma*, esprit) possèdent en eux-mêmes une étincelle lumineuse venue d'en haut ; ils sont *nécessairement* sauvés, l'élément spirituel qui est en eux devant forcément remonter vers son origine céleste.

Voici un passage du *Livre de Thomas* :

Bienheureux êtes-vous, vous que l'on blâme et que l'on n'estime point pour l'amour qu'a mis en eux leur Seigneur ; Bienheureux êtes-vous, vous qui pleurez et qui êtes affligés... car on vous délivrera de toutes les chaînes et vous ne serez plus dans la chair, mais vous sortirez des liens d'oubli de [cette vie] ; vous serez élus et vous trouverez un repos, laissant derrière vous le trouble et les regrets.

Je tire du Préexistant ma race — déclare une formule Valentinienne — et je m'en retourne au domaine propre d'où

je suis venu {207}.

Les élus forment une race divine :

Et ceux qui sont dignes des mystères, qui habitent dans l'inexprimable... sont... les membres de l'inexprimable {208}.

Ils ne peuvent que s'étonner, ceux qui me voient.

Car je suis d'une autre race.

Car le Père de la vérité s'est souvenu de moi,

Il m'a racheté dès le commencement {209}.

Chaque « parfait » est destiné à s'absorber finalement dans la personne même de Jésus :

Celui-ci est moi, et je suis lui {210}.

Le salut du « parfait » s'opère d'une manière quasi automatique :

Ce n'est pas l'œuvre qui fait entrer dans le Plérôme, mais c'est la semence envoyée de là-bas comme un petit enfant et qui devient parfaite ici-bas {211}.

Il existe deux grandes races d'hommes : ceux qui savent, et ceux qui sont plongés dans l'ignorance. Seuls les « spirituels », dotés d'une parenté naturelle avec le monde supérieur, peuvent — à la mort — franchir tous les compartiments du monde invisible, avoir libre passage à travers tous les « voiles », toutes les « portes ». Mais les matériels, les *hyliques* ont une affinité si profonde avec le monde ténébreux qu'ils ne peuvent en sortir.

Entre les *spirituels* — destinés à devenir anges, archanges, dieux, rois dans le monde transcendant — et les *hyliques* — qui ne peuvent en principe être sauvés tellement ils sont enracinés dans la matière, certaines gnoses (le valentinisme par exemple) introduisent une troisième classe d'hommes, les *psychiques* chez qui domine le principe intermédiaire : doués du libre arbitre, ils parviennent au salut en

pratiquant la justice.

Mais il est à remarquer que la plupart des gnostiques sont assez optimistes en ce qui concerne le salut des âmes : le sort des hommes inférieurs, des *hyliques*, n'est désespéré que *pour cette incarnation* ; et rien n'empêche qu'un « hylique » ne se transforme en « psychique », ou même en « spirituel », dans *une existence terrestre ultérieure*. La croyance à la réincarnation existe presque toujours chez les gnostiques.

Basilide croit même à la métempsycose sous forme animale :

L'apôtre a dit : *j'ai autrefois vécu sans loi* {212}, c'est-à-dire qu'avant de venir dans ce corps-ci, j'ai vécu dans un corps qui n'est pas sous la loi, à savoir dans le corps d'une bête ou d'un oiseau {213}.

Pour le manichéisme, les réincarnations jouent leur rôle dans le processus du rassemblement progressif des particules lumineuses éparses dans le monde d'ici-bas.

La *Pistis Sophia* nous fait assister au jugement des âmes devant la Vierge de Lumière : les âmes inférieures sont renvoyées dans le monde pour s'y réincarner. Le dragon (ou serpent) des « ténèbres extérieures » empêche les âmes dépourvues de la gnose de remonter vers les espaces supérieurs : il absorbe les âmes imparfaites qui, traversant son corps, sont précipitées par sa queue dans l'univers terrestre. Pour les âmes particulièrement perverses, les « ténèbres extérieures » forment un lieu de supplices divisé en douze enfers, dont chacun est gardé par un Archonte monstrueux : même dans cette éventualité, le sort d'une âme n'est pas désespéré, puisque toute une série de prières et de rites permettent de sauver un coupable dans le monde invisible. Pour la *Pistis Sophia*, une âme n'est définitivement perdue que si elle achève le cycle complet des « migrations »

terrestres sans s'être repentie : quand le nombre total des âmes sera complété, il sera, alors, vraiment trop tard.

Le catharisme admet généralement le salut final de toutes les âmes, mais après bien des péripéties : les hommes et les femmes sont des esprits déchus emprisonnés par leur déchéance dans une enveloppe grossière ; tant que l'âme n'a pas encore bénéficié de l'illumination salvatrice, elle passe dans d'innombrables corps successifs d'hommes ou d'animaux. La même doctrine se retrouve dans les traités hermétiques :

Tu vois, enfant, par combien de corps, combien de chœurs de démons, combien de chaînes et révolutions d'étoiles, nous devons passer pour aller au Dieu unique {214}.

L'apocalyptique gnostique

Le monde étant mauvais, ou tout au moins très inférieur, le gnostique se complaît à évoquer sa destruction finale : le monde mauvais prendra fin, le « siècle » fera place au règne du Dieu « qui est au-delà du monde ». Sauf chez les disciples de Ménandre {215} et chez ceux de Cérinthe {216}, le gnosticisme chrétien exalte la destruction du cosmos ténébreux.

Pour la gnose Valentinienne, la consommation finale de ce bas monde s'accomplira lorsque toute la semence spirituelle dispersée dans les êtres aura atteint sa perfection. Les « pneumatiques », dépouillés des éléments terrestres et « psychiques », monteront jusqu'au Plérôme, où ils deviendront les « épouses » des anges qui entourent le Sauveur. Le Démoniaque accédera au lieu intermédiaire qu'occupait sa mère, la Sophia (admise, elle, dans le Plérôme) ; c'est là que les « psychiques » trouveront leur repos. Alors le feu latent caché dans le cosmos s'embrasera, consumant avec

lui toute la matière.

L'eschatologie manichéenne est fort grandiose aussi : le monde s'embrasera ; les dernières parcelles de lumière se réuniront en une gigantesque statue qui montera dans le ciel, alors que la matière formera une grosse boule (le *bôlos*) emprisonnant en elle les démons et les damnés. C'est ainsi qu'à la fin des temps, les deux principes antagonistes seront comme à l'origine, entièrement séparés l'un de l'autre :

Le vrai et le faux, s'écrie Mani, sont retournés chacun à sa racine. La Lumière, de son côté, est retournée à la grande Lumière ; l'Obscurité de son côté, est retournée à l'Obscurité amassée. Les deux principes sont reconstitués. Tous deux se sont restitué [ce qu'ils tenaient l'un de l'autre] {217}.

L'eschatologie de Basilide, elle, est assez différente de celle des autres gnostiques : le grand mal c'est le désordre cosmique. La grande « restauration » consistera donc à remettre, chacun à sa place, les éléments confondus ; et la « grande ignorance » fera s'évanouir chez tous les êtres l'aspiration instinctive à la connaissance de ce qui est au-dessus d'eux dans la hiérarchie métaphysique de l'être {218}.

DEUXIÈME PARTIE
HISTOIRE DES GNOSES

Chapitre Premier

LES GnosticISMES PRÉ-CHRÉTIENS ET EXTRA-CHRÉTIENS

Origines orientales et grecques de la gnose

L'idée du salut procuré par une « connaissance » existe dans l'Inde : les *Upanishads* exaltent la *jñâna* illuminatrice, qui révèle à l'homme son origine et sa destination ; le bouddhisme prône la délivrance — par l'illumination — de la souffrance inhérente au fait même d'exister dans le monde {219}... Bien que cette influence lointaine ne soit pas à négliger (le monde hellénistique a été en contacts suivis avec l'Inde depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand), il est impossible de se prononcer avec certitude sur le problème des sources indiennes du gnosticisme, lequel s'explique aisément en faisant appel à des origines plus proches.

L'Égypte a fourni aux gnostiques chrétiens un certain nombre de doctrines et de mythes : la génération multiple des dieux et des déesses — groupés en dyades, tétrades, ogdoades ou ennéades — au sein de l'Unité insondable {220} ; des descriptions vivantes du jugement des âmes et des régions du monde invisible {221}... Mais on aura soin de remarquer que, dans l'Égypte ptolémaïque (puis romaine), la vieille religion des Pharaons s'est inextricablement mêlée aux apports d'origine grecque ou babylonienne. Les gnostiques ont emprunté à la Babylonie le grand mythe astrologique de la descente et de la remontée des âmes : les âmes descendent du haut des cieux, traversant les sphères des sept planètes (de chacune d'elles, l'âme humaine reçoit des dispositions particulières) ; après la mort, le processus est inverse, les âmes abandonnant à chaque étape de leur ascension ce qu'elles y avaient emprunté à l'origine. Babylonienne aussi, semble-t-il, l'opposition des eaux ténébreuses et du feu divin.

Le thème gnostique — mis en évidence par Reitzenstein — du « Sauveur sauvé » {222} est d'origine iranienne, ainsi que certains mythes sur l'homme microcosme {223}, sur la lutte de la Lumière et des Ténèbres...

Il y a sans doute eu des interférences occasionnelles entre le gnosticisme chrétien et les mystères de Mithra : ce dieu est représenté tenant d'une main le poignard, de l'autre un flambeau — symboles d'une *lumière* qui nous fait « mourir » pour ressusciter autres que nous n'étions {224}.

Il ne faut jamais oublier que le gnosticisme s'est développé dans un univers religieux très spécial : celui du « syncrétisme » gréco-romain, celui des innombrables *mystères* hellénistiques et orientaux ; les frontières religieuses sont très difficiles à mettre en évidence dans nombre de textes théosophiques, magiques, alchimiques, astrologiques de la fin de l'antiquité (ce que les Allemands appellent *Spätantike*). C'est qu'au fond, tous les *mystères* du monde méditerranéen sont les manifestations diverses d'états d'âme très semblables : on retrouve toujours le mythe solaire d'un héros divin descendant aux enfers pour ressusciter ; on retrouve toujours, chez les participants à ces cultes, le même désir de salut, de libération individuelle. Sauf dans les mystères de Mithra, on retrouve aussi l'adoration de la Grande Mère, du principe féminin uni au Père divin ; les noms de la déesse varient (Isis en Égypte, Cybèle en Phrygie, Mylitta en Assyrie, Astarté en Phénicie, etc.) — comme ceux du dieu qui lui est uni (Osiris, Attis, Bel, Baal, etc.), mais on retrouve toujours les mêmes mythes, les mêmes doctrines, les mêmes rites.

Il est pourtant aisé de mettre en évidence un trait distinctif du gnosticisme : son « orientalisme » est d'un type assez

particulier ; les gnostiques ont puisé dans les mythes égyptiens, babyloniens, iraniens, phrygiens et — nous allons le voir — grecs, mais pour les *utiliser* à leur profit, pour s'en servir afin d'exprimer concrètement, sous des formes imaginatives, leurs convictions propres. Fait symptomatique, la religion astrologique babylonienne — avec son culte des sept planètes — aboutit, dans les gnosés les plus significatives, à un retournement complet : les astres qui déterminent l'existence terrestre de l'homme sont devenus des puissances mauvaises, démoniaques.

On trouve dans certains aspects de la religion grecque — les moins conformes à l'« hellénisme » cher aux lettrés occidentaux — d'indéniables anticipations de croyances gnostiques. La religion grecque comporte en effet des aspects étranges, sensibles dans les mythes cosmogoniques transmis par Hésiode et d'autres écrivains {225}. Dans les *mystères* helléniques (de Dionysos, d'Éleusis, etc.), nous trouvons une religion dirigée non pas vers cette vie, mais vers une béatitude divine que l'initié obtiendra après la mort. On connaît le grand mythe orphique symbolisant la double nature de l'homme (l'âme immortelle, divine et le corps « titanesque », périssable) : l'humanité a résulté du meurtre (par Zeus) des Titans révoltés, qui avaient dévoré Dionysos.

Parmi les présocratiques, Empédocle et Pythagore apparaissent comme les véritables ancêtres des prophètes du gnosticisme chrétien. Pour les Pythagoriciens, en particulier, l'âme divine est enfermée dans le corps comme dans une prison ; et la dure nécessité l'oblige à d'innombrables réincarnations.

Platon, aussi, est l'un des ancêtres de la gnose {226}. S'il fait du Démonurge une divinité inférieure, mais non mauvaise, il défend le dualisme métaphysique et religieux :

Mais il n'est pas possible que le mal se perde, ô Théodore ; c'est la nécessité qu'il y ait toujours quelque contraire du bien ; ni que cette espèce repose chez les dieux ; mais c'est dans la nature mortelle et dans ce lieu-ci qu'elle circule nécessairement. Aussi faut-il essayer de fuir d'ici et d'aller là-bas, le plus vite qu'on peut {227}.

Platon lie la nécessité à la matière corporelle, mise elle-même en rapport avec le désordre et le mal. Il déclare que l'âme est, pendant la vie terrestre, « gisante sous une myriade de maux » {228}.

Le *Phédon*, le *Phèdre*, le *Timée* nous présentent la condition pitoyable de l'homme comme le résultat d'une chute accidentelle de son âme : celle-ci a été précipitée du monde transcendant dans le corps ; et l'âme déchue conserve ici-bas un souvenir nostalgique des merveilles qu'elle avait pu contempler à ses origines. Le mythe d'Er le Pamphylien, dans la *République*, est également fort curieux, avec sa doctrine de la réincarnation des âmes humaines en des corps d'hommes ou d'animaux, et sa description des régions infernales {229}.

Il ne faut pourtant pas oublier certaines différences notables, que met en évidence l'opposition du plus grand des successeurs de Platon : Plotin, au pessimisme cosmologique des gnostiques avec lesquels il s'était trouvé en rapports directs.

Le néo-platonisme et la gnose

Plotin (205-70), le plus grand des philosophes néo-platoniciens, proteste violemment contre la doctrine gnostique selon laquelle le monde terrestre — y compris le ciel visible — est mauvais :

Si Dieu est absent du monde, il n'est pas non plus en vous... Le monde contient en tout cas quelque chose qui vient de Dieu, il n'est pas abandonné de lui et ne le sera jamais {230}.

Plotin trouve fort étranges, aussi, la doctrine selon laquelle l'âme serait composée d'éléments divers et la croyance à une « Terre nouvelle » où vont les élus après leur mort ; il s'indigne contre l'emploi d'incantations pour agir sur les puissances célestes {231}.

Dans le système plotinien, il n'y a pas de Sauveur venu d'en haut ; pas, non plus, de principe indépendant qui se dresse contre Dieu. Pourtant, il est aisé de découvrir chez Plotin {232} — comme, déjà, chez l'un de ses inspirateurs, Numénios d'Apamée {233} — des points de convergence entre les spiritualités néo-platonicienne et gnostique.

Chez les successeurs de Plotin (un Jamblique, un Plutarque, un Proclus...), le nouveau platonisme prendra une physionomie assez étrange : à la métaphysique se mêlent les techniques d'illumination, l'astrologie, la théurgie, une science de la réincarnation.

L'hermétisme

La littérature *hermétique* au sens strict du terme {234} consiste en une série de traités grecs où se manifeste une gnose philosophico-religieuse placée sous le patronage d'*Hermès Trismégiste*, « Hermès le triplement très grand », « le trois fois grand » {235}. Ces livres sont attribués par leurs auteurs (demeurés dans l'anonymat) au dieu égyptien Thoth — identifié à *Hermès* par les Grecs — et qui était, selon la tradition, scribe des dieux et divinité de la sagesse. Ces

écrits ont été composés au III^e siècle de notre ère — et, en tout cas, pas avant le second siècle.

L'hermétisme, très répandu chez les Alexandrins d'origine grecque, est une gnose païenne qui se donne pour égyptienne bien que ses sources philosophiques soient, en presque totalité, grecques.

À côté de ces traités « savants », il existe un grand nombre d'ouvrages d'alchimie, de magie, d'astrologie contemporains de l'hermétisme philosophico-religieux et attribuées, aussi, au prestigieux Hermès.

Il a sûrement existé des liens plus ou moins directs entre les conventicules hermétiques païens et certaines communautés gnostiques chrétiennes : on a d'ailleurs retrouvé, dans la bibliothèque des sectaires de Khénohoskion, une version copte de *l'Asclepius* hermétique {236}.

On peut rapprocher de l'hermétisme toute une littérature sacrée d'origine prétendument babylonienne cette fois : le principal de ces livres forme les *Oracles chaldéens*, faussement attribués à Zoroastre, et dont l'influence a été très forte sur tous les philosophes néo-platoniciens à partir de Jamblique.

Les gnosticismes judaïques

Les invectives des gnostiques chrétiens contre le « Dieu des Juifs », identifié au Démoniaire mauvais, ont longtemps empêché les historiens de tenir compte des sources judaïques de la gnose {237} — de l'existence, chez les Juifs, de tendances nettement gnostiques.

Bien avant la naissance de Jésus, il existait en Palestine des groupes

plus ou moins en marge du judaïsme orthodoxe et qui se réclamaient d'un Sauveur : il s'agit évidemment des *Esséniens*, devenus célèbres depuis la découverte (1947) des manuscrits de la Mer Morte {238}.

Les Esséniens — leur nom vient sans doute de la racine sémitique *châsé*, et signifie : « Fidèles » — ont formé de véritables communautés monastiques juives, pratiquant la communauté des biens, l'ascétisme, les disciplines contemplatives. Ils formaient, selon le mot de Pline l'ancien, « un peuple sans femmes, sans amour, sans argent... un peuple éternel où l'on ne naissait pas ». Rejetant le mariage et les sacrifices sanglants, ils formaient un groupe hérétique, exclu du Temple de Jérusalem par les orthodoxes. Leur doctrine exaltait le détachement du corps :

Chez les Esséniens, s'est établie l'opinion que les corps sont périssables, que leur matière peut être anéantie, mais que les âmes sont impérissables. Sorties des plus pures régions de l'éther, elles ont été enfermées dans les liens du corps comme dans une prison, elles sont attirées à former ces nœuds par un charme naturel. Quand elles sont débarrassées des liens de la chair, comme si elles étaient affranchies d'un long esclavage, elles s'envolent joyeuses dans les espaces {239}.

L'ésotérisme des Esséniens semble avoir associé des enseignements pythagoriciens à leurs croyances judaïques.

L'essénisme s'est développé à partir de 150 av. J.-C. environ, sur les rives de la Mer Morte et à la limite du désert de Judée. Sa principale communauté se trouvait à Khirbet Qumrân (lieu de découverte des fameux textes) ; elle a duré {240} jusqu'en juin 68, date de l'arrivée de la 10^e Légion romaine envoyée pour mater la révolte des Juifs.

Les sectaires de Qumrân se réclamaient d'un personnage mystérieux — le « Maître de Justice » — qui leur avait révélé le sens caché des Écritures, et avait été (un siècle avant Jésus) supplicié par les défenseurs de l'orthodoxie. Ces Esséniens croyaient être les seuls élus de Dieu, les « fils de Lumière » en lutte contre les « fils des

Ténèbres ». Le *Manuel de Discipline* développe la doctrine d'une séparation absolue des élus et des réprouvés :

L'origine de la Vérité est dans la Source de lumière et celle de la Perversité dans l'Abîme des Ténèbres. Tous ceux qui pratiquent la droiture sont sous la domination du Prince des Lumières et marchent dans les chemins de la Lumière, tandis que ceux qui pratiquent la perversité sont sous la domination de l'Ange des Ténèbres et marchent dans la voie des Ténèbres.

Seuls les élus, définitivement purifiés, jouiront de l'éternité divine.

L'essénisme a exercé une très forte influence dans la Palestine de l'époque immédiatement antérieure à la prédication de Jésus ; il est même fort possible que Jean-Baptiste {241} ait été en rapports étroits avec les sectaires de Qumrân. Après 70 de notre ère, les Esséniens disparaissent en tant que communauté indépendante : certains rejoignent le judaïsme orthodoxe, mais beaucoup se convertissent alors au christianisme, ou à des sectes en marge de la prédication catholique.

On peut dire un mot, à ce propos, des sectes judéo-chrétiennes, dont les principales sont les *Ebionites* (de l'hébreu *Ebionim*, « les Pauvres »), les *Elcéséens* ou *Elchasaïtes* {242} et la communauté mystérieuse à laquelle est dû le *roman pseudo-clémentin*. Tous ces groupes chrétiens *judaïsants* exigeaient le maintien des prescriptions de la Loi mosaïque, que le Christ était venu accomplir, et non pas supprimer. On est ici aux antipodes de la gnose chrétienne classique (les *Homélies clémentines* s'en prennent d'ailleurs à Simon le Magicien), mais tous ces groupes apparaissent pénétrés d'un gnosticisme juif d'origine préchrétienne :

Les âmes humaines, proclament les *Clémentines*, sont des

gouttes de pure lumière {243}.

L'ancienne littérature rabbinique comprend un certain nombre d'apocryphes juifs, dont le plus célèbre, le Livre d'Hénoch, développe l'idée d'une chute des anges, dont la luxure avec les femmes serait à l'origine des démons. L'angélologie de certains gnostiques chrétiens, comme Justin, semble directement tirée de ces apocalypses juives.

Il faut remarquer aussi le lien étroit de la première gnose chrétienne avec le prophétisme des Samaritains. Ces derniers habitaient l'ancien royaume hébreu septentrional (dont la capitale était Samarie), conquis par les Assyriens en 722 av. J.-C. : de nombreuses unions avec les colons étrangers avaient fortement modifié leurs croyances religieuses. Méprisés par les Juifs de race pure, les Samaritains avaient fini par bâtir leur propre Temple sur le mont Gerizim {244}. Les Samaritains se passionnaient pour la magie, les rites mystérieux, le prophétisme : comme son maître Dosithée, Simon sera un « messie » samaritain.

L'influence du *judaïsme alexandrin* ne doit pas être minimisée : Philon (vers 20 av. J.-C. vers 40 apr. J.-C.), un Juif d'Alexandrie tout pénétré de culture hellénique et de philosophie platonicienne, se fait le porte-parole d'idées de tendance gnostique. On trouve chez lui la notion d'un Dieu transcendant, l'idée que non seulement la terre, mais le ciel qui la surmonte sont ténébreux. « Suivant Moïse, écrit Philon, le monde, comme une vaste cité, a des archontes et des sujets ; les archontes, ce sont les astres du ciel. » Le corps est condamné : « Le corps est en lui-même mauvais » — « Puisque la terre est un lieu de misère, cet homme céleste, lorsqu'il y a mélange de l'âme avec le corps, n'est, depuis la naissance jusqu'à la mort, rien qu'un porteur de cadavre. »

Pourtant, Philon ne connaît pas encore l'angoisse des gnostiques chrétiens, même quand il distingue deux classes

d'hommes d'essence et d'origine opposées ; et il ne condamne pas le monde, puisqu'il en fait une sorte d'intermédiaire entre Dieu et l'âme {245}.

Tout au long de l'histoire du judaïsme postérieur à l'ère chrétienne, nous trouvons l'existence d'une véritable *gnose* rabbinique, qui semble avoir été en contact, durant les premiers siècles, avec le gnosticisme chrétien.

Toute une littérature ésotérique décrit la gloire cachée, les « palais » (*Hékhâlôth*) où réside la Majesté divine : des sages ont bénéficié de la vision du Trône divin vers lequel s'élève l'âme du voyant après avoir traversé les sphères célestes. Des rabbins illuminés développent la mystique de la *Merkaba* — du char divin — en glosant sur la grande vision d'Ezéchiel. Au moyen-âge, cette gnose s'épanouira dans les livres sacrés de la *Kabbale* ; le *Sepher Yetsira* puis le *Zohar* {246}.

L'influence des doctrines kabbalistiques dépasse d'ailleurs de beaucoup le cadre du judaïsme : son influence a été prodigieuse sur nombre de théosophes chrétiens.

Le mandéisme

Les *Mandéens*, appelés aussi *Nazoréens* ou — à tort, puisqu'ils sont hostiles au christianisme — *Chrétiens de saint Jean* sont une communauté religieuse baptiste {247} qui existe toujours en Basse Mésopotamie (delta du Tigre et de l'Euphrate). Ils ont une prêtrise comprenant trois grades, accessibles aux deux sexes. La littérature sacrée des Mandéens est très abondante et — avantage appréciable pour les spécialistes du gnosticisme — ses livres nous sont parvenus dans leur intégralité : le *Ginzâ* (« Trésor ») — subdivisé en *Ginzâ* de Droite et *Ginzâ* de Gauche —, le *Qolasta* (« Quintessence »), le *Livre de Jean-Baptiste*, etc.

Le mandéisme est une gnose {248} extraordinairement

complexe, où se retrouvent des éléments babyloniens, iraniens, juifs et manichéens. Tel que nous le connaissons, il est l'aboutissement (vers le V^e siècle apr. J.-C.) d'une longue évolution : les Mandéens se réclament de Jean le Baptiste, et leur origine première semble être légèrement antérieure au christianisme {249} ; mais l'importance de la secte a été démesurément grossie par certains historiens de l'entre-deux-guerres, qui n'hésitèrent pas à y voir la source directe de la religion chrétienne. Si les Mandéens se réclament d'Hibil (Abel), Shitil (Seth), d'Anosh (Hénoch ?) et de Jean-Baptiste, ils considèrent Jésus comme un faux prophète.

La doctrine mandéenne, codifiée, selon toute vraisemblance, après l'apparition du manichéisme {250}, est d'une incroyable complication : nous renvoyons le lecteur aux travaux spécialisés {251}.

Le sabéisme

On confond souvent les Mandéens avec les *Sabéens*, secte adonnée au culte des planètes : ce groupe s'était développé au début du moyen-âge autour de la ville de Harrân (au sud d'Édesse, en Syrie orientale).

Le sabéisme a fortement subi l'influence des doctrines de la gnose chrétienne comme le montre l'exposé suivant (dû à l'auteur musulman el-Khâtibi) :

L'âme se tourna une fois vers la Matière : elle s'en éprit et, brûlant du désir d'éprouver les plaisirs corporels, elle ne voulut plus s'en détacher. Ainsi naquit le monde. De ce moment l'âme s'oublia elle-même ; elle oublia sa demeure primitive, son centre véritable, son existence éternelle...

Mais, ne voulant pas abandonner l'âme dans sa dégradation avec la Matière, Dieu la dota d'une intelligence et de la faculté de percevoir — dons précieux qui devaient rappeler sa haute origine : le monde spirituel {252}...

Chapitre II

LE GNOTICISME CHRÉTIEN

Sources pour l'étude du gnosticisme chrétien

À de rares exceptions près — le philosophe Plotin, le médecin Celse, tous deux païens — les grands adversaires de la gnose chrétienne ont été les Pères de l'Église : saint Irénée, auteur de *l'Adversus haereses* ; l'évêque Hippolyte de Rome {253} ; Origène ; Clément d'Alexandrie ; Tertullien ; saint Épiphane, auteur du *Panarion* {254} ; Saint Ephrem le Syrien ; Théodore Bar-Konai, autre hérésiologue syriaque... Grâce à eux, nous disposons de renseignements précieux sur les docteurs et les sectes du gnosticisme : doctrines, rites, titres et extraits de livres... ; parfois même, le témoignage est direct. Saint Épiphane, par exemple, nous raconte comment il avait été attiré par de belles femmes dans une secte de gnostiques licencieux d'Alexandrie, et comment il eut le plus grand mal à leur échapper {255}.

Mais, même en tenant compte des nombreux extraits — et des petits textes intégraux, comme la *Lettre de Ptolémée à Flora*, que nous a conservée saint Épiphane — qui se rencontrent dans la littérature hérésiologique, l'historien ne disposait que d'une documentation directe singulièrement pauvre.

Tout a changé avec la découverte des écrits gnostiques coptes {256}. À vrai dire, les trois manuscrits (*Codex Askewianus* [d'Askew] — avec la fameuse *Pistis Sophia* — ; *Codex Brucianus* [de Bruce] ; *Codex Berolinensis* [de Berlin]) découverts depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la fin du siècle dernier ne fournissaient que des

renseignements sur des points très précis, et sur un type de gnose où prédominent la mythologie et le ritualisme {257}.

Un heureux hasard a permis, après la Seconde Guerre mondiale, de mettre la main sur toute la bibliothèque d'une secte gnostique chrétienne — de *Séthiens*, pour préciser leur appartenance — de Haute Égypte.

Vers 1945, des fellahs d'un hameau de Haute-Égypte ont découvert un lot de manuscrits coptes, près de Nag-Hamâdi (non loin du site de l'ancienne Khénoboskion). Ces manuscrits, méthodiquement inventoriés par Jean Doresse et Togo Mina, sont édités par un Comité international de savants présidé par M. Henri-Charles Puech, professeur au Collège de France.

Ces textes coptes (traduits, pour la plupart, d'originaux grecs) forment un ensemble imposant d'ouvrages gnostiques : *Livre secret de Jean*, *Livre sacré du Grand Esprit invisible*, *Épître d'Eugnoste le Bienheureux*, *Sophia de Jésus*, *Dialogue du Sauveur*, *Apocalypse de Paul*, *Discours de Vérité de Zostrien*, *La Pensée de la Grande Puissante*, *Les Enseignements de Silvanos*, etc. {258}.

Les gnostiques chrétiens des premiers siècles

Trois personnalités dominent la gnose chrétienne à ses tous débuts, contemporains de la prédication apostolique : Simon le Magicien, Nicolas, Cérinthe. Bien que certains historiens (de Faye, par exemple) tendent à les ranger parmi les personnalités légendaires, il semble bien s'agir de figures historiques. On aura soin de les insérer dans leur époque et leur milieu : leurs doctrines apparaissent comme l'expression de courants, de doctrines, de pratiques qui étaient « dans l'air

» à l'époque de la mort du Christ, et non comme des inventions individuelles arbitraires.

Simon, originaire du bourg de Gitteh (en Samarie), est un personnage extraordinaire : d'abord simple « goète » ou magicien ambulant, il semble avoir fini par croire qu'il était vraiment le Sauveur incarné et que l'ancienne prostituée qu'il promenait avec lui, Hélène {259}, était *l'Ennoïa* divine, captive dans un corps féminin. Homme de haute culture (il écrit en grec et manifeste d'incontestables connaissances philosophiques et médicales), Simon semble avoir fait de grands voyages (en Asie Mineure, à Alexandrie, plus tard à Rome) pour répandre sa doctrine. S'il s'est fait baptiser, il n'a jamais été chrétien de cœur {260}. La fin du mage est entourée de légendes : selon la version la plus répandue, Simon aurait réussi — devant Néron et tout le peuple romain — à s'élever quelques instants (était-ce par lévitation ou avec une machine volante ?) au-dessus de Rome ; mais les « diables » ayant (par suite d'une prière de saint Pierre) perdu leurs pouvoirs, le magicien aurait été précipité du haut des airs {261}.

Les prétentions messianiques de Simon n'avaient, remarquons-le, rien d'incroyable pour ses contemporains : après la mort de Jésus, il n'avait cessé de surgir en Palestine de faux messies, comme « l'Égyptien » qui, vers 52-54, avait prétendu, devant quatre mille juifs rassemblés au mont des Oliviers, qu'il allait faire s'écrouler les murs de Jérusalem.

Nicolas, fondateur de la secte des Nicolaïtes, était — selon la tradition — l'un des sept diacres de l'église de Jérusalem. Les Nicolaïtes sont mentionnés dans l'Apocalypse {262} ; la première Épître à Timothée {263} et la première Épître de Jean {264} les stigmatisent sans mentionner leur nom. On trouve dans cette secte une évidente superposition d'éléments païens et chrétiens : ces hommes prétendent donner du christianisme une interprétation ésotérique, sont attachés à « des fables et des généalogies interminables » ; ils interdisent le mariage, mais se livrent à la

prostitution rituelle.

Cérinthe aurait été le contemporain, à Éphèse, de l'apôtre Jean. Là encore, on trouve déjà le trait distinctif du gnosticisme chrétien : un effort pour adapter des croyances préchrétiennes au christianisme ; le gnostique s'efforce de faire rentrer la religion chrétienne dans le cadre de ses mythes sur l'exil de l'âme lumineuse au fond de la matière ténébreuse.

D'après la tradition hérésiologique, Simon aurait eu un disciple : Ménandre, originaire de Capparétée (en Samarie) ; ce gnostique aurait eu à son tour comme disciples *Satornil* (Saturnin), d'Antioche, et l'Égyptien *Basilide*. Avec ce dernier, la gnose chrétienne devient une métaphysique abstruse.

Basilide enseigne à Alexandrie sous le règne des empereurs Hadrien et Antonin le Pieux : son *floruit* se place vers 125. Son enseignement ésotérique se réclame des prophètes inconnus Barkabbas et Barkoph (qui étaient sans doute des fils du patriarche Noé), mais il a subi fortement l'influence de la philosophie alexandrine. Fondateur d'un culte à mystères, il imposera à ses auditeurs — comme Pythagore — un silence de cinq ans. Son disciple le plus notable n'est autre que son fils *Isidore*.

C'est également dans la grande cité cosmopolite d'Alexandrie que se manifesteront deux autres grands docteurs : *Carpocrate*, puis *Valentin*.

Carpocrate, après avoir longtemps séjourné à Alexandrie, revient avec sa femme dans sa patrie : l'île grecque de Céphallénie, où leur fils *Épiphanes*, mort à 17 ans (en 138) — laissant la réputation d'un grand philosophe {265} — fera l'objet d'un culte posthume. Les doctrines carpocratiques seront apportées à Rome, sous le pontificat d'Anicet (155-166), par une certaine *Marcellina* (avant elles étaient déjà arrivées, dans la capitale de l'Empire, le gnostique Cerdon puis, dès 150, son disciple *Marcion*).

Valentin, après avoir reçu à Alexandrie sa formation religieuse et philosophique, vient à Rome en 136, où il s'établit après avoir échoué dans sa candidature à l'épiscopat. En 165, il aurait quitté Rome pour aller fonder une école à Chypre.

Valentin, le plus célèbre des grands gnostiques, a eu de nombreux disciples : *Ptolémée*, *Théodote*, *Héracléon* sont les plus remarquables. Un autre Valentinien, le thaumaturge *Marcos*, est un personnage pittoresque qui fait penser à Cagliostro : ce gnostique, dont le *floruit* se situe vers 170-90, prit l'Asie mineure comme principal théâtre de son activité ; mais il eut de nombreux élèves, grâce auxquels la secte se répandit bientôt dans tout l'Empire, en Gaule particulièrement (saint Irénée, évêque de Lyon, entrera en lutte contre les sectaires marcosiens de son diocèse).

Marcion est né à Sinope, dans le Pont, vers 85 ; c'était un armateur fortuné. Il fut peut-être l'élève du gnostique syrien Cerdon, mais c'est surtout par lui-même qu'il arriva à son dualisme radical, conséquence d'une minutieuse exégèse antijudaïque. Excommunié par son propre père — qui était évêque de la communauté chrétienne de Sinope {266}, il voyagea en Asie mineure puis se rendit à Rome pour y prêcher, avec un prosélytisme ardent, la restauration (selon ses principes) du christianisme primitif. Le marcionisme, développé par des disciples comme Apelle, n'a cessé de se répandre dans le monde méditerranéen jusqu'à la fin du quatrième siècle : vers 400, on trouvait encore des Marcionites à Rome et dans toute l'Italie, en Égypte, en Palestine, en Arabie, en Syrie, en Arménie, à Chypre et même en Perse.

Bardesane d'Édesse, né en 154, a d'abord été un adepte de l'école « orientale » du gnosticisme Valentinien, puis il s'est tourné contre elle pour développer des doctrines personnelles — de tendance tout aussi gnostiques (mais inclinant au dualisme cosmique) en dépit du souci d'orthodoxie manifesté par leur promoteur. Bardesane a composé, en syriaque, 150 hymnes et d'assez nombreux dialogues.

Si la « généalogie » de la gnose semble relativement simple jusqu'à la fin du second siècle {267}, après cette période l'historien perd pied : c'est une prolifération incroyable de

sectes — les unes anciennes, les autres nouvelles — et de sous-groupes, où émerge de loin en loin une personnalité plus puissante que ses coreligionnaires (par exemple, de la secte des Caïnites se détache une femme, Quintille, qui fit de très nombreux adeptes au caïnisme en Afrique du Nord ; de la secte des Séthiens un penseur ayant pris Eugnoste comme « nom spirituel », et dont les œuvres ont été retrouvées dans les manuscrits de Khénoboskion). Il est pourtant relativement facile de trouver un fil conducteur : il est arbitraire de croire à un mouvement unique, dirigé par un chef occulte qui serait (selon les tendances de chacun) un « grand initié » ou un « pape noir » de la Gnose ; mais il semble évident que la forêt touffue des sectes est plus apparente que profonde — quantité de ces groupes (les Barbélognostiques, les Nicolaïtes, les Caïnites, les Archontiques, les Séthiens, etc.) devant être considérés comme les nombreuses ramifications d'une même gnose : celle des *Ophites*, *Gnostiques* tout court ou *Séthiens*.

L'Église et le gnosticisme

« Le gnosticisme, remarque un hérésiologue contemporain, rendit à l'Église un service providentiel en obligeant les fidèles à se serrer autour de leurs pasteurs, et principalement autour de l'évêque, représentant du Christ et successeur des apôtres, dans chaque Église particulière {268}. »

À cette thèse s'oppose celle d'Eugène de Faye, selon laquelle l'Église aurait transporté dans son sein, en les adoptants, les recettes salvatrices et les rites sacramentels des communautés gnostiques {269}.

En fait, il semble bien que le catholicisme n'ait subi aucune

influence autre que négative de la part des gnosés hétérodoxes. Il serait assez curieux d'imaginer ce qui serait advenu si le gnosticisme — ou plutôt les gnosticismes ! — avait fini par triompher (ce qui se serait peut-être produit si l'Église ne s'était pas donné un gouvernement ecclésiastique fort, et si elle n'avait pas combattu impitoyablement les doctrines et les pratiques de la gnose) : le christianisme aurait fini par ressembler, dans son genre, à l'hindouisme, où coexistent toutes sortes de tendances spirituelles difficilement conciliables, mais rassemblées par les mêmes aspirations à être « délivré » de l'existence terrestre... Du point de vue catholique, la crise gnostique représentait un danger mortel, d'autant plus redoutable que la dogmatique n'était pas encore constituée et qu'il n'y avait pratiquement aucun moyen de lutter efficacement contre l'habile propagande — écrite et orale — des sectaires, dont certains pouvaient d'ailleurs se prévaloir de pouvoirs spirituels réguliers {270}.

Devenu religion d'État, le catholicisme finira malheureusement par user de moyens contestables (délation, appel au bras séculier, destruction méthodique des livres...) contre les gnostiques ; mais une telle conduite s'expliquait (à défaut de se justifier) par la peur rétrospective devant le gnosticisme, tentateur et envahissant.

L'ésotérisme catholique

Si l'illuminisme des gnostiques hétérodoxes n'a rien de chrétien par son origine, il faut reconnaître, d'autre part, l'existence d'un véritable *ésotérisme* dans l'Église primitive. Ne lit-on pas, dans l'Évangile selon Saint Marc :

À vous, disciples choisis, il est donné de connaître les

mystères du Royaume de Dieu. Mais à la multitude, ces choses sont dites en paraboles, afin qu'ils voient et n'entendent pas, qu'ils écoutent et ne comprennent pas... ?

Jusqu'au IV^e siècle, la *discipline de l'Arcane* — qui faisait accéder progressivement les catéchumènes à la connaissance des rites et des doctrines — fut en usage dans l'Église. Au début du V^e siècle, Synésius, évêque de Ptolémaïs, écrira encore :

La vérité doit être tenue secrète, et les masses ont besoin d'un enseignement proportionné à leur raison imparfaite.

Dans le Nouveau Testament, l'ésotérisme montre plus d'une fois le bout de l'oreille, et certaines formules mystérieuses ne peuvent être expliquées par l'exégèse littérale. Le dernier des livres néotestamentaires, l'Apocalypse de Saint Jean, est même tout à fait étrange : le symbolisme des images et des nombres y joue un très grand rôle, et on y trouve une allusion à la doctrine des réincarnations, auxquelles seul le vrai chrétien peut échapper {271}.

Dans l'Évangile de Saint Jean, nous trouvons des allusions à la Lumière divine que les ténèbres n'ont pas comprises et un passage où il est fait appel à la *connaissance* que possède le chrétien {272}.

Chez Saint Paul, on trouve des doctrines communes au christianisme primitif et à la gnose {273}. L'apôtre fait même appel à « la Sagesse de Dieu... qui est cachée, que Dieu a préparée avant même les siècles pour notre gloire et que nul des princes (*mot à mot*, fait remarquer M. Doresse : *des archontes*) de ce siècle (*mot à mot* : *de cet éon*) n'a connue {274} ».

Saint Paul polémique avant Marcion contre la Loi de Moïse, dont les commandements sont qualifiés de « ministère de la mort, gravé en lettres sur des pierres », par opposition à la Loi nouvelle, « ministère de l'Esprit », apportée par Jésus. Paul adopte la division tripartite de l'homme : corps, âme et esprit. Satan est le « Prince de ce monde », assisté de nombreuses puissances. Dans la perspective paulinienne, l'homme ressuscitera en corps glorieux, puisque « la chair et le sang ne peuvent hériter du Royaume de Dieu » {275}.

Mais Saint Paul refuse absolument de faire endosser au Créateur la responsabilité du mal et du péché originel ; et on ne trouve chez lui aucun docétisme.

Il existe une différence capitale (indépendamment des oppositions doctrinales) entre l'ésotérisme de l'Église primitive et celui des sectes gnostiques {276} : dans ces dernières, le salut n'est offert qu'à une poignée d'initiés, alors que l'Église ouvre le salut à tous, même aux esprits les moins aptes à comprendre les mystères. Dans l'ésotérisme catholique, il ne s'agit que d'approfondir, de comprendre des doctrines et des rites accessibles à tous les fidèles.

Parmi les représentants post-apostoliques d'un ésotérisme chrétien orthodoxe, d'une « vraie gnose », il faut mentionner en premier lieu les noms illustres de Clément d'Alexandrie et d'Origène.

Origène, en particulier qui fut, au début du III^e siècle, le chef de l'école catéchétique d'Alexandrie, a exercé une influence très importante en dépit de la condamnation de sa doctrine par un concile réuni en 553. Il enseignait l'éternité de la création et le nombre infini des mondes successifs, la doctrine de la préexistence des âmes et de leur chute dans les corps (pour expier des fautes), la négation de la résurrection de la chair ; il enseignait également la restauration finale universelle, le diable lui-même devant être racheté à la fin des temps {277}. Après Origène, nous trouvons son disciple Grégoire de Nysse et les écrits du pseudo-Denys l'Aréopagite {278}, brusquement apparus en 533.

Le haut moyen-âge est illuminé par le grandiose système de l'Irlandais Jean Scot Érigène : à la *Processio* ou *Creatio* succède la *Reversio* ou *Deificatio* dont le principe est le Christ, et qui s'achèvera par le retour final de toutes choses

en Dieu {279}.

Sainte Hildegarde de Bingen (1098-1178), auteur du *Liber divinorum operum simplicis hominis* dans lequel elle raconte et commente ses visions théosophiques, nous montre le monde fermé par le « cercle du feu obscur » qui isole le monde terrestre du royaume de la Lumière divine : « Hildegarde a retenu le trait capital de la cosmologie gnostique, le verrouillage, par le haut, du monde terrestre, au moyen du cercle de feu obscur, le domaine de Lucifer révolté, qui se présente en dieu de ce monde et menace d'exécution l'œuvre du salut, en interdisant à l'homme l'accès du monde supracéleste, du Dieu « extramondial » et de son Fils {280}. »

Eckhart (né vers 1260. mort entre février 1327 et le début de 1329) est le plus grand nom de la mystique allemande du Moyen Âge. Son influence a été prodigieuse {281}.

L'ésotérisme catholique n'a pas disparu avec l'avènement de l'Europe moderne. On en trouve des représentants éminents en plein XX^e siècle : il est même curieux de constater qu'un penseur comme le P. Teilhard de Chardin, parti de la biologie et de l'anthropologie, a fini par rejoindre de grandioses perspectives *gnostiques* (au sens large — et catholique — du terme).

On pourrait mentionner également, bien qu'il s'agisse d'une personnalité qui s'est arrêtée au seuil du catholicisme, le nom de Simone Weil {282} ; mais cette admirable « gnostique » contemporaine a retrouvé des aspirations hétérodoxes (ascétisme cathare) ; et, surtout, elle rejoint l'idéal guénonien d'une Tradition supérieure à toutes les formes religieuses : « Les diverses traditions religieuses authentiques sont des reflets différents de la même vérité, et

peut-être également précieux [{283}](#). »

Chapitre III

LE MANICHÉISME ET LES NÉO-MANICHÉISMES

Mani et le manichéisme

Mani (Manès) est né le 14 avril 216 en Babylonie, mais c'était un Iranien de pure race : son père, Patek, était originaire d'Hamadan (l'ancienne Ecbatane), en Médie ; sa mère, Maryam, appartenait à la dynastie parthe des Arsacides (que les Sassanides — restaurateurs du mazdéisme d'État — avaient renversée).

Peu de temps avant la venue au monde de Mani, Patek avait entendu, au fond d'un temple, une voix qui lui disait : « Patek, ne mange pas de viande, ne bois pas de vin et tiens-toi loin des femmes » ; à la suite de cet avertissement, Patek avait adhéré à la secte des *Mughtasila* (littéralement : « Ceux qui se lavent » ou « se baignent »), communauté baptiste dans laquelle certains historiens voient une forme primitive du mandéisme.

Mani fut porté de très bonne heure à la méditation, aux activités intellectuelles et artistiques {284}.

Dès l'âge de douze ou treize ans, le futur réformateur bénéficia d'une annonce secrète ; à 24 ans, il eut sa grande révélation. Rompant violemment avec la communauté paternelle, Mani se considéra comme le dernier des Envoyés de Dieu, la véritable manifestation corporelle du *Paraclet* johannique (l'Esprit divin « né » en Mani).

Après un voyage aux Indes, Mani revint prêcher sa doctrine en Iran. La nouvelle religion bénéficia de la protection éclairée du roi sassanide Shâhpuhr I^{er} et put faire

de grands progrès. Mais, après la mort de ce souverain, suivi du règne éphémère de son fils Hôrmizd (également favorable), le pouvoir passa au frère de ce dernier, Bahrâm I^{er}, Bahrâm épousait totalement le point de vue du clergé mazdéen (alarmé de voir ses privilèges menacés) ; c'était aussi un homme très orgueilleux, comme le prouve son apostrophe à Mani : « Pourquoi est-ce à toi que Cette révélation a été faite, et non à Nous, qui sommes les maîtres du pays ? »

Emprisonné, le prophète mourut le 26 février 277, après 26 jours d'atroces souffrances causées par l'immobilité absolue à laquelle le condamnaient ses lourds fers. Mais il ne fut pas écorché vif, comme l'affirme une légende encore très répandue {285}.

Le manichéisme {286} n'est pas une simple hérésie chrétienne : Mani — persuadé d'être le « Sceau des Prophètes » (Mahomet reprendra ce titre), qui clôt la succession des Envoyés divins — a fondé une *nouvelle religion*, destinée à conquérir le monde entier puisqu'elle était, dans l'esprit de son fondateur, la seule religion véritable {287}. Les dogmes en étaient codifiés dans les livres écrits par Mani lui-même et ornés des miniatures exécutées par le prophète : le *Shâhbuhragân* (dédié à Schâhpuhr), l'*Évangile vivant*, le *Trésor de Vie*, la *Pragmateïa* (ou « Traité »), le *Livre des Mystères* (ou des Secrets), le *Livre des Géants* — auxquels il faut joindre des *Lettres* et une série de paroles réunies par les Manichéens coptes sous le titre de *Kephalaïa* (« Chapitres »). Le culte et la hiérarchie étaient soigneusement organisés {288}.

Le manichéisme détient le peu enviable record d'avoir été la religion la plus persécutée de toute l'histoire : dans tous les pays, avec de rares

intervalles de tolérance ou de faveur, les Manichéens ont été victimes d'une répression féroce, de massacres méthodiques par le fer et par le feu. Ces horribles persécutions n'empêchèrent pourtant pas la « Religion de la Lumière » de se répandre aux deux extrémités du vieux monde : l'Europe occidentale et l'Extrême-Orient.

En Asie, les persécutions furent, pendant de longs siècles, moins efficaces qu'en Occident : en Chine, le manichéisme pourra se perpétuer jusqu'à la fin du Moyen Âge — et peut-être au-delà — au sein de sociétés secrètes.

En Europe occidentale, le manichéisme eut d'abord — aux IV^e et V^e siècles — une grande diffusion {289}, mais d'atroces persécutions l'obligèrent bientôt à se terrer : les doctrines manichéennes réapparaîtront au Moyen Âge, mais sous la forme d'« hérésies » chrétiennes et sans que le nom de Mani soit cité.

La « Religion de la Lumière » était connue presque exclusivement, jusqu'au XX^e siècle, par les ouvrages de ses adversaires ; on dispose maintenant de nombreux textes originaux en copte, en dialectes iraniens, en ouïgour et même en chinois {290}.

Les sectes « néo-manichéennes »

On appelle sectes « néo-manichéennes » une série d'hérésies dualistes chrétiennes entre lesquelles existe une filiation évidente, mais dont les liens originels avec le manichéisme lui-même ne sont pas — bien qu'ils soient fort probables — encore historiquement prouvés {291} : le dualisme religieux est, ne l'oublions pas, une solution que *redécouvrent* périodiquement beaucoup d'hommes plongés dans l'angoisse par le caractère tangible et virulent du mal {292}.

Priscillien, évêque d'Avila, en Espagne, appartenait à une famille de l'aristocratie. Vers 370, il se mit à répandre des

doctrines d'allure gnostique et manichéenne, par lesquelles il se vantait de conduire ses disciples à la perfection. Les autorités catholiques le livrèrent, vers 385, à la justice civile {293}.

Les priscillianistes faisaient jouer dans leur gnose un grand rôle à l'astrologie (dans laquelle leur maître était très versé). Il faut savoir, disait le pape Grégoire le Grand, que « les hérétiques priscillianistes pensent que tout homme naît sous une conjonction d'étoiles. Et ils appellent au secours de leur erreur le fait qu'une étoile nouvelle apparut lorsque Notre-Seigneur se montra dans sa chair. »

Au VII^e siècle apparaissent les *Pauliciens*, ainsi nommés parce qu'ils se réclamaient de Saint Paul {294}. Organisés militairement, ils donnèrent beaucoup de fil à retordre aux troupes byzantines, qui ne purent en venir à bout que par une déportation massive en Bulgarie {295}.

Les héritiers spirituels du paulicianisme furent les *Bogomiles*, qui apparaissent chez les Bulgares au IX^e siècle et seront répandus dans tous les Balkans au XII^e siècle {296}.

Les Bogomiles sont les ancêtres des *Cathares* (d'un mot grec signifiant *les purs*), qui seront connus en Italie sous le nom de *Patarins* et, dans le Languedoc, sous le nom d'*Albigéois* : leur croyance et leur malheureuse destinée sont bien connues {297}.

L'énigme des Templiers

On rattache parfois les Templiers au « manichéisme » médiéval, bien qu'il ne s'agisse pas, semble-t-il, de croyances dualistes.

Il a très certainement existé dans l'Ordre du Temple un groupement initiatique très fermé, pratiquant des rites

étranges, dépositaire d'un ésotérisme syncrétiste et poursuivant des buts secrets de puissance universelle.

S'ils ne semblent pas avoir pratiqué la sodomie rituelle ni l'idolâtrie, les Templiers initiés possédaient une doctrine secrète que leur procès n'a révélé qu'en partie, et dont la reconstitution est assez conjecturale {298}.

Ils n'étaient certes pas chrétiens ordinaires, leurs rites initiatiques comportant le reniement du Christ visible :

Celui qui l'a reçu dans l'Ordre lui montra une croix en bois, et lui demanda s'il croyait que ceci fût Dieu (*quod esset Deus*). Il répondit que c'était l'image du *Crucifié*. Le F. Baudoin lui dit : ne le crois pas, c'est un morceau de bois, Notre Seigneur est *dans les cieux* {299}.

Les images et les têtes *baphométriques* — appelées à tort « idoles », puisque ce n'étaient que des symboles — n'étaient nullement l'indice d'un culte « sataniste » ; elles étaient peut-être, après tout, d'origine manichéenne.

Nous ne pensons pas que les Templiers aient connu directement leur ésotérisme gnostique : il faut faire appel, pour l'expliquer, à un échelon intermédiaire, celui des *Assassins*, hérétiques musulmans contre lesquels l'Ordre du Temple avait longtemps guerroyé en Terre sainte {300}.

Dante Alighieri (1266-1321) a peut-être connu la doctrine secrète des Templiers. En tout cas, sa *Divine Comédie* est loin — si on l'étudie en profondeur — d'être conforme à l'orthodoxie catholique {301} ; elle utilise certains thèmes gnostiques recueillis par les Arabes.

Chapitre IV

L'ALCHIMIE ET LA GNOSE

L'étude de l'alchimie dépasserait de beaucoup le cadre de ce petit livre {302}, mais il est impossible de ne pas y faire allusion, les interrelations de la gnose (païenne ou chrétienne) et de l'alchimie alexandrine ne pouvant être niées. Zozime — qui se réclame des mêmes prophètes légendaires que ses contemporains, les gnostiques d'Égypte, nous révèle le but *illuminateur* des opérations alchimiques :

Celui qui regarde dans un miroir ne regarde pas les ombres, mais ce qu'elles font entendre, comprenant la réalité à travers les apparences fictives.

Un partisan moderne de l'alchimie traditionnelle, René Alleau, nous précise le but de cet art occulte :

Les efforts incessants qu'exigeait l'élaboration du Grand-Œuvre semblent donc avoir été destinés à produire, d'une part, la projection de la conscience *de l'état de veille sur le plan d'un état transrationnel d'éveil*, et, d'autre part, *l'ascension de la matière jusqu'à la lumière ignée, qui en constitue la limite* {303}.

L'âme humaine est par essence une portion segmentée de l'âme divine : cette doctrine fondamentale de la gnose se retrouve dans l'alchimie, qui cherche à obtenir — pour la contempler — l'incarnation de la Lumière divine, du *Logos*, dans la matière ténébreuse. En même temps qu'il parvient à *l'illumination* salvatrice, l'adepte *sauve* la Lumière prisonnière des ténèbres : les deux processus (spirituel et tangible) sont rigoureusement parallèles et complémentaires.

Mais il serait arbitraire d'expliquer l'apparition de

l'alchimie par celle du gnosticisme : il y a eu rencontre, convergence des deux courants {304}, mais l'alchimie — dont les buts répondent effectivement à des aspirations particulières de type gnostique — a des racines beaucoup plus anciennes que le « gnosticisme » des trois premiers siècles. L'alchimie, science à la fois « sacerdotale » et « artisanale », peut être considérée comme la continuation (ou plutôt la transposition) des antiques *mystères* thaumaturgiques des forgerons et métallurges sacrés de l'antiquité préclassique.

Le Grand-Œuvre alchimique est bien une gnose d'un genre très particulier (puisqu'il s'agit d'obtenir *en même temps* l'illumination salvatrice et une *libération* thaumaturgique de la Lumière divine). Mais on notera que le pessimisme gnostique en est absent : le Grand-Œuvre est un processus analogue à celui de la création du monde ; pour l'adepte, le monde est déchu certes (le but de l'alchimie sera précisément d'opérer, dans les trois règnes, une « rédemption »), mais il n'est pas l'œuvre d'une divinité inférieure ou perverse.

Chapitre V

LE GNOTICISME DANS L'ISLAM

Dans l'Islam, certaines traditions gnostiques se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Il s'est constitué, après la conquête de l'Égypte par les Arabes, toute une littérature *hermétiste* musulmane, où se mêlent l'alchimie, l'astrologie, le néo-platonisme et le gnosticisme {305}. L'influence de la gnose est très sensible dans le *soufisme* sunnite.

Mais c'est dans les hérésies musulmanes issues du chiisme qu'on peut parler d'une réelle survie de thèmes gnostiques {306}.

Les *Ismaéliens* ont une doctrine ésotérique fondée sur l'interprétation allégorique du Coran. Ils établissent entre l'homme et la Divinité cinq principes premiers : la Raison universelle, l'Âme universelle, la Matière première, l'Espace et le Temps. Une nature lumineuse, « étrangère » habite en l'homme. La Raison universelle s'est incarnée successivement en sept prophètes : Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet et, enfin, Mohammed, fils du septième *imâm* (successeur du Prophète) Ismaïl (d'où le nom de cette communauté religieuse) {307}. Les Ismaéliens croient aussi à la métempsycose.

Si méprisés qu'ils soient des orthodoxes, les Ismaéliens sont quand même considérés comme des Musulmans et peuvent participer au pèlerinage de La Mecque {308}. Avec les groupes l'issus de l'Ismaélisme : *Assassins*, *Druses*, *Noçairis*, nous sortons complètement de l'Islam.

Les Assassins sont une société secrète fondée par Hassan ben Sabbah, le « Vieux de la Montagne », qui avait établi son quartier général dans la redoutable forteresse d'Alamout (1 000). Hassan avait d'ambitieux projets militaires et politiques — qui furent en partie couronnés de succès {309} ; mais il avait aussi des doctrines ésotériques empruntées à l'ismaélisme, au soufisme persan (il était l'ami du poète mystique Omar Khayâm) et aux vestiges de la gnose, encore vivaces dans l'Iran de cette époque. Le Grand Maître des Assassins (Hassan, puis ses successeurs) était le maître absolu des corps et des consciences : l'étude du Coran et son interprétation allégorique devaient être dirigées par lui en personne.

Les *Druses* {310} ont une doctrine ésotérique (où la réincarnation joue un très grand rôle) et des rites initiatiques, encore mal connus. S'ils sont très jaloux de leur autonomie, ils sont remarquablement tolérants au point de vue religieux ; ils s'abstiennent de tout prosélytisme, de toute propagande auprès des croyants d'autres religions.

Les *Noçairis* ou *Ansarieh* ont une étrange doctrine ésotérique où se retrouvent des conceptions gnostiques chrétiennes {311}, musulmanes et païennes (le sang de Hosain remplace, pour expliquer la rougeur du couchant, le sang d'Adonis tué par un sanglier).

Les *Yazîdîs*, autres hérétiques musulmans — qui vivent dans les montagnes près de Mossoul (au nord de l'Irak), ont aussi une doctrine secrète : Dieu a pour délégué *l'Ange Paon*, interprète et exécuter de sa volonté ; cet Ange Paon n'est autre que Lucifer, mais un Lucifer ayant reconquis — par son repentir — la faveur divine {312}. L'image d'un serpent est, notons-le, sculptée sur la porte des sanctuaires de la secte.

Chapitre VI

SURVIVANCES GNOSTIQUES

Le « panthéisme populaire »

On appelle « *panthéisme populaire* » (parce que ses partisans ont toujours été, sauf très rares exceptions, des hommes du peuple) une doctrine qui considère les esprits individuels — et ceux des hommes au premier chef — comme des particularisations de l'Esprit divin : tout désir individuel devient alors une aspiration divine, à laquelle il ne faut pas désobéir. On reconnaît là un rameau lointain du gnosticisme antinomiste, avec sa justification de l'immoralisme pratique. Ce « panthéisme populaire » n'est pas le fait d'individus isolés, mais de toute une série de sectes bizarres : « Frères du Libre Esprit », « Hommes de l'Intelligence {313} » au Moyen Âge ; « Libertins spirituels » et certains Anabaptistes extrémistes au XVI^e siècle ; *Ranters* (littéralement, « énergumènes ») de la guerre civile anglaise {314}...

On a pensé que le peintre Jérôme Bosch (mort en 1516) appartenait à la secte des « Frères du Libre Esprit », fort répandue en pays flamand à la fin du XIV^e siècle ; rien n'est moins sûr. En revanche, Bosch a été en relations directes avec des alchimistes : l'ésotérisme de Bosch est d'ailleurs en grande partie d'ordre alchimique, comme l'atteste la fréquence, sur ses toiles, d'un symbole comme *l'œuf* et ses analogues (boule de verre, cucurbite, etc.) {315}.

**Les théosophes chrétiens
des XVI^e et XVII^e siècles**

Chez des hommes comme Paracelse (1493-1544), Valentin Weigel (1553-1588), Jacob Boehme (1575-1674), Johannes Scheffler (1624-1677) [{316}](#)..., on trouve toute une série de doctrines sur l'origine du monde et du mal, la Chute, la Rédemption qui font songer à certains thèmes gnostiques. Mais nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de postuler une influence directe : il est des thèmes qui se retrouvent spontanément, à toutes les époques.

Selon Paracelse par exemple [{317}](#), la matière grossière (*Cagaster*) n'existait pas avant la première Chute, et elle n'est devenue la « prison » de l'homme qu'après la seconde Chute, celle de l'Adam-Ève. Cette constatation n'empêche pas le théosophe de considérer la nature dans son ensemble comme une sorte de gigantesque symbole : de même qu'une peinture révèle l'activité d'un peintre, le monde révèle la Divinité ; mais la Nature comprend un aspect invisible et une partie visible. Le système de Paracelse, incroyablement complexe, a d'innombrables sources, fort difficiles parfois à mettre en évidence : à la Kabbale et à l'alchimie se joignent la magie, des croyances empruntées au folklore germanique, etc.

Chez Jacob Boehme, nous trouvons aussi de profonds développements sur l'origine du monde et du mal ; on ne peut en nier la profonde valeur métaphysique [{318}](#).

L'une des formes les plus curieuses de cet illuminisme chrétien moderne est la doctrine des *Frères de la Rose-Croix*, société secrète initiatique qui exercera une très forte influence sur la Franc-Maçonnerie [{319}](#). Le texte le plus curieux de l'abondante littérature rosicrucienne est un livre publié par Andreae en 1616 : *Les noces chymiques de Christian Rosencreutz*. Ce récit symbolique est une parabole destinée à montrer les dures étapes que doit franchir l'initié pour atteindre l'illumination, l'extase [{320}](#).

Les tendances gnostiques dans la Franc-Maçonnerie

La Franc-Maçonnerie pose de nombreux problèmes à l'historien de la pensée religieuse {321} : aux trois grades corporatifs (Apprenti, Compagnon, Maître) — qui mettent en jeu le symbolisme, sur tous les plans (moral, métaphysique, spirituel), du métier de « constructeur », de « tailleur de pierre » — sont venus s'adjoindre les *hauts grades*, où sont censées revivre les initiations templières, alchimiques, rosicruciennes, etc.

Le 17^e grade du « Rite Écossais Ancien et Accepté » : *Chevalier d'Orient et d'Occident*, met en jeu un cérémonial imposant qui n'est pas sans évoquer les mystères de certaines sectes gnostiques chrétiennes. Au cours de ce rituel, on découvre un étrange tableau représentant une croix de chevalerie dans laquelle se trouvent sept sceaux qui sont censés figurer ceux dont parle l'Apocalypse de saint Jean : les motifs de ces sceaux rappellent beaucoup certaines des énigmatiques figures gravées sur les *abraxas* (gemmes gnostiques). Le tableau est éclairé par une bizarre lampe à huile : la « lampe magique ».

Le grade de Chevalier d'Orient et d'Occident aurait été composé (à l'époque des croisades) par des chevaliers qui avaient découvert en Palestine des initiés gardant jalousement le dépôt des vraies traditions chrétiennes, celles des *Johannites* c'est-à-dire des disciples directs de l'apôtre Jean de Pathmos. Cette légende est le type même des récits invérifiables qui abondent dans les rituels des hauts grades ; mais le 17^e degré est intéressant par son souci d'ésotérisme chrétien — même si (ce qui est fort possible) le rituel a été composé par des Maçons français de la fin du XVIII^e siècle, et non par des Croisés prestigieux.

Il est question çà et là, dans les rituels d'initiation à divers grades maçonniques, du « gnosticisme », de la « gnose » (l'un des sens, précisément, de la fameuse lettre G inscrite au centre de l'étoile flamboyante), mais ces allusions ne sont guère convaincantes ; souvent même, les commentateurs maçons commettent un contre sens : ils présentent les gnostiques comme des chrétiens éclairés (au sens moderne de cet adjectif), des hommes soumettant les dogmes au libre examen...

On remarquera que l'organisateur de la matière n'est pas, pour les philosophes maçonniques, une puissance mauvaise : c'est le *Grand Architecte de l'Univers*, qui peut être assimilé, dans une certaine mesure, au Démon platonicien.

C'est dans l'illuminisme maçonnique français du XVIII^e siècle, que l'historien rencontrera des courants qui rappellent — directement, cette fois — le gnosticisme chrétien et la théosophie kabbalistique. Le plus notable de ces Maçons mystiques est le célèbre Martinès de Pasqually (né à Grenoble en 1727, mort à Saint-Domingue en 1774), fondateur en 1754 d'un rite maçonnique spécial : l'Ordre des *Élus Coens* {322}, qui n'était accessible qu'aux Maçons réguliers déjà titulaires du grade de Maître.

Le *Traité de la Réintégration des Êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissances spirituelles et divines* développe la gnose martinéziste : le monde est un séjour infernal, où l'âme est soumise à d'inexorables cycles de réincarnations successives ; pour y échapper, l'homme doit se détacher de tout ce qui l'attire vers la matière, doit se dégager des sensations matérielles. Malheureusement, les Entités déchues luttent sans cesse contre l'aspiration de l'homme au perfectionnement spirituel : elles nous tentent de mille manières, afin de nous enchaîner au monde visible et de conserver sur nous leur emprise. La pratique de la théurgie

permettra aux initiés de vaincre le pouvoir des démons {323}.

Martinès de Pasqually eut un disciple illustre : le marquis Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803). Ce dernier, rompant avec les pratiques théurgiques de son maître, a développé tout un admirable système théosophique où l'illuminisme chrétien s'appuie sur une méthode de réalisation mystique {324}. L'influence du Martinisme a été considérable, et se poursuit encore.

Illuminisme et occultisme

Tout le siècle dernier a vu, en France, l'apparition successive d'une multitude de groupes chez qui l'on peut retrouver des tendances plus ou moins gnostiques, redécouvertes spontanées de vieilles doctrines illuministes.

Naundorff-Louis XVII (1785-1845) a répandu dans ses ouvrages (*La Doctrine céleste*, 1839, surtout) toute une série d'intuitions ; chrétien en marge du catholicisme, il fonde une *Église catholique évangélique* dont les dogmes sont l'unicité de Dieu, la préexistence céleste des âmes, la pluralité des existences, le salut final de toute la création {325}. Des illuminés, les *Sauveurs de Louis XVII* iront jusqu'à considérer Naundorff comme un véritable envoyé divin, venu pour sauver la France et l'Église : leur influence s'exercera sur un personnage extraordinaire, l'ouvrier cartonnier Pierre-Eugène Vintras (1807-1875).

Le 6 août 1839, l'archange Saint Michel apparaît à Vintras pour lui annoncer que le prophète Élie va descendre en lui pour préparer l'avènement du règne du Saint-Esprit : dès lors, ce sera une succession incroyable d'apparitions, d'extases, de miracles. L'hérésiarque prophétise, répand activement ses doctrines par de nombreux écrits (dont un

volumineux *Évangile éternel*), institue une grandiose liturgie secrète marquée de phénomènes extraordinaires (apparition d'hosties sanglantes), sacre des prêtres et évêques des deux sexes... Après avoir fait de grands progrès sous le Second Empire (en dépit des persécutions ecclésiastiques et des tracasseries policières), le vintrasisme redeviendra rapidement une secte minuscule. Il existe encore des Vintrasiens à Lyon, à Paris et dans quelques autres villes. Ils professent les dogmes de leur prophète : croyance en l'Immaculée Conception de Marie ; négation des peines éternelles ; préexistence des âmes humaines (qui ont été des anges célestes) ; imminence du règne du Saint-Esprit. Leur culte, entièrement secret, comporte des rites eucharistiques compliqués {326}.

Dans le protestantisme, il faut mentionner un groupe d'une piété rigide : l'*Église évangélique hinschiste*, fondée par une femme de haute valeur, M^{me} Armengaud-Hinsch (née en 1801). Cette dernière a retrouvé, par d'incessantes méditations sur les Livres Saints, la théologie dualiste, ainsi que la doctrine de la préexistence des âmes et de leur chute avant la Création. Comme le philosophe anglais Stuart Mill, les Hinschistes ont préféré sacrifier la toute-puissance de Dieu à sa bonté :

Sa puissance [celle de Satan] coéternelle à celle de Dieu est — fait remarquer le pasteur Kruger, disciple de M^{me} Hinsch — un mystère insondable, mais non pas inadmissible comme le serait l'apparition soudaine du mal, de la tentation au milieu d'un monde où ne se serait trouvé aucun principe, aucun germe mauvais {327}.

Chez les « occultistes » et « théosophes » de la seconde moitié du XIX^e siècle — ainsi que chez leurs héritiers contemporains — le

gnosticisme chrétien jouira d'un prestige immense : on cherche à découvrir dans la *Pistis Sophia* de merveilleux secrets pneumatologiques et initiatiques... On verra même des tentatives extraordinaires pour renouer avec les grands ancêtres. En 1890, Jules Doinel restaure l'*Église gnostique* et en devient le patriarche sous le nom de « Sa grâce Valentin II » ; il sacre des évêques et une « Sophia » (femme évêque), mais fait bientôt défection pour revenir au catholicisme. Ni son apostasie ni les schismes qui déchireront à diverses reprises nos gnostiques modernes n'empêcheront ces groupes de se maintenir jusqu'à nos jours {328}. Geyraud nous donne {329} le splendide rituel institué par Fabre des Essarts — « Sa grâce le Patriarche T Synésius, Primat d'Albigois, Évêque de Montségur, Grand-Maître de l'Ordre de la Colombe du Paraclet » — pour le *consolamentum* d'une « parfaite ».

Il y aurait tout un livre à écrire sur les diverses Églises « néognostiques », les groupes lucifériens {330}, les sociétés secrètes thaumaturgiques {331}, les Églises néo-cathares (fortement influencées par l'*Anthroposophie* de Rudolf Steiner), les communautés (l'*Église gnostique apostolique*, par exemple) qui se réclament de l'ésotérisme chrétien primitif, etc.

Chapitre VII

LES « RÉSURGENCES » GNOSTIQUES CONTEMPORAINES

Le romantisme

Simone Pétrement remarque l'indéniable affinité qui existe entre le romantisme et la gnose : « ... le sentiment qui s'y fait jour [dans la gnose], presque partout, est le sentiment romantique par excellence : *le sentiment des limites de la destinée*, et le désir de rompre ces limites, de rompre la condition humaine, de s'évader de tout » {332}.

Des mythes de *chute* analogues à ceux des anciens gnostiques existent dans la littérature romantique. On connaît les fameux vers de Lamartine :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé, qui se souvient des cieux.

Le romantisme ne consiste pas seulement en l'exaltation de l'imagination, du « cœur », de la spontanéité créatrice : partout (en Angleterre, en Allemagne, en France), on constate des aspirations métaphysico-religieuses, des élans mystiques, un engouement passionné pour les doctrines ésotériques {333}.

William Blake (1757-1827), poète et visionnaire, a retrouvé les attitudes et les images mêmes de la pensée gnostique : on retrouve chez lui les plus fantastiques cosmogonies de la gnose chrétienne {334}.

Chez un homme comme Novalis (1771-1801), nous trouvons un système complet : l'idéalisme magique, aux

sources multiples. *Les Hymnes à la nuit*, *Les Disciples à Saïs* et l'étrange roman ésotérique *Heinrich von Ofterdingen* sont pénétrés de spiritualité gnostique, littéralement revécue intérieurement par le jeune inspiré {335}.

Les liens étroits de Goethe avec l'ésotérisme sont trop connus pour que nous y revenions : la seconde partie du *Faust* développe une mythologie et une métaphysique explicitement « gnostiques » ; l'étrange conte *Le serpent vert* {336} met en jeu un symbolisme initiatique très complexe.

Gérard de Nerval (1808-1855) a étudié avec passion tous les livres d'ésotérisme, de magie, de métaphysique abstruse ; mais il ne faut pas voir là une simple curiosité d'érudit : Nerval — qui était franc-maçon, ne l'oublions pas — a voulu connaître par lui-même les mystères de l'initiation, de la théogonie, du destin. L'occultisme nervalien rassemble des apports de provenances très diverses, mais cette « gnose » syncrétiste s'oriente autour d'un symbole central : celui de la Mère divine {337}.

Les idées religieuses de Victor Hugo sont les plus grandioses de tout le romantisme : on y trouve une métaphysique extrêmement compliquée, des mythes de tendance gnostique, une doctrine des réincarnations... {338}. Le tout s'allie fort bien à de généreux élans humanitaires et socialistes.

Le symbolisme

Si des aspirations « gnostiques » apparaissent à l'occasion chez les Parnassiens {339}, c'est dans la poésie *symboliste* de la seconde moitié du siècle dernier que nous trouvons une extraordinaire résurrection du pessimisme des gnosés.

L'œuvre de Baudelaire aborde en passages singulièrement révélateurs :

Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite {340}.

Qu'est-ce que la Chute ? Si c'est l'unité devenue dualité, c'est Dieu qui a chuté. En d'autres termes, la création ne serait-elle pas la chute de Dieu {341} ?

Baudelaire se révolte contre la Nature, sous toutes ses formes : nature extérieure ou nature humaine. Il se révolte contre la Loi de Moïse, exalte la race des réprouvés (celle de Caïn)... Le seul espoir du poète sera l'évasion hors du monde :

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons ! {342}.

Arthur Rimbaud, le génial adolescent, connaissait sûrement le gnosticisme (il avait, on le sait, dévoré tous les livres de la bibliothèque de Charleville consacrés aux « sciences maudites »), mais ses sources livresques ont été transmuées par son expérience personnelle de l'illumination.

Rimbaud retrouve la mystique des gnoses licencieuses :

Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture...

Il faut à tout prix sortir de ce bas monde :

La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde

{343}.

Parvenu à l'extase, le « voyant » parvient au monde divin :

Silences traversés des Mondes et des Anges ;
O l'Oméga, rayon violet de Ses yeux {344} !

On trouverait des exemples analogues (bien que moins significatifs) de tendances « gnostiques » chez Mallarmé et d'autres maîtres de la poésie symboliste {345}.

L'énigmatique Lautréamont, précurseur direct du surréalisme, a, lui aussi (et avec quelle force !), retrouvé la révolte des gnostiques contre la création terrestre : il s'en prend évidemment au Dieu qui est responsable de celle-ci {346}.

Le surréalisme

Tel qu'il est exposé par André Breton et ses disciples, le *surréalisme* contemporain est une doctrine violemment antireligieuse et matérialiste ; mais — et c'est l'un des paradoxes de cette attitude — l'ésotérisme, les techniques d'illumination y jouent leur rôle {347}. On lit dans le *Second Manifeste* de Breton :

Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement. Or, c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point.

L'homme doit chercher la reconquête de ses pouvoirs perdus :

La perception et la représentation... ne sont à tenir que pour les *produits de dissociation d'une faculté unique, originelle*, dont l'image eidétique rend compte et dont on retrouve trace chez le primitif et chez l'enfant. Cet état de grâce, tous ceux qui ont souci de définir la véritable condition humaine plus ou moins confusément aspirent à le *retrouver* {348}.

Breton lie étroitement l'illumination, la révolte, l'amour {349}, la métamorphose, la transmutation, la révolution, la liberté... Il exalte Lucifer, « l'étoile du matin » — brillant d'une « gloire primant toutes les autres » — qui apparaît en haut de la 17^e lame du Tarot {350}.

CONCLUSION

Si elles se sont particulièrement épanouies au sein du gnosticisme chrétien, les *tendances* gnostiques elles-mêmes ne sont nullement liées au christianisme, ni d'ailleurs à une forme religieuse quelconque : elles tendent toujours à reparaître, sous des formes plus ou moins explicites, aux époques troublées. Pour « redécouvrir » la gnose, il n'est nullement nécessaire de connaître les formes historiques de gnosticisme.

L'époque actuelle fournirait une ample confirmation de cette remarque. Voici une courte liste des thèmes « gnostiques » qui se rencontrent chez nombre d'écrivains contemporains : absurdité — voire même malice, cruauté, perversité — du monde ; désir de s'évader (par l'amour, par la mort...) de l'inférieur séjour terrestre ; sentiment d'être un « étranger » parmi ses semblables ; omniprésence gluante du mal ; rédemption par le péché... L'œuvre de Kafka, de Faulkner et de beaucoup d'autres grands auteurs donnerait matière à de fort instructives remarques {351}.

Un cas limite est celui de l'écrivain américain H.P. Lovecraft (1890-1937), auteur d'hallucinants contes fantastiques.

Chez Lovecraft, l'angoisse devant la condition humaine prend une extension vertigineuse : vivement frappé par les inquiétantes perspectives ouvertes par l'exploration des abîmes du temps, de l'espace et de l'esprit, le conteur étend la terreur au-delà du continuum spatio-temporel, sur une multitude d'univers continus et discontinus. Partout nous trouvons des êtres effrayants — classés en généalogies grandioses et compliquées — qui s'affrontent sans cesse en des luttes titanesques. Certains de ces monstres ont créé la vie dans notre système solaire, « par plaisanterie ou par erreur » (*by jest or mistake*). La réalité dans laquelle nous vivons n'est qu'une bulle de savon sur des gouffres horribles — temporels et spatiaux — où l'homme risque d'être englouti à la moindre imprudence {352}.

Pour être complet, il faudrait tenir compte aussi des transcriptions

plastiques de thèmes gnostiques particuliers {353}.

Qu'on le veuille ou non, la gnose est — par son aspect « ésotérique » comme par ses prolongements « existentiels » — un courant idéologique de tout premier plan : par delà ses manifestations pittoresques ou alarmantes {354}, il est facile de retrouver l'éternelle angoisse de certains hommes devant le fait — apparemment inexplicable — d'*exister* dans ce monde et dans ce corps.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Robert Ambelain, *Adam, dieu rouge*, Paris (Niclaus), 1941.

Wilhelm Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, Göttingen, 1907.

Jean Doresse, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, t. I : *Introduction aux écrits gnostiques coptes découverts à Khénoboskion*, Paris (Plon), 1958.

Eugène de Faye, *Gnostiques et gnosticisme*, 2^e éd., Paris (Geuthner), 1925.

A.-J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, Paris (Gabalda), 1950-54, 4 vol.

Hippolyte de Rome, *Philosophoumena ou Réfutations de toutes les hérésies*, 1^{re} trad. franç. (avec introd. et notes), par A. Siouville, Paris (Rieder), 1928, 2 vol.

Serge Hutin, *Les sociétés secrètes* (« Que sais-je ? », n° 515).

Hans Jonas, *Gnosis und spätantiker Geist*, Göttingen, 1934-54, 2 vol.

Hans Leisegang, *La gnose*, trad. de l'allemand, Paris (Payot), 1951.

J. Marquès-Rivière, *Amulettes, talismans et pentacles dans les traditions orientales et occidentales*, Paris (Payot), 1938 ; *Histoire des doctrines ésotériques*, ibid., 1940.

G. R. S. Mead, *Fragments of a faith forgotten*, 3^e éd., Londres (Watkins), 1931.

Erich Neumann, *The Great Mother, An analysis of archetype*, New York, 1955 (Bollingen Series, vol. XLVII).

Simone Pétrement, *Le dualisme dans l'histoire de la philosophie et des religions*, Paris (Gallimard), 1946 ; *Le dualisme chez Platon, les gnostiques et les manichéens*, Paris (P.U.F.), 1947.

Henri-Charles Puech, Où en est le problème du gnosticisme (*Revue de l'Université de Bruxelles*, t. XXXIX, 1934-35, p. 137-58 et 295-314) ; *Le manichéisme, son fondateur, sa doctrine*, Paris (Musée Guimet, Bibliothèque de Diffusion, t. LVI), 1949 ; Phénoménologie de la gnose (in *Annuaire du Collège de France*, Imprimerie Nationale, 53^e à 57^e années, 1953-1957) ; La gnose et le temps (*Eranos-Jahrbuch*, t. XX, Zurich, Rascher Verlag, 1952, p. 57-113).

G. Quispel, *Die Gnosis als Weltreligion*, Zurich (Rascher Verlag), 1951.

R. Reitzenstein, *Das iranische Erlösungsmysterium*, Bonn, 1931.

Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*, nouv. éd., Paris (Plon), 1956.

S. Runciman, *Le manichéisme médiéval*, trad. de l'anglais, Paris (Payot), 1949.

F. Sagnard, *La gnose Valentinienne et le témoignage de saint Irénée*, Paris (Vrin), 1947.

G. G. Scholem, *Les grands courants de la mystique juive*, trad. de

l'anglais, Paris (Payot), 1950.

G. Welter, *Histoire des sectes chrétiennes*, Paris (Payot), 1950.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

PREMIÈRE PARTIE LES ATTITUDES GNOSTIQUES

Chapitre Premier. — La connaissance salvatrice.

- II. — Misère de l'homme.
- III. — Cosmogonie et sotériologie.
- IV. — Culte, rites, mystères.
- V. — Éthique.
- VI. — Eschatologie.

DEUXIÈME PARTIE HISTOIRE DES GNOSES

Chapitre Premier. — Les gnosticisms préchrétiens et extrachrétiens.

- II. — Le gnosticisme chrétien.
- III. — Le manichéisme et les néo-manichéismes.
- IV. — L'alchimie et la gnose.
- V. — Le gnosticisme dans l'Islam.
- VI. — Survivances gnostiques.
- VII. — Les « résurgences » gnostiques contemporaines.

Conclusion.

Bibliographie sommaire.

[{1}](#) Irénée, *Adversus haereses*, I, 11, 11.

- {2} Cf. A. Rivaud, *Histoire de la philosophie*, t. I, Paris (P.U.F.), 1948, p. 502-507.
- {3} Eugène de Faye, *Gnostiques et gnosticisme*, 2^e éd., Paris (Geuthner), 1925, p. 439.
- {4} L. Fendt, *Gnostische Mystereien*, 1922.
- {5} Un seul groupe de sectaires, les Gnostiques tout court, se réclamait de cette appellation prestigieuse.
- {6} Harnack définissait la gnose : « L'hellénisation extrême du christianisme. »
- {7} Cf. le livre classique de W. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, Göttingen, 1907.
- {8} Henri-Charles Puech, *Phénoménologie de la gnose* [résumé d'un cours], in *Annuaire du Collège de France*, 53^e année, p. 166. Cf. l'excellente mise au point du Pr Puech, *Où en est le problème du gnosticisme* (*Revue de l'Université de Bruxelles*, t. XXXIX, 1934-35, p. 137-58 et 295-314).
- {9} Précisons qu'il ne s'agit pas d'une application spéciale de la philosophie d'Edmund Husserl (Sur cette dernière, voir J.-F. Lyotard, *La phénoménologie*, « Que sais-je ? », n° 625, et Suzanne Bachelard, *La logique de Husserl*, P.U.F., coll. « Epiméthée », 1957).
- {10} Cf. Hans Jonas, *Gnosis und spätantiker Geist*, Göttingen, 1934 et 1954, 2 vol — Simone Pétrement, *Le dualisme chez Platon, les gnostiques et les manichéens*, P.U.F., 1947. — Henri-Charles Puech, *La gnose et le temps*, in *Eranos-Jahrbuch*, t. XX, Zurich, 1952, p. 57-113.
- {11} Paul Chacornac, *La vie simple de René Guénon*, Paris (Chacornac), 1958. — Paul Sérant, *René Guénon*, Paris (La Colombe), 1953.
- {12} Cf. par exemple : Frithjof Schuon, *Sentiers de Gnose*, Édit, de la Colombe, 1957.
- {13} Cf. J. Marquès-Rivière, *Histoire des doctrines ésotériques*, Paris (Payot), 1940 et, d'un point de vue plus spécial : J.-A. Rony, *La magie* (« Que sais-je ? », n° 413).
- {14} *La pensée en Orient* (A. Colin), p. 149.
- {15} Il y aurait des recherches à faire, par exemple, sur l'influence possible des gnosés chrétiennes sur les sectes russes (sur ces dernières, cf. G. Welter, *Histoire des sectes chrétiennes*, Paris, Payot, 1950, chap. VI).
- {16} Cf. Jean Doresse, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, t. I, Paris (Plon), 1958, p. 42 : « Ces noms [ceux des nombreux groupes rattachés à la secte des Gnostiques tout court] se multipliaient suivant les pays ou, peut-être, en fonction d'initiations plus ou moins particulières, créant une confusion dans laquelle l'historien moderne est un peu égaré. »
- {17} Basilide (Irénée, *Adversus haereses*, I, 24, 6).
- {18} Doresse, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, p. 197.
- {19} H.-Ch. Puech, in *Annuaire du Collège de France*, 53^e année, p. 163.
- {20} Ibid. 9 p. 168-69.
- {21} *Excerpta ex Theodoto*, 78, 2.
- {22} *Pistis Sophia*, 206-16. (Nous donnons les numéros des chapitres de l'édition C. Schmidt.)
- {23} *Corpus Hermeticum*, X, 24-25 (trad. A.-J. Festugière).
- {24} *Seconde Epître aux Corinthiens*, XIII, 2-4.
- {25} Cité par Hippolyte, *Philosophoumena*, VI, 1,15 (trad. A. Siouville).
- {26} Cf. Hans Leisegang, *La gnose*, trad. franç., Paris (Payot), 1951, chap. I^{er} : « La pensée gnostique. »
- {27} Les symboles, les mythes, les rites gnostiques sont empruntés généralement — mais pour être employés dans un contexte très spécial — à des traditions religieuses antérieures, voire même à ce que Jung appelle l'« inconscient collectif » (fond ancestral de la personnalité inconsciente).
- {28} Cit. par Hippolyte, *Philosophoumena*, VII, 27, 3.
- {29} Texte manichéen cité par S. Pétrement, *Le dualisme chez Platon, les gnostiques et les manichéens*, p. 186.

- [{30}](#) Texte kantéen (cit. par Pétrement, op. cit., p. 186).
- [{31}](#) Ginzâ (Livre sacré des Mandéens), 461, 10-11.
- [{32}](#) Cette attitude religieuse ne doit pas être confondue avec le refus de procréer déterminé par des raisons individuelles (peur des souffrances de l'enfantement, ou désir de ne pas nuire à son bien-être matériel).
- [{33}](#) Sermon de Bénarès.
- [{34}](#) Cité par Clément d'Alexandrie, *Stromates*, II, 114, 3-6.
- [{35}](#) Basilide scandalisait les catholiques en affirmant que le martyr lui-même doit être considéré comme une expiation.
- [{36}](#) *Pistis Sophia*, 131, 336. Cf. la célèbre parole du Christ (Luc, 23, 34) : « Ils [ses bourreaux] ne savent pas ce qu'ils font. »
- [{37}](#) Une fois établi dans l'enfant, il grandit en force grâce à l'absorption des nourritures charnelles.
- [{38}](#) Il est à noter que cette division tripartite de l'homme est professée par saint Paul.
- [{39}](#) H.-Ch. Puech, in *Annuaire du Collège de France*, 54^e année, p. 195.
- [{40}](#) Ginzâ, 254, 36-37.
- [{41}](#) Pour certains gnostiques, il n'y a pas un monde, mais des mondes innombrables et inachevés. Cf. un ouvrage mandéen, le *Livre de Jean* (ne pas le confondre avec l'Apocryphe de Jean des gnostiques d'Égypte), 196, 7, 8 : « Quand finirai-je de tomber dans tous ces mondes ? »
- [{42}](#) Cf. le serpent ouroboros des manuscrits alchimiques grecs.
- [{43}](#) *Pistis Sophia*, 126, 319.
- [{44}](#) À ces sept archontes planétaires, certaines gnoses superposent les douze gardiens de la « sphère des fixes », celle des étoiles.
- [{45}](#) Les Manichéens remplacent le Soleil et la Lune (qu'ils considèrent comme bons) par la tête et la queue de la constellation du Dragon : le nombre sept est ainsi respecté !
- [{46}](#) Hymne des Naassènes (Hippolyte, *Philosophoumena*, V, 10, 2).
- [{47}](#) Des positions moins radicales sont évidemment possibles (cf. S. Pétrement, *Le dualisme chez Platon...*, p. 271 : « Avec le manichéisme, le divin est revenu dans le monde ; il n'y est plus présent seulement dans l'âme humaine, mais dans les végétaux, dans la lumière et dans toute la nature. »)
- [{48}](#) Cf. *Corpus hermeticum*, VI, 4. Mais certains textes hermétiques mentionnent un Dieu cosmique bon (C. H., XII, 15) tandis que d'autres esquissent un compromis : le monde est « non-bon » en tant que mobile, mais « non-mauvais » en tant qu'immortel (C. H., X, 12).
- [{49}](#) Cette identification tend sans cesse à reparaître (cf. ce fragment d'un poème anonyme — signé « Aureolus Magnus » — publié à Paris en 1864 : « Ce monde est l'Enfer. Un enfer qui brûle ! Qu'on ne le cherche pas ailleurs » (Satan spirite, p. 5)). On peut la retrouver, en un sens, chez Lautréamont et chez Kafka.
- [{50}](#) Déclaration du cathare Limosus Nègre (de Saint-Paul-de-Fenouillet) à l'évêque d'Alet.
- [{51}](#) H.-Ch. Puech in *Annuaire du Collège de France*, 56^e année, p. 192.
- [{52}](#) Robert Ambelain (*Adam dieu rouge*, Paris, Niclus, 1941, p. 18) analyse fort pertinemment l'état d'esprit de gnostiques contemporains : « De quelque côté que l'on se tourne, la Nature matérielle, cette œuvre soi-disant divine, tant admirée, tant vantée, ne nous offre comme spectacle que le plus sauvage, le plus féroce déchaînement des mauvais instincts. Dans le règne hominal comme dans le règne végétal..., le fort broie le faible, appelant à son aide le mensonge (procédés de capture) et la cruauté inutile (procédés de consommation). »
- [{53}](#) Pétrement, *Le dualisme chez Platon...*, p. 158.

- {54} Doresse, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, t. I, p. VII.
- {55} Pétrement, *Op. cit.*, p. 179.
- {56} Certains gnostiques expliquaient l'Odyssée comme une allégorie des « navigations » de l'âme, errant dans le monde d'ici-bas.
- {57} Voir la profonde étude du Pr Puech, *La gnose et le temps*.
- {58} Puech, *Annuaire Coll. de Fr.*, 55^e année, p. 173-74.
- {59} *Ibid.*, p. 173. Si certains gnostiques font de la loi des réincarnations un moyen d'épreuve, beaucoup la considèrent comme un esclavage tyrannique infligé à l'homme par la volonté arbitraire du Demiurge mauvais ou d'anges inférieurs.
- {60} Le mot « étranger » (en grec *allos*, *hétéros*, *xénos*, *allotrios*, *allogénès* ; en latin *alius*, *alienus*, *extraneus* ; en mandéen *nukräya* ; etc.) revient perpétuellement dans la littérature gnostique.
- {61} Ginzà de Gauche, III, 4.
- {62} Cf. le Chant de la Perle (ou de l'Âme) des Actes apocryphes de Thomas (chap. 109-111).
- {63} Fragment gnostique cité par Hippolyte, *Philosoph.*, V, 6, 6. Cf. H. Leisegang, *La gnose*, p. 9 : « La gnose est la connaissance de la Réalité suprasensible..., qui est censée constituer, au cœur et au delà du monde sensible, l'énergie motrice de toute forme d'existence. »
- {64} Puegh, in *Ann. du Coll. de Fr.*, 55^e année, p. 176.
- {65} Cf. Jean Daniélou, *Le yogi et le saint* (*Les Études*, numéro de décembre 1948), p. 299 : « D'où viennent... le mal et la souffrance ? Non pas des réalités elles-mêmes, mais de ce que ces réalités, le cosmos et l'âme, sont captives de puissances mauvaises, que Paul appelle Mort, Péché, Satan. Il ne s'agit donc pas (pour le catholique) de dissoudre le monde et l'âme, mais de les libérer. »
- {66} Cf. ce passage de la Juliette du fameux marquis de Sade : « Il (Dieu) est heureux de celui qu'il fait, le Mal est absolument utile à l'organisation vicieuse de ce triste univers... Que l'homme se garde donc bien de la vertu s'il ne veut pas être exposé à des maux affreux, car, la vertu étant le mode opposé au système du monde, tous ceux qui l'ont admise sont sûrs d'endurer, après cette vie, d'incroyables supplices... Tout doit être méchant, barbare, inhumain. »
- {67} Chap. 43.
- {68} *Pistis Sophia*, 14, 23.
- {69} Les gnostiques égyptiens incluent parmi ces entités les 36 décans qui règnent chacun sur dix degrés du zodiaque.
- {70} Irénée, *Adversus haereses*, I, 5, 2.
- {71} Qu'il ne faut pas confondre avec Justin Martyr.
- {72} Hippolyte, *Philosophia* V, IV.
- {73} Hippolyte, *Philosophoumena*, VI, 5, 55.
- {74} Cf. le début des *Antithèses* : « O merveille des merveilles, ravissement et sujet de stupeur, on ne peut absolument rien dire ni penser qui dépasse l'Évangile, il n'existe rien à quoi on puisse le comparer. »
- {75} Marcion fait usage des nombreux épisodes atroces de l'Ancien Testament (par exemple, celui de Josué qui, sur l'ordre de Dieu, fait massacrer tous les habitants, dans toutes les villes conquises par les Hébreux).
- {76} Le marcionisme tardif distinguera trois « ciels » : le premier ciel, inaccessible, résidence du « Dieu étranger » ; le ciel intermédiaire, domaine du « Dieu juste » de la Genèse et de la Loi ; le monde terrestre, sous la domination des puissances matérielles et du Démon.
- {77} Un disciple de Marcion, Apelle, n'a pas conservé le dualisme radical de son maître : le « Dieu bon » mérite seul d'être appelé Dieu, les autres dieux étant des anges, donc des

créatures.

{78} Lettre à Flora. Précisons que l'« anti-bibliste » gnostique ne s'accompagnait d'aucun sentiment antisémite particulier (l'antisémitisme, attitude raciste, s'en prend aux Juifs en tant qu'hommes, non à leurs croyances religieuses).

{79} H.-Ch. Puech, *Où en est le problème du gnosticisme*, p. 11.

{80} *Le dualisme chez Platon...*, p. 3. Cf. du même auteur, *Le dualisme dans l'histoire de la philosophie et des religions*, Paris (Gallimard), 1946.

{81} *Corpus hermeticum*, VI, 2. Cf. *ibid.*, VI, 4 : « Ce monde est le plérôme du mal et Dieu, du bien. »

{82} *Pistis Sophia*, 32, 49.

{83} *Ibid.*, 100, 249.

{84} Texte gnostique anonyme, cité par Doresse, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, p. 129, n. 71.

{85} Le Démon est représenté par un être monstrueux : un poulpe qui enserre le monde ; un reptile à tête de lion, de cochon ou d'âne (sans doute est-ce là l'origine de l'accusation romaine contre les chrétiens « qui adorent un Dieu à tête d'âne »).

{86} Les Séthiens assimilent le ciel et la terre visibles à une « matrice » (μήτρα).

{87} Pour la biographie de Mani, voir *infra*, II^e Partie, chap. III.

{88} *Traité Chavannes-Pelliot*, I, p. 138.

{89} *Kephalaia*, I, p. 14-15.

{90} *Ibid.*, II, p. 22-23.

{91} Mani, *Livre des mystères*, début (conservé par Epiphane, *Panarion*, 66, 14).

{92} *Épître du Fondement* (passage cité par saint Augustin, *Contra Epist. Fundam.*, 12-13).

{93} Le royaume des Ténèbres n'est pas seulement celui de la matière (décrite par Mani comme un « mouvement désordonné ») : c'est un monde singulièrement concret comportant cinq gouffres, cinq arbres ténébreux, cinq éléments mauvais, cinq rois (à formes de démon bipède, de lion, d'aigle, de poisson, de dragon), cinq métaux (or, cuivre, fer, argent, étain), cinq goûts (salé, aigre, âcre, fade, amer), cinq catégories d'êtres infernaux (démons, quadrupèdes, oiseaux, poissons, reptiles), etc.

{94} H.-Ch. Puech, *Le manichéisme, son fondateur, sa doctrine*, Paris (Musée Guimet, *Bibl. de Diffusion*, t. LVI), 1949.

{95} *Traité Chavannes-Pelliot*, I, p. 19. Cf. ce poème d'un précurseur de Mani, le gnostique syrien Bardesane (fin II^e siècle-début III^e siècle ap. J.-C.) : « De la confusion et du mélange | qui restaient des éléments, | Il [Dieu] fit toute la création | des supérieurs et des inférieurs. | C'est pourquoi se hâtent les natures | Toutes et les créatures | De se purifier et d'effacer ce qui | Est mêlé de la nature du mal | » (cité par S. Pétrement, *Le dualisme chez Platon...*, p. 195).

{96} Cf. aussi les Cathares du Moyen Âge, qui croyaient (comme leurs ancêtres manichéens) que la Lumière et les Ténèbres formaient à l'origine deux principes séparés, et que c'est en raison d'une catastrophe cosmique qu'une partie de la substance lumineuse a été emprisonnée dans l'écorce ténébreuse.

{97} Titre d'un chapitre du 13^e livre du *Commentaire de Basilide sur les Évangiles*.

{98} Cf. le sermon *Renovamini spiritu mentis vestrae* : « Dieu est sans nom, car personne ne peut dire ou comprendre rien de lui... Si je dis encore : Dieu est un être, ce n'est pas vrai, il est un être au-dessus de l'être et une négation superessentielle. Un maître dit : Si j'avais un Dieu que je puisse connaître, je ne le tiendrais pas pour Dieu. »

{99} Boehme exalte l'Ungrund, la Racine ineffable de toute existence, d'où toutes choses sont venues à l'être.

{100} Fragment conservé par Hippolyte, *Philosoph.*, VII, 21, 1.

- [{101}](#) Fragment d'ÉPIPHANE (le fils de Carpocrate ; ne pas le confondre avec saint Épiphane !) (Hippolyte, *Philosoph.*, VI, 3, 38).
- [{102}](#) Texte séthien cité par Pétrement, *Le dualisme chez Platon...*, p. 260.
- [{103}](#) Apocryphe de Jean.
- [{104}](#) Fragment de Valentin (Irénée, *Adversus haereses*, I, 19, 4).
- [{105}](#) *Corpus hermeticum*, I, 31. Le Dieu suprême, inconnaissable, délègue son pouvoir créateur à un Démiurge.
- [{106}](#) Hippolyte, *Philosoph.*, VII, I, 21. Cf. ce texte emprunté à la secte des « Docètes » (ibid., VIII, 8) : « Dieu est le premier ; il est comme le germe du figuier ; d'abord de minime dimension, mais de virtualité infinie... »
- [{107}](#) L'historien est souvent obligé, pour garder aux syzygies gnostiques leur résonance affective, de conserver le mot grec : par exemple Sigé (« le Silence ») est un nom féminin...
- [{108}](#) Irénée, *Adversus haereses*, II, 7, 1. Cf. cette homélie de Valentin (conservée par Clément d'Alexandrie, *Stromates*, IV, 13, 89) : « Autant le portrait est inférieur au visage vivant, autant le Cosmos est inférieur à l'Aeon vivant. »
- [{109}](#) Hippolyte, *Philosoph.*, VI, 36, 7.
- [{110}](#) Ibid., VI, 36, 8.
- [{111}](#) Cf. F. Sagnard, *La gnose Valentinienne et le témoignage de saint Irénée*, Paris (Vrin), 1947. L'un des textes gnostiques découverts en Égypte, l'Évangile de Vérité (édit. M. Malinine, H.-Ch. Puech et G. Quispel, 1956), est peut-être une œuvre de Valentin (auquel on a longtemps attribué, à tort, la Pistis Sophia).
- [{112}](#) Appelé également Stauros (la Croix).
- [{113}](#) Alors que Plotin postule une chute nécessaire, due à ce que la substance divine s'éloigne de plus en plus de sa source.
- [{114}](#) Deutéronome, IV, 24.
- [{115}](#) Cet écrit copte date, selon toute vraisemblance, du V^e siècle de notre ère. Cf. Doresse, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, p. 75-77.
- [{116}](#) Odes de Salomon, ode 34.
- [{117}](#) Oscar Cullmann, *Le problème littéraire et historique du roman pseudo-clément in, étude sur le rapport entre le gnosticisme et le judéo-christianisme*, Paris, 1930.
- [{118}](#) Les homélies clémentines, trad. franç. de A. Siouville, Paris (Rieder), 1933, XX, 3.
- [{119}](#) Nous abordons ici le zervanisme, c'est-à-dire la doctrine de certains zoroastriens, qui considéraient Zervan (le Temps) comme le père des deux « jumeaux » Ormazd et Ahriman (cf. J. Duchesne-Guillemin, *Ormazd et Ahriman*, P.U.F., coll. « Mythes et Religions », 1953, chap. IX. — R. C. Zaehner, *Zurvan, a zoroastrian dilemma*, Oxford, 1955).
- [{120}](#) C'était déjà la doctrine du Timée de Platon.
- [{121}](#) La cosmogonie du Poimandrès est plus complexe, en fait : après séparation primitive de la Lumière et des Ténèbres, la lutte s'engage entre les deux principes ; le Verbe et l'Anthrôpos — l'Homme primordial — sont formés par le Père androgyne. Et, surtout, on y retrouve un mythe typiquement gnostique : celui de la séduction d'une entité divine par l'image qu'elle projette dans la matière, et à laquelle elle veut s'unir.
- [{122}](#) Autre conception originale : celle de l'auteur séthien cité par Hippolyte, *Philosoph.*, V, 19 : de la Divinité émanent des forces infinies, mais non matérielles (leur action est semblable à celle de la pensée) ; ces innombrables forces intelligentes sont lâchées dans le tout, entrent en « contact » et de leur rencontre, résulte une « empreinte », un « sceau ». Des « empreintes » de ce genre se produisent à l'infini : elles forment les « idées » des divers êtres. L'une de ces « idées », particulièrement grande, est devenue le ciel et la terre, le cosmos visible.

- [{123}](#) II, 6 et 15-16.
- [{124}](#) Elle se montre aux archontes (puissances des cieux planétaires) : en les séduisant, elle les dépouille par la volupté des parcelles de lumière emprisonnées en eux ; d'où son nom grec de Prounikos (« lascive »). Un mythe analogue existe dans le manichéisme.
- [{125}](#) Passage du Livre des Scolies de l'hérésiologue syriaque Théodore Bar-Konaï, trad. par Doresse, *Les livres secrets...* t. I, p. 58.
- [{126}](#) Dans la *Psychanalyse du feu* (Gallimard).
- [{127}](#) II, 14 (trad. Festugière).
- [{128}](#) *Les Chants de Maldoror*, I.
- [{129}](#) *Ibid.*, II.
- [{130}](#) Cf. *ibid.*, III : « Le Tout-Puissant m'apparaît revêtu de ses instruments de torture. »
- [{131}](#) Cité par S. Pétrement, *Le dualisme chez Platon...*, p. 258.
- [{132}](#) C'est du moins la croyance de la majorité des gnostes.
- [{133}](#) Erich Neumann, *The Great Mother, An analysis of archetype*, New York, 1955 (Bollingen Series, vol. XLVII).
- [{134}](#) La fille qui vend son corps est une parfaite image de l'humanité tombée, déchue, malheureuse, captive.
- [{135}](#) Cf. le *Second Faust* de Goethe, où Hélène joue un grand rôle symbolique.
- [{136}](#) Cf. l'histoire de la perle — symbole de l'âme — dans les *Actes de Thomas* (Leisegang, *La gnose*, p. 246-50).
- [{137}](#) Voir *infra*, au chap. V de cette I^{re} Partie.
- [{138}](#) Dans le manichéisme, on trouve le mythe de la séduction des Archontes par un personnage androgyne, la « Vierge de Lumière », qui excite les passions impures des démons afin de leur dérober leur semence : la lumière qu'ils tiennent captive.
- [{139}](#) R. Reitzenstein (*Das iranische Erlösungsmysterium*, Bonn, 1931) a mis en valeur la doctrine gnostique du « Sauveur-sauvé » (*Erlöster Erlöser*).
- [{140}](#) Cité par Doresse, *Les livres secrets...*, t. I, p. 107.
- [{141}](#) *Homélies élément.*, trad. Siouville, III, 7.
- [{142}](#) Les gnostiques chrétiens ont hérité de traditions juives : dans certains apocryphes de l'Ancien Testament, Seth, inventeur présumé de l'astronomie, jouit d'un immense prestige ; ses enfants auraient été les « Fils de Dieu », qui, sur le mont Hermon, vivaient dans une pieuse solitude et gardaient la nostalgie du Paradis.
- [{143}](#) Texte de Simon (conservé par Épiphane, *Panarion*, 21, 2, 4).
- [{144}](#) *Pistis Sophia*, 11, 21.
- [{145}](#) *Ginzâ mandéen*, 274, 1819.
- [{146}](#) *Actes de Thomas*, 45.
- [{147}](#) D'autres gnostiques glorifient, au contraire, le serpent, animal sacré (voir *infra*, au chap. V).
- [{148}](#) *Livre [mandéen] de Jean*, 69, 5-6.
- [{149}](#) Carpocrate par exemple, pour qui Jésus était un homme comme les autres, mais dont l'âme possédait le privilège divin de se souvenir (on reconnaît la théorie platonicienne de la réminiscence) de ce qu'elle avait contemplé dans le monde supérieur avant de s'incarner.
- [{150}](#) Fragment de Valentin (cité par Clément, *Stromates*, III, 6, 59).
- [{151}](#) Un autre hérétique, Hermogène, croit que le Christ, en remontant aux cieux, a laissé son corps dans le soleil.
- [{152}](#) Les partisans du docétisme invoquent volontiers la parole célèbre du Crucifié : « Père... Père... Pourquoi m'avez-vous abandonné ? »
- [{153}](#) *Poimandrès*, 21.

[{154}](#) Homélie de Valentin (citée par Clément, *Strom.*, IV, 13, 89).

[{155}](#) *Excerpta ex Theodoto*, 41.

[{156}](#) Leisegang, *La gnose*, p. 27.

[{157}](#) *Philosophoumena*, prologue.

[{158}](#) 18 mois d'après les Valentiniens, 12 ans d'après la Pistis Sophia, 545 jours suivant l'Ascension d'Isaïe...

[{159}](#) Cf. *infra*, II^e Partie, chap. III.

[{160}](#) Cité par saint Irénée, *Adversus haereses*, I, 21, 4.

[{161}](#) Irénée, cité par Leisegang, *La gnose*, p. 220.

[{162}](#) Irénée (*Adv. haer.*, I, 21, 5) nous a conservé l'invocation prononcée par le thaumaturge au cours de ce rite : « Je veux que tu aies part à ma grâce ; car le Père du Tout voit ton ange sans cesse devant ma face. Or, le lieu de ta grandeur est en moi. Nous devons devenir un. Reçois d'abord, de moi et par moi, Charis. Prépare-toi comme l'épouse qui attend son époux afin de devenir, toi, ce que je suis, moi, ce que tu es. Reçois dans ta chambre nuptiale la semence de la lumière. Reçois de moi ton époux, fais-lui place et prends place en lui. Voici que Charis descend en toi : ouvre la bouche et prophétise. »

[{163}](#) En additionnant les valeurs numériques respectives des lettres grecques de ce mot (en grec ancien, les chiffres se représentent par des lettres), on obtient le nombre 365, qui joue un grand rôle dans diverses gnosés (il correspond au nombre de cercles que le Soleil décrit au cours des années ; pour les Basilidiens, il existe 365 cieux, ou univers, dont le plus bas est celui dans lequel nous vivons). Comme ΑΒΡΑΕΑΣ, ΜΕΙΘΡΑΣ (Mithra, en grec) a comme valeur numérique totale 365.

[{164}](#) Les gnostiques avaient aussi des signes de reconnaissance très simples (poignée de mains spéciale, qui se retrouve dans la Maçonnerie moderne). Certains Carpocratien marquaient leurs disciples au fer rouge, à la partie postérieure du lobe de l'oreille droite.

[{165}](#) Le prestige occulte des abraxas est demeuré bien après la disparition des sectes qui en faisaient usage : le « talisman » de Catherine de Médicis était une médaille en bronze exécutée d'après une pierre gnostique.

[{166}](#) Sur la continuité entre les mystères païens et chrétiens, cf. en particulier Jérôme Carcopino, *De Pythagore aux Apôtres*, Paris (La Renaissance du Livre), 1956.

[{167}](#) Le serpent symbolise la force mystérieuse qui « serpente » le long de la colonne vertébrale et dont l'éveil est le but de nombreuses techniques d'illumination. Et le symbolisme du serpent peut être rattaché à celui, plus général, du Feu divin, illuminateur et renouvateur. (Sur le Feu, voir Carl-Martin Edsman, *Ignis divinus. Le Feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité*, Lund, 1949.)

[{168}](#) Dans la religion de Mithra, Aïôn, le maître des cieux, est représenté par un homme à tête de lion, debout, enveloppé par les replis d'un serpent dont la tête apparaît au-dessus de la crinière du monstre. La statue — qui lançait des flammes de sa gueule — était enfermée dans une cellule obscure : le récipiendaire ne l'apercevait qu'à travers une étroite fente du mur. Voir dans Leisegang (*La gnose*) pl. VI, une statue de l'Aïôn (Aeon) mithriaque.

[{169}](#) *Excerpta ex Theodoto*, 87. Cf. *ibid.*, 74 : « Pour cette raison, il s'est levé une étoile étrangère et nouvelle, détruisant l'ancien ordre des astres ; brillant d'une lumière nouvelle, non cosmique. » Le gnostique prend, pour marquer sa « nouvelle naissance », un nom spirituel : Gogessos par exemple (auteur de l'un des traités coptes découverts en Haute Égypte) prendra le nom d'Eugnostos, « le bien connu ».

[{170}](#) *Pistis Sophia*, 230.

[{171}](#) Cité par Doresse, *Les livres secrets...*, t. I, p. 105.

[{172}](#) Cf. Jean Doresse, *Un rituel magique des gnostiques d'Égypte (La Tour Saint-Jacques, n*

° 11-12, 1958, p. 65-75).

{173} Les chefs de ville jusqu'à l'éther.

{174} Voici quelques-uns des noms de ces archontes infernaux : Eukhthanin, Kharaknar, Arkharôkh, Arkhrôkhar, Makhrour, etc.

{175} Des « Livres des Morts » se rencontrent dans d'autres pays que l'Égypte : les Thibétains, par exemple, possèdent le Bardo Thödol (édit, franç. par Marguerite La Fuente, Paris, A. Maisonneuve, 1933).

{176} Cf. l'excellent article de Robert Amadou, *Les théories dualistes et la sexualité* (La Table ronde, n° 97, janvier 1956, p. 48-59).

{177} Fragment (conservé par Clément d'Alexandrie) de l'Évangile des Égyptiens, écrit gnostique du second siècle.

{178} Livre des deux principes (ouvrage cathare).

{179} Déclaration d'un Templier au procès.

{180} Le rigorisme catholique ne concerne que l'indissolubilité du lien matrimonial : l'Église n'a jamais adopté officiellement les attitudes extrémistes de certains de ses membres (des théologiens selon lesquels, par exemple, les époux ne devraient ressentir aucun plaisir charnel).

{181} Isidore, *Éthique* (L'idée semble empruntée, remarquons-le, à l'épicurisme).

{182} Qui ne consiste pas seulement en la chasteté totale : les Élus doivent observer un végétarisme strict, ils n'ont même pas le droit de se procurer leur nourriture ou de la préparer (cultiver, semer, moissonner, cueillir, faire cuire, etc., sont des actes qui « blessent » les parcelles lumineuses « emprisonnées » dans toutes choses. L'Élu aura recours à un « aide » qui, prenant le péché à son compte, préparera et lui portera les aliments, sous forme d'« aumônes »).

{183} Voir le livre de Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*, nouv. édit., Paris (Plon), 1956.

{184} Jaufré Rudel.

{185} Uc de Saint-Circ. Sur les divers troubadours, cf. l'excellent petit livre de J. Lafitte-Houssat, *Troubadours et cours d'amour* (« Que sais-je ? », n° 422).

{186} Cf. E. de Faye, *Gnostiques et gnosticisme*, p. 215 : « On dirait que l'image des relations et même des organes sexuels obsède leur pensée [celle des gnostiques]. »

{187} Cf. E. E. Goldsmith, *Life symbols as related to Sex symbols*, New York, 1924.

{188} Marie Delcourt, *Hermaphrodite, rites et mythes grecs de la bisexualité*, P.U.F. (« Mythes et Religions »), 1958.

{189} Cf. Mircea Eliade, *Le Yoga. Immortalité et liberté*, Paris (Payot), 1954. On connaît le postulat des pratiques tantriques de gauche : « Par les mêmes actes qui font brûler certains hommes dans l'Enfer pendant des millions d'années, le Yogin obtient son éternel salut. » Remarquer que l'érotique tantrique vise à détourner, par un apprentissage approprié, l'acte sexuel de sa destinée naturelle : la procréation fait retomber le yogin dans la réalité fatale du karma.

{190} Cf. *Excerpta ex Theodoto*, 35-36.

{191} Cf. la célèbre formule indienne (Bhagavad Gîtâ, XVIII, 17) :

{192} Luc, XII, 58 et 59 ; Matthieu, V, 25 et 26.

{193} Petite monnaie palestinienne de l'époque du Christ.

{194} Si le « communisme » carpocratien est resté dans le domaine des rêveries, il faut signaler que le Persan Mazdek ou Mazdak avait cru trouver dans le manichéisme le fondement d'idées égalitaires analogues, et qu'il s'efforça de les faire passer dans la pratique (cf. Alfred Le Renard, *L'Orient et sa tradition*, Paris, Dervy, 1952, p. 80-81).

{195} Même réhabilitation chez les Pérates : « C'est ce Caïn dont le dieu de ce monde n'a pas agréé l'offrande, tandis qu'il a accueilli le sacrifice sanglant d'Abel, car le maître de ce monde prend plaisir au sang » (cité par Hippolyte, *Philosoph.*, V, 16).

{196} Des pratiques analogues sont signalées périodiquement dans certaines sectes... On remarquera qu'il s'agit d'une nudité rituelle, où n'entre aucune intention esthétique ou naturaliste.

{197} Cité par Hippolyte, *Philosoph.*, V, II, 16.

{198} Qu'il ne faut pas confondre avec le satanisme (qui adore Satan en tant que principe du mal).

{199} L'une des plus curieuses est celle du « troisième terme de la Trinité », fondée par Maria de Naglowska, « grande-prêtresse du Temple de la Troisième Ère » : dans cette gnose moderne, le troisième terme de la Trinité n'est pas le Saint-Esprit, mais Lucifer, identifié au « Sexe » (P. Geyraud, *Les petites Églises de Paris*, Emile-Paul, édit., 1937, p. 144-55).

{200} Épiphanie, *Panarion*, 4, 1-2.

{201} Épiphanie, *Panarion*, XXV, 3.

{202} Cf. Leisegang, *La gnose*, p. 184 : « ... Astarté se développe sur une double ligne : d'un côté, elle se mue en prototype de la chaste madone, de l'autre en déesse de l'amour sensuel et de la volupté. »

{203} Les bougres étaient, à l'origine, les Bogomiles (secte néo-manichéenne des Balkans) : l'accusation portée contre ces derniers a engendré le sens que l'on sait.

{204} Cf. P. Geyraud, *Les religions nouvelles de Paris*, Emile-Paul, édit., 1937, p. 161-71 : récit d'une initiation « palladiste ». — *L'occultisme à Paris*, *ibid.*, 1953, p. 109-20 : « Magie sexuelle. »

{205} Pierre Klossowski, *Sade, mon prochain*, Éditions du Seuil.

{206} Dans la perspective gnostique, le dogme catholique d'une résurrection de la chair apparaît comme totalement inacceptable.

{207} Irénée, *Adv. haer.*, I, 21, 5.

{208} Pistis Sophia, 101.

{209} Odes de Salomon, ode 41.

{210} Pistis Sophia.

{211} Texte Valentinien cité par saint Irénée (*Adv. haer.*, I, 6, 4).

{212} Saint Paul, *Épître aux Romains*, VII. 9.

{213} Cité par Origène, *In Epist. ad Rom.*, V.

{214} *Corpus hermeticum*, IV, 8.

{215} Qui croyaient que, par le baptême, ils ressuscitaient et devenaient immortels (mais les hérésiologues n'auraient-ils pas fait l'erreur d'interpréter à la lettre une immortalité d'ordre spirituel ?).

{216} Cérinte enseignait que Jésus n'était pas encore ressuscité, mais qu'il reviendrait sur la terre : le Christ y régnerait pendant mille années, marquées par des « réjouissances nuptiales ».

{217} *Traité Chavannes-Pelliot*, II, p. 139-40. Voir l'article de Jean Doresse, *L'apocalypse manichéenne* (*La Table ronde*, n° 110, février 1957, p. 40-47).

{218} On a pensé à une influence possible de l'idéal bouddhiste du nirvâna.

{219} Nous ne pouvons entrer dans les détails. Le lecteur se reportera aux trois excellents petits volumes de la collection « Que sais-je ? » : H. Arvon, *Le bouddhisme* (n° 468) ; P. Masson-Oursel, *Le yoga* (n° 643) ; L. Renou, *L'hindouisme* (n° 475).

{220} Voici une formule du prêtre Padiamon (XXII^e Dynastie) : « Je suis 1 qui devient 2 ; je suis 2 qui devient 4 ; je suis 4 qui devient 8 ; Je suis 1 après celui-là. »

- [{221}](#) Dans les textes gnostiques coptes, l'enfer conserve son nom égyptien : Amenté (« l'Occident »).
- [{222}](#) Le Sauveur s'efforce de libérer les parcelles de sa propre lumière, dispersées dans la création inférieure : ce faisant, c'est lui-même qu'il sauve.
- [{223}](#) Le cosmos apparaît comme l'image agrandie de l'homme.
- [{224}](#) Cf. F. Cumont, *Les mystères de Mithra*, 3^e éd., Bruxelles, 1913.
- [{225}](#) Gf. P. Grimal, *La mythologie grecque* (« Que sais-je ? », n° 582).
- [{226}](#) L'influence platonicienne est très sensible sur Valentin, en particulier.
- [{227}](#) Théétète, 176 a.
- [{228}](#) République, X, 611 d.
- [{229}](#) Nous renvoyons à la Première Partie (« le dualisme platonicien ») du livre de S. Pétrement, *Le dualisme chez Platon*.
- [{230}](#) *Ennéades*, II, 9, 16 (trad. Bréhier).
- [{231}](#) Les gnostiques qui suivaient les cours de Plotin faisaient usage de livres (Apocalypses de Zostrien, de Nicothée, etc.) retrouvés récemment en Haute Égypte. Sur ces sectaires, voir Carl Schmidt. *Plotins Stellung zum Gnosticismus und kirchlichen Christentum*, Leipzig, 1901.
- [{232}](#) Sur la pensée de Plotin, voir l'excellent ouvrage de Maurice de Gandillac, *La sagesse de Plotin*, Paris (Hachette), 1952.
- [{233}](#) Cf. H.-Gh. Puech, *Numénios d'Apamée* (*Mélanges Bidez*, 1934, p. 755-64).
- [{234}](#) Nous laissons à part toute la littérature alchimique, placée également sous le patronage d'Hermès (voir infra, chap. IV).
- [{235}](#) Voyez : *Corpus Hermeticum*, texte établi par A.-D. Nock et trad. par A.-J. Festugière, Paris (Les Belles-Lettres, collection Guillaume-Budé). — A.-J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, Paris (Gabalda), 1950-54, 4 vol.
- [{236}](#) Dont seul subsistait, avant cette découverte, une traduction latine.
- [{237}](#) Cf. L. Cerfaux, *Gnose préchrétienne et biblique* (*Dictionnaire de la Bible*, supplément, t. III, col. 659 et suiv.).
- [{238}](#) Il existe de nombreux ouvrages sur cette découverte, que nous ne pouvons citer tous (rappelons seulement les études du Pr Dupont-Sommer). Cf. les mises au point de John M. Allegro (*The Dead Sea Scrolls*, « Pelican Books », n° A, 376, 1956, avec importante bibliographie) et de R. de Vaux (*Les manuscrits de la Mer morte*, article de *La Table ronde*, n° 107, novembre 1956, p. 73-84).
- [{239}](#) Flavius Josèphe, *Guerre jud.*, II.
- [{240}](#) En tenant compte d'une longue interruption (trente ans) après le tremblement de terre de 31 av. J.-C.
- [{241}](#) Sinon Jésus lui-même...
- [{242}](#) Fondés sous Trajan par un nommé Elchasaï, à qui un ange de taille fabuleuse avait apporté un livre mystérieux. Ces sectaires croyaient que le Christ s'était incarné plusieurs fois au cours de l'histoire. Saint Épiphane s'en prend à leur syncrétisme magique et religieux : « N'étant ni chrétiens, ni juifs, ni païens, mais quelque chose d'intermédiaire, au fond ils ne sont rien » (*Panarion*, hérésie LIII).
- [{243}](#) XX, 9 (trad. Siouville). Les anges sont ignés ; les démons sont de feu également, mais de feu mélangé à une matière plus grossière.
- [{244}](#) En 529 ap. J.-C., presque tous les Samaritains périrent au cours d'une révolte contre l'empereur byzantin ; il n'y eut que quelques survivants, dont les descendants actuels (1 500 environ) forment une petite communauté à part dans l'État d'Israël.
- [{245}](#) Philon, *Commentaire allégorique des saintes lois*, édit. et trad. par E. Bréhier, Paris, 1909. Cf. E. Bréhier, *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*, 2^e éd.,

Paris (Vrin), 1925. — S. Pétrement, *Le dualisme chez Platon*.... p. 216-19.

Philon nous donne des indications sur l'existence, dans l'Égypte de son temps, d'anachorètes juifs : les Thérapeutes, ainsi nommés parce qu'ils délivrent l'âme des « maladies graves » que lui infligent les passions et les vices.

{246} G. G. Scholem, *Les grands courants de la mystique juive*, trad. franç., Paris (Payot), 1950. Cf. *l'Histoire du judaïsme*, de A. Chouraqui (« Que sais-je ? », n° 750).

{247} C'est-à-dire, pratiquant des rites de baptême : l'emploi de cet adjectif ne suppose aucun lien avec le protestantisme baptiste.

{248} Le mandy (mandéen), c'est celui qui possède la gnose (manda, dans la langue sacrée — une forme d'araméen — particulière à la communauté).

{249} On pense, en particulier, à une secte d'hémérobaptistes (« qui se rebaptisent chaque matin ») de la Samarie pré-chrétienne : ce groupe est mentionné par saint Épiphane.

{250} Sur le manichéisme, voir *infra*, au chap. suiv.

{251} Cf. H.-Ch. Puech, *Le mandéisme*, in Gorce et Mortier, *Histoire des religions*, t. II, p. 67-83 et 444-46.

{252} Cité par Doresse, *Les livres secrets*..., t. I, p. 358-59. Cf. D. Chwolson, *Die Ssabier und der Ssabismus*, Saint-Petersbourg, 1856.

{253} Auteur de *l'Élenchos* (plus connu sous le titre : *Philosophoumena*), traité retrouvé en 1851 et longtemps attribué à Origène.

{254} Littéralement : la boîte à drogues contre les hérésies.

{255} « Si j'ai échappé à leurs griffes, cela n'a pas été dû à ma seule vertu personnelle, mais à l'aide divine qui répondit alors à mes prières » (Panarion chap. XXVI).

{256} Le copte, c'est la langue égyptienne écrite avec les lettres de l'alphabet grec (qui remplacèrent graduellement les hiéroglyphes durant l'époque hellénistique, puis romaine).

{257} Sur ces trois Codici, ci. E. de Faye, *Gnostiques et gnosticisme*, III^e Partie.

{258} Jean Doresse, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, t. I : *Introd. aux écrits gnostiques coptes découverts à Khénoboskion*, Paris (Plon), 1958. — H.-Ch. Puech, *Découverte d'une bibliothèque gnostique en Haute Égypte* (*Encyclopédie française*, t. XIX : *Philosophie, Religion*, 1957, fasc. 19-42-4 à 19-42-13).

{259} Elle lui servait de « médium » pour ses opérations magiques.

{260} On sait d'ailleurs que Simon voulut acheter aux apôtres, qu'il prenait pour des collègues en magie, le pouvoir de faire descendre le Saint-Esprit sur les fidèles.

{261} Les Pseudo-clémentines donnent une autre version : Simon, pour imiter le Christ, se fait enterrer vivant, persuadé de ressusciter le troisième jour ; mais ses espérances sont déçues !

{262} II, 6 et 15.

{263} IV, 2.

{264} II, 19.

{265} Une telle précocité n'est peut-être pas un mythe : Rimbaud a bien écrit ses plus beaux poèmes alors qu'il n'était encore qu'un adolescent.

{266} Durant les premiers siècles, les prêtres catholiques (et même les évêques) étaient généralement mariés.

{267} Encore que les Pères de l'Église aient tendance à trop systématiser la filiation à partir de Simon, considéré comme le véritable « père » de la gnose : le gnosticisme primitif est apparu presque simultanément, semble-t-il, en Samarie, en Syrie, en Asie mineure, à Alexandrie.

{268} Chanoine Cristiani, *Brève histoire des hérésies*, Paris (Fayard), 1956, p. 11.

{269} *Gnostiques et gnosticisme*, p. 496 : « ... Si le christianisme a vaincu le gnosticisme, il

n'a pu le faire qu'en se chargeant des dépouilles de son adversaire. »

{270} Cf. la formule de Ptolémée, « Nous aussi avons reçu en succession régulière la tradition apostolique. Notre règle c'est de juger de toutes les paroles d'après le critère de l'enseignement de Jésus ».

{271} « Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors... » [C'est nous qui soulignons] (Apoc., III, 12).

{272} « Vous adorez — déclare Jésus à la Samaritaine — ce que vous ne connaissez pas ; nous adorons, nous, ce que nous connaissons » (Jean, IV, 22).

{273} Cf. Pétrement, *Le dualisme chez Platon...*, p. 208-16.

{274} I. Corinthiens, II, 7-8.

{275} 2. Corinthiens, III, 7.

{276} À certaines exceptions près (le marcionisme par exemple).

{277} Cf. le livre du P. Jean Daniélou : *Origène*, Paris, 1948. La négation de l'éternité des peines infernales a été reprise par beaucoup d'auteurs (cf. le célèbre ouvrage de Giovanni Papini, *Le diable*, trad. fr. chez Flammarion, Paris, 1954).

{278} Voir les *Œuvres complètes*, édit. Maurice de Gandillac, Paris (Aubier), 1943.

{279} Maïeul Cappuyns, *Jean Scot Erigène, sa vie, son œuvre, sa pensée*, Louvain et Paris, 1933.

{280} Leisegang, *La gnose*, p. 25.

{281} Jeanne Ancelet-Hustache, *Maître Eckhart et la mystique rhénane*, Paris (Editions du Seuil), 1956.

{282} Voyez *Attente de Dieu, Intuitions pré-chrétiennes, La connaissance surnaturelle* (ouvrages édités aux édit. La Colombe).

{283} *Lettre à un religieux* (Gallimard, édit.), p. 35.

{284} On a peu d'indications précises (sauf le fait qu'il était boiteux) sur l'apparence physique de Mani.

{285} Peut-être cette tradition fausse a-t-elle été influencée par le mythe manichéen de l'écorchement des démons par les divinités constructrices du monde, qui ont fait de leurs peaux tendues le ciel.

{286} Le nom même de manichéisme lui a été donné par les Grecs et les Latins, mais la « Religion de la Lumière » préférerait celui d'« Église de la Justice ».

{287} Les révélations antérieures n'ont été chacune qu'un fragment de la Vérité, limité à une région distincte.

{288} Le manichéisme occidental devait adopter des formes de plus en plus chrétiennes, alors que le manichéisme chinois se rapprochait du culte bouddhiste.

{289} On se rappellera que saint Augustin fut manichéen avant de se convertir au catholicisme.

{290} Voir H.-Ch. Puech, *Le manichéisme : son fondateur, sa doctrine* (Musée Guimet, Bibl. de Diffusion, t. LVI), Paris (« Civilisations du Sud »), 1949 ; *Littérature manichéenne*, in *Histoire des littératures*, t. I, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1956.

{291} Voir l'ouvrage de S. Runciman : *Le manichéisme médiéval*, trad. franç., Paris (Payot), 1955.

{292} On méditera cette remarque de S. Pétrement (*Le dualisme dans l'histoire de la philosophie et des religions*, p. 77) : « Il semble qu'il y ait des époques dualistes, et que ce soient presque toujours des époques de changement profond. »

{293} Malgré l'opposition de saint Martin de Tours, hostile à l'usage de sanctions temporelles contre les hérétiques. Priscillien disait être le disciple d'un certain Marc l'Égyptien.

- [{294}](#) Les Pauliciens donnaient à leurs églises le nom de celles fondées autrefois par l'apôtre et prenaient comme noms spirituels les noms de ses compagnons.
- [{295}](#) Où ils finirent par se convertir au catholicisme ; leurs descendants vivent encore dans la région de Philippopoli (province de Roumélie).
- [{296}](#) H.-Ch. Puech et A. Vaillant, *Le traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre* (travaux publiés par l'Institut d'Études slaves, XXI), Paris, 1945. — D. Obolensky, *The Bogomils : a study in balkan neo-manicheism*, Cambridge, 1948.
- [{297}](#) Voir le remarquable petit livre de F. Niel, *Albigéois et Cathares* (« Que sais-je ? », n° 689). En dehors du catharisme, il faut noter l'existence en France, au XII^e siècle, de groupes gnostiques épars : celui constitué près de Soissons, Vers 1125, autour de Clément de Bucy ; Eudes de l'Étoile (qui se faisait appeler « Éon de l'Étoile ») et ses disciples, dans la région de Saint-Malo (vers 1140)...
- [{298}](#) Cf. le curieux livre de J. Loiseleur, *La doctrine secrète des Templiers* (Orléans, 1872), et l'étude de J. H. Probst-Biraben, *Les mystères des Templiers*, Nice (Cahiers astrologiques), 1947.
- [{299}](#) Déposition du frère templier Gérard de Pasagio.
- [{300}](#) *Infra*, chap, V. Il faut remarquer que les degrés Initiatiques des Assassins et ceux de la hiérarchie templière peuvent être mis en parallèle.
- [{301}](#) E. Aroux, *Dante hérétique révolutionnaire et socialiste*, réédit., Paris (Niclaus), 1939.
- [{302}](#) Citons quelques études récentes : René Alleau, *Aspects de l'alchimie traditionnelle*, Paris (Éditions de Minuit), 1953. — Mircea Eliade, *Forgerons et alchimistes*, Flammarion, 1956. — Fulcanelli, *Le mystère des cathédrales*, réédit., Omnium littéraire, 1957 ; *Les demeures philosophales*, id., 1958. — Serge Hutin, *L'alchimie* (« Que sais-je ? », n° 506) ; *Les secrets du grand-Œuvre alchimique* (*L'Initiation*, 31^e année, n° 2, juillet-décembre 1957, p. 67-82). — C.G. Jung, *Psychologie und Alchemie*, 2^e édit., Zurich (Rascher Verlag), 1952 (trad. angl. : New York et Londres, 1953). — Claude d'Ygé, *Nouvelle assemblée des philosophes chymiques*, Paris (Dervy), 1954.
- [{303}](#) *Aspects de l'alchimie traditionnelle*, p. 134.
- [{304}](#) On retrouve dans la littérature alchimique grecque, puis latine, des fragments de livres gnostiques perdus.
- [{305}](#) Voir l'appendice de Louis Massignon au t. I de la *Révélation d'Hermès Trismégiste*, du P. Festugière.
- [{306}](#) Sur le sens des mots soufisme, chiisme, etc., on se reportera à *L'Islam* de D. Sourdel (« Que sais-je ? », n° 355).
- [{307}](#) Pour l'Islam orthodoxe, Mahomet est le dernier des prophètes : le Mahdi viendra seulement restaurer son œuvre.
- [{308}](#) Sur l'Ismaélisme, voir les études de B. Lewis (*The origins of, Isma'ilism*, Cambridge, 1940) et de G. Vajda (*Melchisédech dans la mythologie ismaélienne*, *Journal asiatique*, t. CCXXXIY, 1943-45, p. 173 et suiv.).
- [{309}](#) Le pouvoir militaire des Assassins ne fut définitivement détruit qu'en 1256.
- [{310}](#) La majorité des Druses habitent le Djebel Druse, en Syrie, mais il en existe aussi au Liban et en Israël.
- [{311}](#) Ils célèbrent une sorte de messe sous les espèces du vin, rite emprunté sans doute à une secte gnostique chrétienne.
- [{312}](#) D'où le nom d'« adorateurs du diable » donné à la secte. Cf. l'article Yazîdî dans l'*Encyclopédie de l'Islam*.
- [{313}](#) Titre révélateur : l'« Intelligence », c'est l'Intellectus, le Pneuma divin.
- [{314}](#) A. Jundt, *Histoire du panthéisme populaire*, Paris, 1875. — R. M. Jones, article *Ranters*

(Hastings, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, t. X, p. 578-80).

{315} Cf. Jacques Combes, *Jérôme Bosch*, Paris (Tisné), 1957. — Jean Leymarie, *Jérôme Bosch*, Paris (Aimery Somogy), 1949. — C. de Tolnay, *Hierominus Bosch*, Bâle, 1937.

{316} Plus connu sous le nom d'Angelus Silesius. Sur ce mouvement de théosophie chrétienne, cf. les ouvrages d'Alexandre Koyré (*La philosophie de Jacob Boehme*, Paris, Vrin, 1929 ; *Mystiques, spirituels, alchimistes*, Paris, A. Colin, 1955) et de F. H. Wagman (*Magic and natural Science in german Baroque literature*, New York, 1942).

{317} *Liber Azoth*.

{318} Cf., outre le livre de A. Koyré, celui de Charles A. Muses, *Illumination on Jacob Boehme*, New York, King's Crown Press, 1951.

{319} Paul Arnold, *Histoire des Rose-Croix*, Paris (Mercure de France), 1955. — R. S. Clymer, *The Fraternitas Rosae Crucis*, Quakertown (Pennsylvania), 1929. — S. Hutin, *Robert Fludd, le Rosicrucien*, Paris (Gérard Nizet), 1953 ; *Histoire des Rose-Croix*, *ibid.*, 1955. — Willy Schrödter, *Geschichte und Lehren der Rosenkreuzer*, Villach (M. Stadler), 1956.

{320} On remarquera que l'épisode des « faux frères » chassés ignominieusement du château alors que les adeptes qui ont triomphé de l'épreuve de la pesée gagnent la toison d'or est une allusion à la croyance aux vies successives : l'âme non délivrée par les exercices spirituels ne pourra tenter à nouveau sa chance que dans une vie ultérieure.

{321} Quelques livres récents : Jules Boucher, *La symbolique maçonnique*, Paris (Dervy), 1948. — Marius Lepage, *L'ordre et les Obédiences*, Lyon (Derain), 1956. — Paul Naudon, *Les origines religieuses et corporatives de la Franc-Maçonnerie*, Paris (Dervy), 1953 ; *Les loges de saint Jean et la philosophie ésotérique de la connaissance*, *ibid.*, 1957. — Papus (i. e. D^r Gérard Encausse), *Ce que doit savoir un maître maçon*, 4^e éd., avec préface de M. Lepage, Paris (Niclaus), 1952.

{322} Cohen, en hébreu, signifie prêtre. Mais Martinès ne connaissait pas la langue hébraïque : pour la Kabbale, il est toujours tributaire de sources indirectes.

{323} Robert Kanters, *La réalisation théomorphique chez Martinez de Pasqually* (*Les Cahiers d'Hermès*, vol. II, 1947, p. 153 et suiv.). — Gérard Van Rijnberk, *Un thaumaturge au XVIII^e siècle : Martinès de Pasqually*, Lyon (Derain), 1935-38, 2 vol.

{324} Robert Amadou, *Louis-Claude de Saint-Martin et le Martinisme*, Paris (Editions du Griffon d'Or), 1946. — Robert Ambelain, *Le Martinisme. Histoire et doctrine*, Paris (Niclaus), 1946.

{325} Alain Decaux, *Louis XVII retrouvé*, Paris (Éditions de l'Élan), 1947, p. 253-56.

{326} Maurice Garçon, *Vintras, hérésiarque et prophète*, Paris (Nourry), 1924. — Pierre Geyraud, *Les religions nouvelles de Paris*, p. 79-86.

{327} Edouard Kruger, *Témoignage*, p. 136 (cité par E.-G. Léonard, *Remarques sur les « sectes »* (*Annuaire 1955-1956 de l'École prat. des Hautes Études, sect. des Sciences relig.*), p. 10).

{328} Geyraud, *Les petites Églises de Paris*, p. 76-83 ; *Les religions nouvelles de Paris*, p. 139-43.

{329} *Ibid.*, p. 145-9.

{330} Cf. Geyraud, *Les sociétés secrètes de Paris*, 1938, p. 112-18 : le « T.H.L. ».

{331} Cf. Pierre Victor, *Aleister Crowley et sa magie* (*La Tour Saint-Jacques*, nos 11-12, 1958, p. 105-23).

{332} *Le dualisme chez Platon...*, p. 129.

{333} Pour l'histoire du romantisme, voir les « Que sais-je ? », de V.-L. Saulnier (*La littérature française du siècle romantique*, n° 156) ; Ph. Van Tieghem (*Le romantisme français*, n° 123), J.-F. Angelloz (*La littérature allemande*, n° 101) et R. Lalou (*La littérature*

anglaise, n° 159).

[{334}](#) Cf. les travaux de Pierre Berger, Jacques Roos, Denis Saurat, Philippe Soupault..., et les Poèmes choisis de Blake, édit. Madeleine L. Cazamian, Paris (Aubier), 1950.

[{335}](#) Outre l'ouvrage collectif *Le romantisme allemand* (2^e éd., Cahiers du Sud, 1949), voir : M. Besset, *Novalis et la pensée mystique*, Paris, 1947. — M. Colleville, *Novalis*, Paris (C.D.U.), 1957, 2 fasc. — Maryla Falk, *I « Misteri » di Novalis*, Naples, 1938. — W. Feilchenfeld, *Der Einfluss Jakob Boehmes auf Novalis*, Berlin, 1922.

[{336}](#) Cf. les deux éditions françaises : celle d'Oswald Wirth et A. Lantoine (Paris, « Le Symbolisme », 1935) et de Rudolf Steiner (Lausanne, Mermod, 1947).

[{337}](#) E. Aunos, *Gérard de Nerval et ses énigmes*, Paris (Aryana), 1957. — Jean Richer, *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques*, Paris (Griffon d'Or), 1947.

Voir le numéro spécial de la revue *La Tour Saint-Jacques* (mai 1958).

[{338}](#) J.-B. Barrère, *Hugo, l'homme et l'œuvre*, Paris (Boivin), 1952. — Charles Baudouin, *Psychanalyse de Victor Hugo*, Genève (Mont-Blanc), 1943. — Jacques Heugel, *Essai sur la philosophie de Victor Hugo*, Paris (Calmann-Lévy), 1922. — Charles Renouvier, *La philosophie de Victor Hugo* Paris (Colin), 1900. — Denis Saurat, *Victor Hugo et les dieux du peuple*, Paris (La Colombe), 1948. — A. Viatte, *Victor Hugo et les illuminés de son temps*, Montréal (Ed. de l'Arbre), 1943.

[{339}](#) *Leconte de Lisle surtout : les Poèmes antiques et les Poèmes barbares dénoncent l'horreur et la cruauté du monde où vit le poète, et chantent l'évasion vers le Beauté.*

[{340}](#) *Le mauvais moine.*

[{341}](#) *Mon cœur mis à nu* (Ed. du Point du Jour, 1946, p. 56).

[{342}](#) Cf. Paul Arnold, *Le cosmos de Baudelaire* (Cahiers d'Hermès, vol. I, p. 144-52).

[{343}](#) *Une saison en Enfer.*

[{344}](#) *Voyelles.* Cf. Rolland de Renéville, *Sciences maudites et poètes maudits* (Les cahiers d'Hermès, vol. I, 1947, p. 153-82).

[{345}](#) Cf. A.-M. Schmidt, *La littérature symboliste* (« Que sais-je ? », n° 82).

[{346}](#) Cf. Robert Amadou, *Isidore Ducasse, le fils de l'homme et de la femme* (Les cahiers d'Hermès, t. I, p. 194-206).

[{347}](#) Cf. Yves Duplessis, *Le surréalisme* (« Que sais-je ? », n° 432). Voir aussi le livre de Ferdinand Alquié, *Philosophie du surréalisme* (Paris, Flammarion, 1956).

[{348}](#) *Point du Jour* (Gallimard, édit.), p. 250.

[{349}](#) Cf. le beau passage d'*Arcane 17* (Gallimard), p. 35 : « En te voyant pour la première fois, c'est sans la moindre hésitation que je t'ai reconnue. »

[{350}](#) Les surréalistes actuels éprouvent une vive sympathie pour le gnosticisme hétérodoxe. Cf. Gérard Legrand, in revue *Médium* (numéro de mai 1954) : « Dans les déserts de Syrie et sur les bords du Nil, vécurent, voici quelque vingt siècles, des hommes dont le mouvement de pensée présente avec le nôtre de si frappantes affinités que plusieurs d'entre nous n'ont pas manqué (...) de s'intéresser à eux. »

[{351}](#) Qui ne constituent pas du tout une condamnation, dans notre esprit. Et, répétons-le, il s'agit ici de redécouverte spontanée, non d'influence proprement dite.

[{352}](#) Jacques Bergier, *H.P. Lovecraft* (article dans *Critique*, numéro de novembre 1954). — August Derleth, *H. P. Lovecraft ; A Memoir*, New York (Abramson), 1947.

[{353}](#) Nous pensons par exemple à l'œuvre de Leonor Fini, chez qui se retrouve tout un ésotérisme « matriarcal ». Voir les études de Marcel Brion (*Leonor Fini*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1955) et Armand Lanoux, *Instants d'une psychanalyse critique : Leonor Fini* (La Table ronde, n° 108, décembre 1956, p. 178-189).

[{354}](#) Qui ont beaucoup frappé certains écrivains (Flaubert, Maurice Barrès, Paul Adam — auteur d'un roman « manichéen » qui eut son heure de célébrité : *Basile et Sophia*, publié en 1900).